

FAMILLE MISSIONNAIRE DE NOTRE-DAME

**DE *REDEMPTOR HOMINIS*
À *LEVONS-NOUS, ALLONS !***

**RETOUR SUR L'ENSEIGNEMENT
DE SAINT JEAN-PAUL II**

Actes du forum

SENS, 16-17 FÉVRIER 2019



Famille Missionnaire
de Notre-Dame

Famille Missionnaire de Notre-Dame
Retour sur l'enseignement de Jean-Paul II
Actes du forum
Sens – 2019

PRÉSENTATION DES ACTES DU FORUM

Famille Missionnaire de Notre-Dame

Ce Forum 2019 nous a permis un retour passionnant sur les riches enseignements de saint Jean-Paul II pendant son pontificat, de sa première encyclique, en 1979, à son dernier livre, quelques semaines avant sa mort, *Levez-vous, allons !*

Nos frères et sœurs ont beaucoup travaillé pour vous donner une synthèse fidèle, concise et précise des enseignements majeurs de celui que le cardinal Sodano, alors Secrétaire d'État, a fait applaudir quelques minutes après sa mort, par la foule des jeunes et moins jeunes qui priaient sur la place Saint-Pierre, en l'appelant : « Jean-Paul II le Grand » !

Au terme de ce Forum, nous reconnâtrons que cette affirmation du cardinal Sodano n'était pas exagérée. Les Papes saint Léon et saint Grégoire ont reçu ce qualificatif, qui est vraiment mérité pour Jean-Paul II. Il a marqué l'Église et le monde et, avec son grand ami, le cardinal Joseph Ratzinger, son Préfet de la Congrégation pour la doctrine de la Foi, ils nous ont donné les textes fondamentaux pour garder l'Église dans la fidélité à la Foi et répondre aux défis de ce monde post-moderne.

SOMMAIRE

<i>Présentation des Actes du Forum</i>	3
<i>Sommaire</i>	4
Le Salut et l’accomplissement de l’homme en Dieu Trinité	7
<hr/>	
<i>N’ayez pas peur, ouvrez toutes grandes vos portes au Christ !</i>	9
I. « Le peuple qui marchait dans les ténèbres... » (<i>Is 9,1</i>).....	10
II. « ... a vu se lever une grande lumière ! » (<i>Is 9,1</i>).....	12
III. « N’ayez pas peur ! » (<i>Mc 6,50</i>).....	15
<i>L’homme racheté et libéré par le Christ Rédempteur</i>	19
I. Héritage.....	20
II. Le mystère de la Rédemption.....	20
III. L’homme racheté et sa situation dans le monde contemporain.....	23
IV. La mission de l’Église et le destin de l’homme.....	29
Conclusion.....	32
<i>L’homme pécheur, appelé à être enfant de Dieu</i>	33
I. Qu’est-ce que la miséricorde ?.....	33
II. Jésus révèle et manifeste la miséricorde du Père (II).....	34
III. La miséricorde de Dieu dans l’Église (VII).....	35
IV. L’Église doit prier pour obtenir miséricorde au monde (VIII).....	36
Conclusion.....	37
<i>L’homme racheté, sanctifié par l’Esprit-Saint</i>	39
Introduction : une méditation qui vient du cœur.....	39
I. Trois convictions.....	40
II. Trois images.....	42
Conclusion : <i>Abba</i> , Père !.....	44
L’homme en quête de la Splendeur de la Vérité	45
<hr/>	
<i>L’homme peut entrer en communion avec Dieu</i>	47
I. Les raisons de la promulgation de <i>Fides et ratio</i>	47
II. La foi est l’avocat convaincu et convaincant de la raison.....	50
III. Retrouver le courage de la vérité.....	54
Conclusion.....	57

<i>Appelés à vivre dans la Vérité et l'Amour</i>	59
Introduction, le contexte.....	59
I. Les points essentiels de l'encyclique.....	60
II. Un texte central du pontificat.....	65
Conclusion : enjeux actuels.....	68
Aimer l'Église avec l'aide de la Vierge Marie, Mère de l'Église	71
<i>L'Église vit de l'Eucharistie, tous ses membres sont appelés à la sainteté</i>	73
I. <i>Ecclesia de Eucharistia</i> : l'Église vit de l'Eucharistie.....	73
II. L'appel universel à la sainteté, écho du grand appel du Concile.....	80
<i>L'Église doit retrouver son unité dans la vérité et l'amour</i>	83
I. L'unité dans la conception du Concile Vatican II.....	85
II. Le rôle essentiel et incontournable de l'Évêque de Rome.....	88
III. Les autres fondamentaux pour arriver à cette unité.....	90
<i>Le mystère de la Vierge Marie</i>	95
I. Marie dans le Mystère du Christ et de l'Église.....	95
II. La Mère de Dieu au centre de l'Église en marche.....	96
III. La médiation maternelle de la Vierge-Marie.....	98
Conclusion.....	100
Défendre et servir la famille, la vie, le travailleur et les Nations	103
<i>Jean-Paul II et la doctrine sociale de l'Église</i>	105
Introduction.....	105
I. La doctrine sociale de l'Église.....	106
II. L'homme est le centre de la question sociale.....	108
Conclusion.....	113
Conclusion du forum	115
<i>Le secret de Jean-Paul II : Totus Tuus</i>	117

Le Salut et l'accomplissement de l'homme en Dieu Trinité

N'AYEZ PAS PEUR, OUVREZ TOUTES GRANDES VOS PORTES AU CHRIST !

Sœur Gaëtane DOMINI

« N'ayez pas peur ! Ouvrez, ouvrez toutes grandes les portes au Christ ! » Ces mots de Jean-Paul II, nous les connaissons bien, il les a souvent répétés et ils ont été considérés à bon droit comme le *leitmotiv* de tout son pontificat.

C'était le 22 octobre 1978, lors de la messe d'inauguration de son pontificat. Il disait :

Frères et sœurs, n'ayez pas peur d'accueillir le Christ et d'accepter son pouvoir ! Aidez le Pape et tous ceux qui veulent servir le Christ et, avec la puissance du Christ servir l'homme et l'humanité entière ! N'ayez pas peur ! Ouvrez, ouvrez toutes grandes les portes au Christ ! À sa puissance salvatrice ouvrez les frontières des États, les systèmes économiques et politiques, les immenses domaines de la culture, de la civilisation, du développement. N'ayez pas peur ! Le Christ sait « ce qu'il y a dans l'homme » ! Et lui seul le sait !¹

On avait appris qu'il venait de Pologne, commenta André Frossard. J'avais plutôt l'impression qu'il avait laissé ses filets sur les bords d'un lac et qu'il *arrivait tout droit de Galilée*, sur les talons de l'Apôtre Pierre. Jamais je ne m'étais senti aussi près de l'Évangile. Car *ce « N'ayez pas peur ! » s'adressait sans doute au monde où l'homme a peur de l'homme, peur de la vie tout autant et peut-être plus encore que de la mort, peur des folles énergies qu'il tient prisonnières, peur de tout, de rien et quelques fois de sa propre peur ; mais c'était aussi, ou cela pouvait être, l'exhortation d'un disciple de l'aube chrétienne à ses frères appelés à rendre témoignage* et, tandis qu'il parlait, le souvenir du cirque de Néron sur quoi Saint-Pierre est bâti remontait sous les marbres. [...] Nous traversons une période extraordinaire de *fluidité historique, vide de tout point d'appui moral ou rationnel*, un intervalle de valeurs et d'idéologies liquéfiées où la seule ressource de celui qui veut avancer est de *marcher sur les eaux* : l'homme de foi

¹ JEAN-PAUL II, *Homélie pour la messe d'intronisation du pontificat*, 22 octobre 1978. C'est nous qui soulignons.

qui est à Rome est de ceux qui ne craignent pas de répondre à l'appel qui vient de la barque du Christ. « N'ayez pas peur » dit-il. Et sa voix porte.²

I. « LE PEUPLE QUI MARCHAIT DANS LES TÉNÉBRES... » (Is 9,1)

Le contexte de l'élection de Jean-Paul II

Pourtant, il y aurait eu bien des motifs d'avoir peur en cette année 1978 où Jean-Paul II accède à la chaire de Saint Pierre.

Nous sommes en pleine *guerre froide* entre les États-Unis et l'URSS et la course aux armements entre ces deux grandes puissances fait peser sur le monde la menace d'une *guerre atomique*.

En Europe de l'Est, liés depuis 1955 par le pacte de Varsovie, les pays du bloc soviétique sont sous le joug du *communisme*.

Destiné à renforcer le glacis protecteur de l'Union soviétique sur sa frontière occidentale, le pacte de Varsovie servira aussi à réprimer les velléités d'émancipation nationale des pays d'Europe de l'Est, comme le montrera en août 1968 l'intervention militaire en Tchécoslovaquie.³

Dans ces pays où la religion est considérée comme « l'opium du peuple », la liberté religieuse n'existe pas et les chrétiens sont persécutés.

Brossant le tableau du monde à cette époque, André Frossard écrit :

Au conflit idéologique entre l'Est et l'Ouest, s'ajoute *l'antagonisme profond du Nord et du Sud*, fait d'inégalités économiques, de rancune postcoloniale et d'incompréhensions mutuelles. Les relations entre les peuples reposent sur *la volonté de puissance et l'intérêt*, ce qui n'est pas nouveau ; ce qui l'est, c'est que le monde détient pour la première fois le moyen de se supprimer lui-même et de céder à cet attrait du néant auquel la religion seule peut l'empêcher de succomber. Or, *la religion semble douter d'elle-même, la science également...* [...] L'homme s'est enfermé dans l'histoire, il ne la domine pas. Il a cru à l'humanisme, à la science, au progrès, ou à toutes sortes d'idoles métaphysiques tombées les unes après les autres en poussière ; maintenant, il ne croit plus à rien, et n'attend plus aucune lumière ou compassion d'un quelconque « ailleurs » spirituel.⁴

² André FROSSARD, *N'ayez pas peur ; dialogue avec Jean-Paul II*, Robert Laffont, 1982, pp.7-9.

³ « Le pacte de Varsovie », in *Encyclopédie Universalis*, <https://www.universalis.fr>.

⁴ André FROSSARD, *op. cit.*, p.269.

En Europe de l'Ouest, nous sommes en pleine *débâcle idéologique après la crise de 1968*. Crise morale, crise spirituelle. On ne croit plus en la *vérité*, donc plus en Dieu, ni en la science. De plus en plus, nous nous enfonçons dans une *culture de mort* : en France, c'est l'heure de la loi Veil (1975).

D'un point de vue ecclésial, *la phase post-conciliaire est douloureuse*.

En Amérique latine, une interprétation politisée du Concile Vatican II a donné naissance aux *théologies de la libération* : on veut une Église partisane, engagée dans une révolution de type marxiste, renversant les « structures sociales pernicieuses » de l'ordre établi, au moyen de la lutte des classes⁵. *En Europe* au contraire, on cherche plutôt « l'embrassade avec le monde », la « sortie du ghetto » pour s'ouvrir à l'esprit moderne⁶.

Dressant un bilan sur la situation de l'Église une quinzaine d'années après le Concile Vatican II, le cardinal Ratzinger disait :

Bien sûr, il reste *des résultats clairement positifs* que l'on n'a pas le droit de minimiser. [...] Mais [...] il est *des facteurs négatifs incontestables très graves* et dans une grande mesure inquiétants. Ainsi, [...] le fait que *nos églises, nos séminaires, nos cloîtres se soient vidés* de plus en plus au cours de ces dix années peut apparaître évident à chacun par les statistiques s'il ne l'a pas remarqué par lui-même. Ou bien, que *le climat de l'Église soit devenu non plus simplement glacial mais encore hargneux et agressif*, cela n'a pas besoin de preuves compliquées : que de toutes parts *les partis déchirent la communauté*, cela appartient à notre expérience quotidienne et menace d'assombrir la joie d'être chrétien. Celui qui tient de tels propos est vite *taxé de pessimisme* et exclu par là du dialogue. Mais il s'agit ici tout simplement de faits empiriques, et se trouver dans la nécessité de le nier dénote déjà non plus un simple pessimisme mais un désespoir secret !⁷

Il faut ajouter que, peu après le décès de Paul VI, *la mort prématurée de Jean-Paul I^{er}* a provoqué la stupeur dans l'Église : en témoignent les notes du cardinal Martin, préfet de la Maison pontificale :

29 septembre 1978 : mort subite de Jean-Paul I^{er} : stupeur ! [...] Longueur du pontificat : trente-trois jours. « L'espace d'un sourire », selon l'heureuse

⁵ Cf. George WEIGEL, *Jean-Paul II, témoin de l'espérance*, Jean-Claude Lattès, 1999, pp.355-358.

⁶ Cf. Cardinal Joseph RATZINGER, *Les principes de la théologie catholique, esquisses et matériaux*, Pierre Téqui Editeur, 1982, pp.424 et suiv.

⁷ *Idem*, pp.415-416. C'est nous qui soulignons.

expression d'un journaliste. [...] Mais il lui a suffi de ces quelques jours pour conquérir tous les cœurs.⁸

Dans ce contexte, Jean-Paul II, répondant aux questions d'André Frossard, pourra dire :

Nous avons des raisons de redouter cet avenir. Nous avons des raisons de craindre que le visage qu'il nous dévoilera ne soit plus terrible que tout ce que nous connaissons du passé.⁹

Et pourtant, il dit aussi : « N'ayez pas peur ! ».

II. « ... A VU SE LEVER UNE GRANDE LUMIÈRE ! » (IS 9,1)

Un évêque venu de loin !

« Dans les desseins de la divine Providence, il n'y a tout bonnement pas de coïncidences¹⁰ » affirme Jean-Paul II.

En effet, nombreux sont ceux qui ont vu dans les circonstances particulières du conclave d'octobre 1978 « la possibilité d'innover¹¹ » après cinq siècles de papes italiens : le choc spirituel provoqué par la mort de Jean-Paul I^{er}, la difficulté de choisir parmi les cardinaux de l'Europe de l'Ouest, divisés entre les deux factions post-conciliaires (« progressiste » et « traditionaliste »), ou parmi les cardinaux du tiers-monde : c'était encore trop tôt.

Wojtyla apparaissait comme un Européen « d'un autre monde ». L'Église polonaise, Église d'un pays en prière, était forte alors que l'Église universelle se trouvait en pleine crise. [...] Wojtyla était connu à l'échelle internationale comme au sein de la Curie. [...] De plus, c'était un expert en matière de communisme, lequel représentait une menace pour le tiers-monde, où vivaient pour moitié les catholiques.

Telle était l'analyse d'un journaliste et poète polonais.¹²

⁸ Cardinal Jacques MARTIN, *Mes six Papes*, Mame, chap.11 : « Jean-Paul I^{er} : le pape du sourire », pp.208-209.

⁹ André FROSSARD, *op. cit.*, p.282.

¹⁰ Cf. George WEIGEL, *op. cit.*, p.12 : « *E per coincidenza - e non ci sono mere coincidenze nei disegni della Provvidenza divina !* » (Jean-Paul II à Fatima, 1982).

¹¹ *Ibid.* p.318.

¹² Marek Skwarnicki, *cit. in* George WEIGEL, *op. cit.*, pp.313-314.

Et puis surtout, Dieu avait préparé le cardinal Wojtyla à sa mission de Pape.

C'était un *fils de la Pologne*, pays qui a plusieurs fois été rayé de la carte mais qui s'est toujours relevé, grâce essentiellement au maintien de sa culture, enracinée dans la foi catholique¹³. Dès le début de son histoire, avec le baptême du Prince Miesko en 966, ce pays d'Europe centrale avait choisi la *chrétienté latine* plutôt qu'orientale, parlant une langue slave avec un alphabet latin... La Pologne a donc toujours été un pont entre les deux grands univers chrétiens, oriental et latin, *un pont* aussi entre l'Europe de l'Est et l'Europe de l'Ouest. La Pologne possède en outre une grande *tradition de liberté religieuse*, même et surtout pendant les grandes guerres de religion qui ont déchiré l'Europe. C'est un pays où l'esprit humain a toujours eu la primauté sur tout le reste.

Tout cela permettra au Pape Jean-Paul II de dire, au jour de son intronisation comme pape :

Sur le Siège de Pierre monte aujourd'hui un évêque qui n'est pas romain. *Un évêque qui est fils de la Pologne*. Mais dès cet instant, il devient lui aussi romain. Oui, romain ! Il l'est aussi parce qu'il est fils d'une nation dont l'histoire, depuis ses plus lointaines origines, dont les traditions millénaires sont marquées par un lien vivant avec le Siège de Pierre, fort, ininterrompu, profondément ancré dans les sentiments et dans la vie, une nation qui est demeurée toujours fidèle à ce Siège de Rome. Oh ! Dessein inscrutable de la divine Providence !¹⁴

Le cardinal Wojtyla était un *homme de volonté*, un combattant, et un combattant heureux, un homme déterminé à façonner l'histoire à travers la culture : « Nous avons fermement espéré, nous espérons toujours, et

¹³ *Ibid.* p.36 : « Une nation privée de son autonomie politique pouvait perdurer à travers sa langue, sa littérature, sa musique, sa religion – en un mot, sa culture. La culture, et non la politique ou l'économie était la locomotive de l'histoire. » Le cardinal Wojtyla était *un homme de grande culture* : on sait son implication dans le *théâtre* comme moyen de résistance durant la deuxième guerre mondiale. Il avait une solide *formation littéraire, linguistique* (il parlait couramment 10 langues) *et philosophique*. Il avait également une vision très large de *l'histoire* : « son esprit prend à tout moment en compte la totalité de l'histoire – raconte André Frossard, et non pas seulement le fragment d'époque que nous sommes en train de vivre – depuis l'acte créateur de Dieu jusqu'à l'accomplissement final de l'humaine destinée. » André FROSSARD, *op. cit.*, p.285. Il savait que tout était dans la main de Dieu. C'était là la source de son optimisme.

¹⁴ JEAN-PAUL II, *Homélie de la messe d'intronisation*. C'est nous qui soulignons.

nous sommes et serons heureux » écrivait-il en 1969 à son ami Henri de Lubac¹⁵.

C'était un disciple du *cardinal Wyszynski*¹⁶, grand défenseur de la foi face au communisme. Ce cardinal disait :

La plus grande faiblesse de l'apôtre est la peur. C'est le manque de foi dans la puissance du Maître qui réveille la peur [...]. Celui qui se tait face aux ennemis d'une cause enhardit ces derniers. *La peur de l'apôtre est le premier allié des ennemis de la cause.* « Par la peur contraindre à se taire », telle est la première besogne de la stratégie des impies. La terreur utilisée par toute dictature est calculée sur la peur des apôtres.¹⁷

C'était un pasteur formé par la Providence, comme prêtre, aumônier de jeunes, professeur de philosophie, évêque et théologien du Concile Vatican II puis archevêque de Cracovie, l'un des diocèses les plus importants de Pologne. Dans toutes ces situations,

il avait montré qu'une direction ferme était encore possible au milieu des tensions et des désordres post-conciliaires, et cela malgré les pressions extérieures.¹⁸

Par-dessus tout, c'était un homme de foi.

Sa foi n'aura pas été une facette de sa personnalité ou une dimension de son intellect – écrit George Weigel – sa foi est lui, au plus intime de l'intime de son être.¹⁹

André Frossard, quant à lui, dit qu'

en lui, l'Évangile, la vocation et la personne ne font qu'un – ce qui n'est pas un cas fréquent – et c'est cette cohésion intérieure littéralement nucléaire qui le fait rayonner.²⁰

¹⁵ George WEIGEL, *op. cit.*, p.304.

¹⁶ Mais également du cardinal Sapieha, le « prince insoumis » « qui pendant la guerre s'est conduit en véritable père de la patrie. » Le cardinal Sapieha ouvrit des cours de séminaire clandestin dans sa propre résidence en 1944. C'est lui qui a ordonné Karol Wojtyła prêtre le 1^{er} novembre 1946. Cf. André FROSSARD, *op. cit.*, p.21 et George WEIGEL, *op. cit.*, pp.94-101.

¹⁷ Cité par Jean-Paul II in JEAN-PAUL II, *Levez-vous ! Allons !*, Plon-Mame, 2004, p.168. C'est nous qui soulignons.

¹⁸ George WEIGEL, *op. cit.*, p.319.

¹⁹ *Ibid.*, p.20.

²⁰ André FROSSARD, *op. cit.*, p.128. C'est nous qui soulignons.

Il avait une *grande confiance en l'Esprit-Saint*, qui, s'Il « appelait au diocèse de Pierre un cardinal possédant cette expérience, cette formation » signifiait sans doute que « cette formation est utile à l'Église universelle.²¹»

Et, comme chacun sait, il avait également *totale confiance en la protection de la Vierge Marie*, surtout dans les moments difficiles de l'histoire de l'Église. Alors qu'il prêchait une retraite au Pape Paul VI en 1976, il disait déjà :

Précisément en ces heures où le Christ, et par conséquent son Église, le Pape, les évêques, les prêtres, les religieux et tous les fidèles deviennent des signes qui suscitent une opposition acharnée ou judicieusement préméditée, *Marie paraît alors particulièrement proche de l'Église*, parce que l'Église est toujours le Corps de son Christ.²²

Tout cela a permis au Pape Jean-Paul II de dire avec conviction, à l'aube de son pontificat : « N'ayez pas peur ! » Il a su redonner confiance à l'Église, le cardinal Martin le souligne : « Accents vigoureux du Pape à l'homélie... [...] On sent un chef. *Impression de sécurité et de confiance.* »²³ raconte-t-il dans ses souvenirs.

III. « N'AYEZ PAS PEUR ! » (Mc 6,50) *L'ouverture du pontificat de Jean-Paul II*

Dans l'homélie de sa messe d'intronisation, le Pape Jean-Paul II demanda d'ouvrir au Christ

les frontières des États, les systèmes économiques et politiques, les immenses domaines de la culture, de la civilisation, du développement.

²¹ George WEIGEL, *op. cit.*, p.334.

²² Cardinal Karol WOJTYŁA, *Le signe de contradiction*, retraite vaticane 1976, Communio/Fayard, 1978, « Méditation XXII », conclusion, pp.254-255. Et vers la fin de sa vie, il dira aux jeunes : « *Accueillir Marie* dans sa propre maison, dans sa propre existence, est le privilège de chaque fidèle. Cela l'est surtout dans les moments difficiles. [...] Aujourd'hui, pour cette raison, je veux vous confier à Marie. Très chers amis, je vous le dis par expérience, *ouvrez-Lui les portes de votre existence ! N'ayez pas peur d'ouvrir grand les portes de votre cœur au Christ, à travers Celle qui veut vous conduire à Lui, afin que vous soyez sauvés du péché et de la mort !* Elle vous aidera à écouter sa voix et à dire oui à chaque projet que Dieu a pour vous, pour votre bien et pour celui de l'humanité tout entière. » Cf. JEAN-PAUL II, *Discours lors de la rencontre avec les jeunes de Rome et du Latium, en préparation à la XVIII^e Journée Mondiale de la Jeunesse*, 10 avril 2003. C'est nous qui soulignons.

²³ Cardinal Jacques MARTIN, *op. cit.*, chap.12, « Mon sixième pape : Jean-Paul II », p.213.

Tout cela pour *libérer l'homme*, racheté par le Christ.

Il mit la priorité sur *l'éducation des consciences et la conversion de la culture*, comme il le fit savoir aux représentants du corps diplomatique qu'il reçut quatre jours après son élection.

Il insista sur le fait que les hommes et les femmes présents n'étaient pas seulement des représentants de gouvernements mais aussi de peuples et de nations.²⁴

Aux cardinaux présents au soir de son élection, il dressa *le programme de son pontificat* : il voulait tout d'abord *parachever l'application du Concile Vatican II*, « évènement de la plus haute importance dans les presque deux siècles d'histoire du catholicisme. »²⁵

C'était là répondre aux attentes du cardinal Ratzinger. En effet, suite à son analyse de la situation de l'Église après le Concile Vatican II, celui-ci concluait :

Que le Concile devienne ou non une force positive dans l'Histoire de l'Église, cela ne dépend qu'indirectement des textes et des organismes. *Ce qui est décisif, c'est qu'il y ait des hommes – des saints – qui, par un engagement de leur personne que nul ne peut leur imposer, créent quelque chose de vivant et de neuf.* [...] En ce qui concerne la place historique de Vatican II, le dernier mot n'a pas été dit, malgré tout le bien contenu dans ses textes. Le fait de savoir si, en dernière analyse, il sera compté parmi les points lumineux de l'histoire de l'Église, dépend des hommes qui transformeront la parole en vie.²⁶

Et on sait combien Jean-Paul II a œuvré pour transformer la parole en vie !

Ensuite, il voulait s'attacher à faire avancer la noble cause de *l'unité chrétienne* et à renforcer le rôle de l'Église dans la *construction de la paix et de la justice parmi les nations*, mettant tout spécialement l'accent sur la *liberté religieuse*.

Aux membres de la commission pontificale « Justice et Paix », il affirma dès le 11 novembre 1978 :

Le premier service que l'Église doit rendre à la cause de la justice et de la paix, c'est d'inviter les hommes à s'ouvrir à Jésus-Christ. [...] Qu'ils n'aient pas peur ! Jésus-

²⁴ George WEIGEL, *op. cit.*, p.338.

²⁵ *Ibid.*, p.337.

²⁶ Cardinal Joseph RATZINGER, *op. cit.*, p.422. C'est nous qui soulignons.

*Christ n'est pas un étranger ni un concurrent. Il ne fait ombre à rien de ce qui est authentiquement humain, ni chez les personnes, ni dans leurs diverses réalisations scientifiques et sociales. L'Église non plus n'est ni une étrangère ni une concurrente.*²⁷

Contre une réduction matérialiste de l'humanisme, il voulait faire savoir que l'Église proposait la vérité que « l'homme est à l'image de Dieu et ne peut pas être restreint à une simple portion de la nature ou à un élément anonyme de la cité des hommes. » *L'humanisme chrétien*, « cette vérité complète sur l'être humain », constituait le fondement de la doctrine sociale de l'Église, dans laquelle hommes et femmes n'étaient pas les victimes de forces historiques et économiques abstraites, mais les artisans de la société, de l'économie et de la politique.²⁸

Tous les grands axes de son enseignement sont déjà là en germe, à l'aube de son pontificat, enseignement que nous allons maintenant découvrir plus en profondeur. Oui, « *n'ayons pas peur d'accueillir le Christ et d'accepter son pouvoir !* [...] Le Christ sait « ce qu'il y a dans l'homme » ! Et lui seul le sait ! »

²⁷ Jean-Paul II, *Discours aux membres de la commission pontificale « Justice et Paix »*, 11 novembre 1978. C'est nous qui soulignons.

²⁸ Jean-Paul II, *Discours à Puebla à l'occasion du voyage apostolique au Mexique*, 28 janvier 1979. Cf. George WEIGEL, *op. cit.*, p.358.

L'HOMME RACHETÉ ET LIBÉRÉ PAR LE CHRIST RÉDEMPTEUR

Frère Édouard DOMINI

Avec *Redemptor Hominis* (le Rédempteur de l'homme), sa 1^{ère} encyclique, saint Jean-Paul II donnait le programme de son pontificat, et il y a été fidèle. Ce ne sont évidemment que des grandes lignes, mais une bonne partie des documents ultérieurs de ce grand Pape sont déjà comme annoncés dans cette encyclique. Au passage relevons la relative concision de l'encyclique : 22 numéros ; pour Jean-Paul II, c'est bref !

Cependant, plus qu'un programme concret, c'est bien l'esprit, la « note du pontificat » qui est donné, et qui doit lancer l'Église sur le terrain de la mission.

Où, comment, dans quel(s) sens l'Église doit-Elle exercer sa mission à l'aube du pontificat du 1^{er} pape slave de l'histoire ? Si la question se pose à l'orée de chaque pontificat, à l'époque elle prenait une tournure particulière en raison de la situation de l'Église : 3 papes en moins de 3 mois, une contestation en dehors et dans l'Église des plus virulentes (cf *RH* 1), le monde coupé en 2 blocs idéologiques, la révolution iranienne, l'avènement des pays dits « émergents », celui des pays dits « non alignés », un monde occidental en proie au doute, une crise économique en plein 2^e choc pétrolier, la montée de la violence avec le terrorisme d'inspiration marxiste et le terrorisme islamiste, la libération des mœurs qui s'installe, plusieurs tensions entre différents pays, la mentalité occidentale fortement imprégnée par les philosophes du soupçon (Marx, Nietzsche, Freud), la course aux armements, une Église qui n'est pas sûre d'elle-même, etc.

Clairement, dans la lettre comme dans l'esprit, Jean-Paul II se situe dans la ligne de Vatican II auquel il fait constamment référence.

Conservant donc bien vivante dans la mémoire l'image que le Concile Vatican II a tracée de manière si perspicace et si autorisée, nous chercherons

encore une fois à adapter ce cadre aux « signes des temps », ainsi qu'aux exigences de la situation qui change continuellement tout en évoluant dans des directions déterminées.¹

Non moins clairement conscient des questionnements qui agitent l'Église, le 264^e successeur de Pierre veut lui redonner du souffle, et comme la recentrer fermement sur Jésus, le Christ Rédempteur, pour de là partir en mission, « mission de salut » (*RH* 3). Regardons maintenant de plus près en abordant une à une les 4 parties de l'encyclique.

I. HÉRITAGE

En 4 parties relativement égales : héritage (n° 1 à 6), puis le mystère de la Rédemption (n° 7 à 12), l'homme racheté et sa situation dans le monde contemporain (n° 13 à 17) et enfin la mission de l'Église et le destin de l'homme (n° 18 à 22), saint Jean-Paul II trace à l'Église sa feuille de route.

La 1^{ère} partie donne la tonalité de l'encyclique : immédiatement saint Jean-Paul II tourne son esprit et son cœur, comme celui de ses lecteurs vers Jésus, le Rédempteur de l'homme, « centre du cosmos et de l'histoire » (*RH* 1), donc aussi vers l'an 2000, anniversaire de l'Incarnation dont le but est la Rédemption (*ibid.*). Le pape situe l'Église dans un grand Avent préparatoire à ce moment de grâce. Se situant dans la continuité avec saint Paul VI, son prédécesseur quasi-immédiat, saint Jean-Paul II voudrait par cette encyclique unir davantage encore une Église bien « secouée de l'intérieur » (*RH* 3), dépassant les limites d'une saine et juste autocritique, s'appuyant sur l'unité des évêques autour du Pape comme impulsant un dynamisme fécond et recherchant l'unité dans une dimension œcuménique bien comprise. En ayant conscience de tout cela, l'Église a en fait conscience d'Elle-même, et Elle le doit à saint Paul VI dans son encyclique *Ecclesiam suam* (1964).

II. LE MYSTÈRE DE LA RÉDEMPTION

En 5 numéros, saint Jean-Paul II nous plonge au cœur du mystère chrétien le plus fondamental, celui que nous célébrons aux jours saints et duquel découle toute la vie de l'Église. C'est vers Jésus que nous devons tous

¹ JEAN-PAUL II, lettre encyclique *Redemptor Hominis*, 4 mars 1979, n°15. Nous indiquerons désormais *RH* suivi du numéro du paragraphe.

entièrement nous tourner, car c'est en lui seul que se trouve le salut (cf. *RH* 7§2). Citons le §4 du numéro 7 :

La vie du Christ parle en même temps à nombre d'hommes qui ne sont pas encore en mesure de répéter avec Pierre : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant ». Lui, le Fils du Dieu vivant, il parle aux hommes en tant qu'Homme aussi : c'est sa vie elle-même qui parle, son humanité, sa fidélité à la vérité, son amour qui s'étend à tous. [...] L'Église demeure dans la sphère du mystère de la Rédemption, qui est justement devenu le principe fondamental de sa vie et de sa mission.

Comment approcher ce mystère, comment le définir en quelque sorte, et de façon succincte ? La Rédemption est comme une création renouvelée ; non pas une nouvelle création, mais une création renouvelée, car du fait du péché originel, la création est soumise à la caducité (selon l'expression de saint Paul en *Rm* 8,20). Pour nous convaincre de cette caducité, notre saint donne quelques exemples : la pollution de l'environnement, le spectre de la guerre nucléaire, les conflits armés dans bon nombre d'endroits, l'avortement. Jean-Paul II souligne qu'il existe d'indéniables progrès (vols spatiaux, progrès de la médecine notamment) mais justement cela fait ressortir la contradiction de notre époque moderne. Cette contradiction devrait interroger l'homme de notre temps et le conduire à s'interroger sur lui-même, sur ce qu'il est. Jésus sait, Lui, qui est l'homme. Citons saint Jean-Paul II :

Le Christ, Rédempteur du monde, est celui qui a pénétré, d'une manière unique et absolument singulière, dans le mystère de l'homme, et qui est entré dans son « cœur ». C'est donc à juste titre que le Concile Vatican II enseigne ceci : « En réalité, le mystère de l'homme ne s'éclaire vraiment que dans le mystère du Verbe incarné. [...] Car, par son Incarnation, le Fils de Dieu s'est en quelque sorte uni lui-même à tout homme ! »²

À partir de là, le pape nous introduit dans le mystère de la Rédemption. Dans son mystère divin elle peut se définir *comme une manifestation nouvelle de la paternité éternelle de Dieu* (n°9), où Dieu sacrifie son Fils en raison du péché de l'homme. La Rédemption est une œuvre de miséricorde, elle est une révélation de l'amour, de l'amour plus grand que le péché, et cette révélation a un nom et un visage : Jésus-Christ. Dans ce mystère d'amour, l'homme est recréé, et a donc ainsi une dignité très grande,

² *RH* 8, citant *Gaudium et Spes*, 22.

unique dans le monde visible. Dans son versant humain, la Rédemption révèle l'homme à lui-même, sa dignité, de quel amour il est aimé, il connaît l'amour et le sens de sa vie. L'homme d'aujourd'hui doit donc se trouver lui-même dans le Christ pour se comprendre et s'apprécier à sa juste valeur.

L'homme qui veut se comprendre lui-même jusqu'au fond ne doit pas se contenter pour son être propre de critères et de mesures qui seraient immédiats, partiels, souvent superficiels et même seulement apparents ; mais il doit, avec ses inquiétudes, ses incertitudes et même avec sa faiblesse et son péché, avec sa vie et sa mort, s'approcher du Christ. Il doit, pour ainsi dire, entrer dans le Christ avec tout son être, il doit « s'approprier » et assimiler toute la réalité de l'Incarnation et de la Rédemption pour se retrouver soi-même.

S'il laisse ce processus se réaliser profondément en lui, il produit alors des fruits non seulement d'adoration envers Dieu, mais aussi de profond émerveillement pour soi-même.

Quelle valeur doit avoir l'homme aux yeux du Créateur s'il « a mérité d'avoir un tel et un si grand Rédempteur », si « Dieu a donné son Fils » afin que lui, l'homme, « ne se perde pas, mais qu'il ait la vie éternelle » ! [...]. L'Église, qui ne cesse de contempler l'ensemble du mystère du Christ, sait, avec toute la certitude de la foi, que la Rédemption réalisée au moyen de la croix a définitivement redonné à l'homme sa dignité et le sens de son existence dans le monde, alors qu'il avait en grande partie perdu ce sens à cause du péché.

De là découle la mission de l'Église, et celle-ci se doit donc de rechercher l'unité des disciples du Christ, car c'est dans le Rédempteur que l'unité des disciples du Christ pourra se faire³.

Avant d'aborder sa 3^e partie sur la situation de l'homme dans le monde contemporain, le pape « démine » une objection importante pour notre temps : la mission ne va-t-elle pas contre la liberté de l'homme ? Ne nuit-elle pas au développement des cultures ? L'annonce de la vérité ne constitue-t-elle pas une forme de limitation, ou d'orientation de la liberté humaine ?

³ Jean-Paul II se montre bien conscient que la mission rencontre des oppositions et des difficultés plus grandes encore qu'à aucune autre époque, mais cela renforce d'autant plus la nécessité de la Rédemption, en soi mystère lié à la croix de Jésus. Les oppositions à l'Évangile montrent même, finalement, que non seulement l'Évangile, la Rédemption, sont nécessaires, mais même attendus ! De quoi nous encourager pour 2019 ! *Plus attendue que jamais* dit Jean-Paul II !

Le pape répond qu'en premier lieu la finalité de la mission respecte la liberté, car dans la conversion et l'accueil de la grâce, l'homme ne se renie pas lui-même mais se retrouve lui-même :

Quant à la conversion, qui doit prendre racine dans la mission, nous savons bien qu'elle est l'œuvre de la grâce, dans laquelle l'homme doit se retrouver pleinement lui-même.⁴

Ensuite, le saint pape réaffirme paisiblement que l'Église est, de par sa mission, détentrice d'une Vérité que ne lui appartient pas mais qui est celle de Dieu, et d'un mandat divin afin que tout homme soit amené à adorer en esprit et en vérité. Dans cette mission, l'Église contemple Jésus qui la précède sur ce terrain, ainsi que les Apôtres, et ils ont estimé la dignité de l'homme *même sans recourir à des paroles, par la simple attitude à son égard*. Bien plus, la parole de Jésus « vous connaîtrez la vérité et la vérité vous rendra libre » (Jn 8, 32) tout en étant exigeante (honnêteté) se révèle en définitive garante d'une authentique liberté. Car la liberté ne peut pas se contenter d'être superficielle ou unilatérale, avertit le pape, elle se doit d'aller au fond de la vérité sur l'homme et sur le monde. Ainsi, poursuit le pape venu de Pologne,

Aujourd'hui encore, après deux mille ans, le Christ nous apparaît comme Celui qui apporte à l'homme la liberté fondée sur la vérité, comme Celui qui libère l'homme de ce qui limite, diminue et pour ainsi dire détruit cette liberté jusqu'aux racines mêmes, dans l'esprit de l'homme, dans son cœur, dans sa conscience.⁵

En outre, condamné à cause de la Vérité, Jésus est condamné avec tout homme condamné à cause de la Vérité, et Il ne cesse d'être le porte-parole et l'avocat devant le Père de tout homme qui vit en esprit et en vérité, et Il est le porte-parole et l'avocat face à l'histoire des hommes (RH 12 §4). L'Église, malgré ses faiblesses, s'inscrit elle aussi dans cette ligne.

III. L'HOMME RACHETÉ ET SA SITUATION DANS LE MONDE CONTEMPORAIN

C'est le titre de sa 3^e partie. Avant de nous offrir un long panorama de la situation de l'homme en cette fin de XX^e siècle, saint Jean-Paul II précise en 2 numéros la mission de l'Église (n°13), puis en quoi et comment l'homme est la route de l'Église. Alors, des n°15 à 17, Jean-Paul II déve-

⁴ RH 12 §1.

⁵ RH 12 §3.

loppe davantage la situation contemporaine dans laquelle l'homme est partie prenante.

A. La mission de l'Église (nn. 13-14)

Jean-Paul II veut se faire bien comprendre : si l'homme est la route de l'Église, comme il va le dire, il faut bien s'entendre en quel sens on parle de l'homme, et donc de la mission de l'Église. Jean-Paul II l'exprime sans détour : l'homme « concret », « réel » et « historique », et non l'homme « abstrait » (cf *RH* 13 §3),

c'est l'homme, tel qu'il est « voulu » par Dieu, « choisi » par Lui de toute éternité, appelé, destiné à la grâce et à la gloire : voilà ce qu'est « tout » homme, l'homme « le plus concret », « le plus réel » ; c'est cela, l'homme dans toute la plénitude du mystère dont il est devenu participant en Jésus-Christ et dont devient participant chacun des quatre milliards d'hommes vivant sur notre planète, dès l'instant de sa conception près du cœur de sa mère.⁶

Car la dignité de l'homme est d'être à l'image et à la ressemblance de Dieu, « l'homme est la seule créature sur terre que Dieu ait voulu pour elle-même »⁷.

Dès lors, chaque être humain, parce qu'il est une personne, avec son histoire (de sa vie et surtout de son âme, précise le pape) est la route de l'Église, c'est même la première et la plus fondamentale des routes de l'Église. Jean-Paul II prend le temps de nous décrire un peu cet homme : il s'agit de l'homme dans son inclination au péché comme dans son aspiration au bien, au beau, à la vérité, à l'amour. Jésus a emprunté Lui-même cette route, rencontrant l'homme au point le plus intime de son être, l'homme qui est divisé en lui-même. Le pape venu de Pologne cite *Gaudium et Spes* :

C'est en l'homme lui-même que de nombreux éléments se combattent. D'une part, comme créature, il fait l'expérience de ses multiples limites ; d'autre part, il se sent illimité dans ses désirs et appelé à une vie supérieure. Sollicité de tant de façons, il est sans cesse contraint de choisir et de renoncer. Pire : faible et pécheur, il accomplit souvent ce qu'il ne veut pas et n'accomplit point ce qu'il

⁶ *RH* 13 §3.

⁷ *Ibid.*, citant *Gaudium et Spes*.

voudrait. En somme, c'est en lui-même qu'il souffre division, et c'est de là que naissent au sein de la société tant et de si grandes discordes.⁸

Dans le Christ, l'homme est racheté, même s'il n'en a pas conscience, et l'Église doit aller à la rencontre de l'homme, afin que sa vie soit toujours plus authentiquement humaine, c'est-à-dire une vie qui se conforme à celle de Jésus.

L'Église ne peut abandonner l'homme, dont le « destin », c'est-à-dire le choix, l'appel, la naissance et la mort, le salut ou la perte, sont liés d'une manière si étroite et indissoluble au Christ.⁹

B. Les difficultés de l'heure (nn. 15-17)

Pour rejoindre l'homme, l'Église doit être consciente de tout ce qui aujourd'hui est contraire à la vraie dignité de l'homme. Jean-Paul II s'attache donc maintenant à nous présenter les difficultés de l'heure, qui se mettent en travers de la véritable dignité de l'homme ou du chemin qui y conduit. Le pape s'attarde de façon assez étendue et pénétrante sur la situation de l'homme pour la placer à son véritable niveau d'interprétation. En premier, il réfléchit au progrès et ses conséquences concrètes (n°15), pour ensuite élargir la réflexion au niveau des véritables sources des problèmes et donner les grandes lignes des réponses (n°16), enfin développer la question très parlante à notre époque des droits de l'homme (n°17), où le pape prouve qu'il en possède très bien les fondements et les conséquences, pour la retourner contre une conception matérialiste.

Conscient de l'importance du progrès, Jean-Paul II aborde la question d'abord au niveau pratique, en analysant quelques-unes de ses conséquences concrètes pour la vie de l'homme. Puis il se place au niveau de la question du principe même du progrès, enfin, il ne manque pas d'aller jusqu'au fond de la question en mettant en relation le progrès avec le système économique et financier.

Jean-Paul II sait que le progrès est une des questions les plus essentielles de notre temps, que l'homme se pose plus ou moins consciemment, notamment ceux qui réfléchissent à la question de l'homme (c'est aussi une des caractéristiques de notre temps dont est bien conscient

⁸ RH 14, cf. *Gaudium et Spes* 10.

⁹ RH 14 §1.

Jean-Paul II) et dont l'homme ne doit pas – ou ne devrait pas – se détourner. Car le progrès est une donnée importante d'aujourd'hui :

Ce progrès est merveilleux et il est difficile de ne pas découvrir aussi en lui des signes authentiques de la grandeur de l'homme, dont la créativité se trouve révélée en germes dans les pages du livre de la Genèse, [...] il s'agit de tout le dynamisme de la vie et de la civilisation,¹⁰

et il ne peut manquer d'interroger les hommes sensibles à la question de l'homme : « Ce problème se trouve certainement à la base du souci de l'homme qu'ont nos contemporains »¹¹.

Le 1^{er} Pape polonais de l'histoire traite la question en amenant son lecteur à se concentrer sur le nœud du problème : ce progrès multiforme fait-il progresser en humanité ? Le critère de cette humanisation est de vérifier si l'homme vit ou non selon les normes objectives de l'ordre moral. Car, la vie morale étant ce qu'il y a de plus haut en l'homme, c'est là que se joue son progrès ou sa régression en humanité. Le n°15 part de la menace de la guerre nucléaire qui engendre la peur en elle-même, non seulement à cause des destructions qu'elle provoquerait, mais ne peut manquer d'interroger l'homme : comment se fait-il que le pouvoir que nous avons sur la nature et les éléments du monde, pouvoir merveilleux, puisse se retourner contre nous, contre ceux-là même qui en sont les détenteurs : les hommes ?

Pour quelle raison ce pouvoir donné à l'homme dès le commencement et qui devait lui permettre de dominer la terre se retourne-t-il contre lui-même, provoquant un état bien compréhensible d'inquiétude, de peur consciente ou inconsciente, de menace qui se communique de diverses manières à toute la famille humaine contemporaine et se manifeste sous toutes sortes d'aspects ?¹²

Notons que le pape écrit « quelle raison » au singulier. Un autre problème s'est fait jour : celui d'une exploitation débridée de la terre, au point de menacer le milieu naturel et, écrit le pape, au point d'aliéner les rapports de la nature, alors que pourtant le Créateur a établi

l'homme comme son « maître » et son « gardien » intelligent et noble, et non comme son « exploiteur » et son « destructeur » sans aucun ménagement.¹³

¹⁰ RH 15-16.

¹¹ RH 16.

¹² RH 15.

¹³ *Ibid.*

La véritable question que l'homme devrait se poser est de savoir si le progrès multiforme amène aussi l'homme à progresser en humanité, donc en morale.

Est-ce que l'homme, en tant qu'homme, se développe et progresse, ou est-ce qu'il régresse et se dégrade dans son humanité ? Est-ce que chez les hommes, « dans le monde de l'homme », qui est en soi un monde de bien et de mal moral, le bien l'emporte sur le mal ?

Sinon, outre le fait que le progrès comporte en lui-même des menaces, le progrès devient menace *en tant que principe*.

Le sens fondamental de cette « royauté » et de cette « domination » de l'homme sur le monde visible, qui lui est assignée comme tâche par le Créateur lui-même, consiste dans la priorité de l'éthique sur la technique, dans le primat de la personne sur les choses, dans la supériorité de l'esprit sur la matière.¹⁴

Le progrès technique, matériel, etc. doit donc s'accompagner d'un progrès en humanité, où l'homme devient davantage homme en vivant toujours mieux les normes objectives de l'ordre moral, avec toutes ses exigences en matière de justice et d'amour social.

La situation de l'homme dans le monde contemporain semble en effet éloignée des exigences objectives de l'ordre moral, comme des exigences de la justice et, plus encore, de celles de l'amour social.¹⁵

L'homme doit donc toujours se questionner : est-ce bien cela que le progrès sert ? Car le progrès doit être au service de la véritable humanisation de l'homme (RH 16). Dans le cas contraire, le progrès devient une menace vraiment angoissante qui se retourne contre l'homme, dont le pape détaille les conséquences les plus dramatiques :

– Perdre les fils conducteurs de la domination de l'homme sur le monde des choses, et de se voir soumis lui-même à des manipulations multiformes. Il devient alors esclave. Citons RH 16 :

Il existe déjà un danger réel et perceptible : tandis que progresse énormément la domination de l'homme sur le monde des choses, l'homme risque de perdre les fils conducteurs de cette domination, de voir son humanité soumise de diverses manières à ce monde et de devenir ainsi lui-même l'objet de manipulations multiformes – pas toujours directement perceptibles – à

¹⁴ RH 16.

¹⁵ *Ibid.*

travers toute l'organisation de la vie communautaire, à travers le système de production, par la pression des moyens de communication sociale. L'homme ne peut renoncer à lui-même ni à la place qui lui est propre dans le monde visible, il ne peut devenir esclave des choses, esclave des systèmes économiques, esclave de la production, esclave de ses propres produits. Une civilisation au profil purement matérialiste condamne l'homme à un tel esclavage, même si, bien sûr, cela arrive parfois à l'encontre des intentions et des principes de ses pionniers.

Et les faits le confirment, par exemple l'écart entre les sociétés riches et pauvres se creuse, « incarnation » si l'on peut parler de la sorte, du passage évangélique du riche et du pauvre Lazare. L'évocation assez succincte des racines et des conséquences de ce système amène la réflexion que l'homme, qu'il soit exploiteur ou exploité, est de toute façon le grand perdant d'aujourd'hui, à tous les plans. Jean-Paul II dénonce les inégalités économiques, mais surtout le système économique lui-même :

L'ampleur du phénomène met en cause les structures et les mécanismes financiers, monétaires, productifs et commerciaux qui, appuyés sur des pressions politiques diverses, régissent l'économie mondiale : ils s'avèrent incapables de résorber les injustices héritées du passé et de faire face aux défis urgents et aux exigences éthiques du présent. Tout en soumettant l'homme aux tensions qu'il crée lui-même, tout en dilapidant à un rythme accéléré les ressources matérielles et énergétiques, tout en compromettant l'environnement géophysique, ces structures font s'étendre sans cesse les zones de misère et avec elles la détresse, la frustration et l'amertume.¹⁶

Des solutions existent, et elles ne sont pas impossibles à mettre en œuvre, notamment en développant la solidarité. Mais il faut un engagement résolu des individus et des nations. Il faut surtout une conversion de l'esprit, de la volonté et du cœur de l'homme pour que les structures de la vie économique se transforment. Reprenant directement l'encyclique *Popolorum Progressio* de saint Paul VI, Jean-Paul II indique avec force que le développement économique doit servir tous les hommes et tout l'homme,

sinon la seule catégorie de « progrès économique » devient une catégorie supérieure qui subordonne toute l'existence humaine à ses exigences partiales, étouffe l'homme, disloque les sociétés et finit par s'enliser elle-même dans ses contradictions et ses propres excès.

¹⁶ RH 16.

Mais à la base, il y a la responsabilité morale de l'homme, et les chrétiens doivent se rappeler le jugement dernier en *Mt 25* en ce sens. Saint Jean-Paul II conclue ce passage par un appel à la cessation de la fabrication des armes.

Dans le seul numéro 17, le 264^e successeur de Pierre aborde la question des droits de l'homme. Intitulé « droit de l'homme : lettre ou esprit », le numéro 17 se présente comme un plaidoyer en faveur des droits de l'homme, à la lettre et dans l'esprit.

Partant de la sensibilité bien connue de l'homme du XX^e siècle pour les droits de l'homme, et dont l'histoire de ce même siècle a montré l'actualité, Jean-Paul II expose sa pensée. Il précise en premier le rôle de l'Église, qui attache de l'importance à ce point au nom de la justice et de la paix sociale. La violation des droits de l'homme est la base de la guerre et tout programme « humaniste » qui se respecte se doit donc logiquement de respecter ses droits. Il s'agit alors de vérifier qu'il ne s'agisse pas seulement de théorie, mais bien d'une pratique effective. Ce rôle revient à l'ONU, car la violation des droits de l'homme va de pair, dit le pape, avec la violation du droit de la nation. Le respect des droits de l'homme s'impose alors comme la mesure de l'État soucieux du bien commun de la nation. Parmi ces droits de l'homme, il y a le droit à la liberté religieuse. Ce droit est fondamental pour l'homme, et ses violations constituent des atteintes à la dignité de l'homme, quel qu'il soit. Même l'athéisme doit pouvoir comprendre ce point, car l'athéisme ne peut se définir qu'en référence au fait religieux ; dès lors, on ne peut accepter qu'au nom de l'athéisme, on refuse de reconnaître la liberté religieuse, même sans partager la Foi d'une religion. Jean-Paul II demande donc à tous les États de respecter les droits et la liberté de l'Église, au nom du respect des droits fondamentaux de l'homme.

IV. LA MISSION DE L'ÉGLISE ET LE DESTIN DE L'HOMME

Dans cette dernière partie, Jean-Paul II trace la mission de l'Église, et donne le programme de son pontificat. On peut y voir comme une annonce de ses futures encycliques. La trame de cette dernière partie est limpide : devant les dangers dénoncés dans la partie précédente, l'Église doit donc le plus possible permettre aux hommes de notre temps de se

tourner vers le mystère de la Rédemption, afin précisément de sauver l'homme d'aujourd'hui de ce qui le menace, et lui permettre tout simplement de trouver le salut. Ce faisant, l'Église protège et promeut ce grand bien qu'est l'humanité (l'essence de l'humanité, si l'on veut).

Étant donné que la suite du forum nous permettra d'approfondir bon nombre des textes magistériels du pape, nous nous contenterons d'un tour rapide.

Au numéro 18, le pape insiste fortement sur le mystère de la Rédemption comme source de la vie et de la mission de l'Église. Le don de l'Esprit Saint constitue le fruit le plus grand et le plus direct du mystère de la Rédemption, comme c'est l'Esprit Saint qui conduit au cœur de ce mystère. Aussi l'Église doit implorer comme jamais « le don de Dieu » pour surmonter les matérialismes de toute sorte. Ces matérialismes font naître diverses formes d'insatiabilité dans le cœur humain, et seul l'Esprit Saint apaise la soif authentique de l'homme. Cette soif est partagée aussi par des hommes qui n'appartiennent pas formellement à l'Église mais qui cherchent à éteindre leur soif. L'Église doit donc être au service de l'homme, comme Jésus l'exprime Lui-même : « Je ne suis pas venu pour être servi mais pour servir » (*Mt* 10,45). Mais l'Église ne peut accomplir ce service des hommes qu'en étant elle-même consciente de sa mission.

L'Église rend un service difficile mais indispensable : celui de la vérité auquel le prédécesseur de Benoît XVI consacre tout le numéro 19. L'Église se doit de le faire, comme son Seigneur qui déclara « la parole que vous entendez n'est pas la mienne, mais celle du Père qui m'a envoyé » (*Jn* 14,24). Dès lors, c'est bien la fidélité qui doit animer l'Église :

La même fidélité doit être une qualité constitutive de la foi de l'Église, soit qu'elle enseigne, soit qu'elle professe cette foi,

et cela n'est pas irrationnel. Le Pape lance un appel bien marqué aux théologiens au cours de ce long n° 19 (§§3-4), aux pasteurs (§5), avec le souci de la catéchèse (§§5-6).

Ensuite, le numéro 20 (long aussi), donne un autre axe important : l'Eucharistie, comme sacrement de la Rédemption. « L'Église vit de l'Eucharistie, et l'Eucharistie construit l'Église » : le pape l'appelle à en vivre le plus complètement possible, à progresser même dans la piété eucharistique.

Ce mystère ineffable, dont Jean-Paul II redonne les traits essentiels (« sacrement et sacrifice, sacrement et communion, sacrement et présence »), appelle une célébration en vérité. Jean-Paul II demande donc de ne pas considérer l'Eucharistie seulement comme une manifestation de la fraternité chrétienne, il demande de respecter les règles liturgiques, mais surtout de renouer le lien avec la pénitence. La pénitence dans sa dimension sacramentelle par l'absolution individuelle, et la pénitence comme vertu, « sinon la participation à l'Eucharistie serait privée de sa pleine efficacité rédemptrice ». En passant, Jean-Paul II va jusqu'à détailler la constitution du sacrement de la réconciliation : « la pratique de la confession individuelle unie à l'acte personnel de contrition, au propos de se corriger et de réparer ». Là encore, le pape n'oublie pas la dimension personaliste du sacrement comme rencontre intime avec le Christ auquel chacun a droit, comme le Christ a droit à l'égard des personnes qu'il a rachetées. En ce grand Avent jusqu'à l'an 2000, l'Église se doit de vivre de ces 2 sacrements, pour être en vérité l'Église en mission « telle que le Concile Vatican II nous en a révélé le visage ».

À l'avant-dernier numéro, en rappelant que la mission de l'Église se caractérise par le service, le souverain pontife dépasse en quelque sorte la mission pour inscrire le service comme une vocation de l'Église, par laquelle elle règne. Servir, c'est régner, et *vice versa*. L'Église se compose de différentes vocations : sacerdotales, religieuses, laïc, au sein duquel il y a les époux. Saint Jean-Paul II appelle tous et chacun à la fidélité, et veut réaffirmer chacun dans sa vocation propre au service de l'Église, et expression du don de soi. Cette fidélité à sa vocation n'est pas contraire au vrai sens de la liberté, car le meilleur usage de celle-ci est la Charité.

Enfin, Jean-Paul achève son encyclique par une méditation sur la sainte Vierge. Relevons simplement que la sainte Vierge demeure celle qui nous introduit le mieux dans le mystère de la Rédemption, comme personne d'autre, introduite qu'elle a elle-même été dans ce mystère par le Père du ciel. Elle est la mère par excellence qui « nous rend proches, plus accessible, plus compréhensible », l'Amour de Dieu.

Enfin, la prière seule pourra permettre de mener à bien toutes ces tâches imposantes.

La prière seule peut faire que toutes ces grandes tâches et les difficultés qui s'ensuivent ne deviennent pas des sources de crises, mais soient l'occasion et comme le point de départ de conquêtes toujours plus profondes sur le chemin du peuple de Dieu vers la Terre Promise, en cette étape de l'histoire qui nous achemine vers la fin du second millénaire. Cependant, en achevant cette méditation par un appel humble et chaleureux à la prière, je voudrais que l'on persévère dans cette prière en union avec Marie, Mère de Jésus comme persévéraient autrefois les Apôtres et les disciples du Seigneur, après son Ascension, au Cénacle de Jérusalem. Je supplie surtout Marie, Mère céleste de l'Église, qu'elle daigne persévérer avec nous dans cette prière du nouvel Avent de l'humanité, afin que nous formions l'Église, le Corps mystique de son Fils unique. J'espère que, grâce à cette prière, nous serons capables de recevoir l'Esprit Saint qui descend sur nous et de devenir ainsi témoins du Christ « jusqu'aux extrémités de la terre », comme ceux qui sortirent du Cénacle de Jérusalem au jour de la Pentecôte. Avec ma Bénédiction Apostolique.

CONCLUSION

Laissons Benoît XVI conclure :

Pour le Pape, l'anthropologie et la christologie sont inséparables. Le Christ nous a révélé précisément qui est l'homme et où se diriger pour trouver la vie véritable. Le Christ n'est pas seulement un modèle pour l'existence de l'homme, un exemple de vie, mais au-delà, il « est en quelque sorte uni à l'homme ». Le Christ nous rejoint dans notre intériorité, à la racine même de notre existence en agissant à l'intérieur de l'âme humaine, en se faisant chemin pour l'homme. Il rompt l'isolement du "je". Il est la garantie de la dignité inaliénable de chaque personne, et en même temps, il est celui qui dépasse l'individualisme dans une relation à laquelle tout homme aspirent. [...] Contre ceux qui prétendent rendre compte de la nature humaine en se fondant uniquement sur un récit historique de la préhistoire humaine, le pape [Jean-Paul II] défend l'idée que c'est à partir de la perfection que l'on peut comprendre l'homme. Seul ce point de vue peut illuminer l'humanité. [...] En définitive, nous ne pouvons comprendre qui est l'homme qu'en regardant Celui qui réalise pleinement la nature de l'homme et qui est image de Dieu, Fils de Dieu, Dieu né de Dieu et Lumière née de la Lumière [...] La question de l'homme ne peut être séparée de la question de Dieu. La thèse de Romano Guardini, selon laquelle seule la connaissance de Dieu ouvre la connaissance de l'homme, se trouve manifestement confirmée dans la fusion de l'anthropologie et de la question de Dieu.¹⁷

¹⁷ Joseph RATZINGER, congrès « Jean-Paul II, 25 ans de pontificat. L'Église au service de l'homme », université du Latran, 8-10 mai 2003, in Joseph RATZINGER, *Mon bien aimé prédécesseur*, Artège, 2011.

L'HOMME PÉCHEUR, APPELÉ À ÊTRE ENFANT DE DIEU LE PÈRE, RICHE EN MISÉRICORDE

Père Bernard DOMINI

Jean-Paul II, en sa deuxième encyclique du 30 octobre 1980 – *Dives in misericordia* – a voulu montrer aux hommes de notre temps que l'homme était bien la route de l'Église (1^{ère} encyclique), Église qui a comme mission de lui faire découvrir que *le Christ est la vérité sur l'homme et que Jésus veut le conduire vers son Père, le Dieu des miséricordes (Eph 2,4)*. Jean-Paul II était conscient, en promulguant cette encyclique sur Dieu le Père, riche en miséricorde, que *l'homme contemporain avait un grand besoin de la miséricorde divine même s'il ne le savait pas !* (I, conclusion) L'homme est, en effet, divisé en lui-même, menacé par la technique, les risques de guerre et d'atteinte à sa liberté, les pertes des valeurs morales. Il a soif de justice mais celle-ci ne suffit pas ! (VI, 12).

Pour mieux comprendre l'encyclique et en faciliter sa lecture, nous allons reprendre quelques thèmes importants abordés par Jean-Paul II mais classés dans un ordre différent. Les chiffres en caractère romain dans le texte renvoient aux chapitres de l'encyclique.

I. QU'EST-CE QUE LA MISÉRICORDE ?

Le mot miséricorde est unique en notre langue mais, en hébreu, il existe deux expressions pour décrire cette réalité.

Ces 2 expressions sont fondées sur l'expérience du Peuple de Dieu. Yahvé a fait alliance avec son Peuple et Il est demeuré fidèle à Son Alliance malgré les nombreux péchés de ce Peuple : c'est la miséricorde *du Père et de l'époux*. Yahvé aime son Peuple comme une Mère aime son enfant, Il ne peut pas l'oublier même quand il est pécheur : c'est la miséricorde *maternelle*. La miséricorde, c'est l'amour fidèle de Dieu Père et Époux et l'amour passionné de ce Dieu, qui aime son Peuple avec des entrailles maternelles !

La Révélation sur la Miséricorde dans l'Ancien Testament est bien résumé par ce passage de l'Exode (34,6) : « Dieu de tendresse et de grâce, lent à la colère et plein de miséricorde et de fidélité » (voir les notes 47 à 49). Le Peuple pécheur en appellera souvent à la Miséricorde de son Dieu : « Seigneur, fais-nous miséricorde = prends pitié de nous ! » (en grec : *Kyrie eleison*), car il a la conviction profonde que Yahvé pardonnera.

L'Ancien Testament révèle ainsi un Dieu infiniment aimant, miséricordieux ! La miséricorde est plus grande que la justice, mais elle ne s'oppose pas à elle. L'Ancien Testament prépare la Révélation plénière qui sera donnée en Jésus. Jean-Paul II écrivait (conclusion du ch. IV) :

Au mystère de la création est lié le mystère de l'élection, qui a modelé d'une manière spéciale l'histoire du peuple dont Abraham est le père spirituel en vertu de sa foi. Toutefois, par l'intermédiaire de ce peuple qui chemine tout au long de l'histoire de l'Ancienne Alliance, ce mystère d'élection concerne tout homme, toute la grande famille humaine. « D'un amour éternel, je t'ai aimée, aussi t'ai-je maintenu ma faveur. » (*Jr 31,3*) « Mon amour ne s'écartera pas de toi, mon alliance de paix ne chancellera pas » (*Is 54,10*).

II. JÉSUS RÉVÈLE ET MANIFESTE LA MISÉRICORDE DU PÈRE (II)

1) Par sa vie et principalement son amour pour tout homme, Jésus manifeste la miséricorde : il guérit, il va à la rencontre des hommes pauvres, blessés et pécheurs. Il donne une double dimension à la miséricorde :

– divine en révélant le Père miséricordieux ;

– humaine en étant modèle pour tout homme appelé à être miséricordieux : l'essence de la morale évangélique (II). Jean-Paul II a rappelé la 5^e béatitude : « Bienheureux les miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde » (*Mt 5,7*). On peut rapprocher de cette béatitude la demande du Notre Père : « Pardonne-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés » (*Mt 6,12*). La miséricorde donnée est une condition pour recevoir miséricorde de la part de Dieu.

2) Par son enseignement, surtout la parabole de l'enfant prodigue (IV) (*Lc 15,11-32*), Il révèle ce qu'est l'essence de la miséricorde. Elle n'est pas une compassion pour la misère de l'autre, quelque chose d'humiliant allant contre la dignité de la personne, mais un amour qui revalorise et

rend la dignité perdue par le péché. Mais la miséricorde suppose la conversion, la vérité sur soi, la véritable humilité. Le Père peut faire miséricorde quand l'enfant prodigue a décidé de revenir et de dire : « Père j'ai péché contre toi ! ».

3) Par le mystère pascal (V), Jésus montre jusqu'où est allé l'amour miséricordieux de Dieu et combien l'homme blessé par le péché avait du prix à ses yeux ! Le sacrifice de la Croix est œuvre d'amour et de justice. C'est Dieu qui l'a voulu, par amour, pour que, par son humanité offerte, Jésus satisfasse à la justice divine. Ce don de la miséricorde, disait Jean-Paul II, n'écrase pas l'homme, car sur la Croix, Jésus appelle notre miséricorde ! Nous pouvons faire miséricorde à Jésus par notre compassion ! Nous pouvons l'aider à porter sa Croix ! Mais pour comprendre la Croix, il est nécessaire de croire en la Résurrection de Jésus. C'est la Vierge Marie, écrivait Jean-Paul II, qui connaît le plus à fond le mystère de la Miséricorde divine, car elle en sait le prix, elle qui, debout au pied de la croix, peut être appelée la Mère de la miséricorde ! (V)

III. LA MISÉRICORDE DE DIEU DANS L'ÉGLISE (VII)

1) L'Église la professe par la Bible (13), l'histoire du salut, et en vit par l'Eucharistie et la Pénitence. La rencontre vraie avec Dieu est toujours rencontre de la Miséricorde, car nous avons tous besoin de conversion étant tous pécheurs (*Rm* 3,23) : « Tous ont péché et sont privés de la gloire de Dieu » !

2) Elle s'efforce de la mettre en œuvre (14) en se souvenant de la 5^e béatitude : « Bienheureux les miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde » (*Mt* 5,7). Mais Jean-Paul II rappelait que le chrétien doit exercer la vraie miséricorde. S'il donne la miséricorde qu'il n'oublie jamais qu'il reçoit de celui qui l'accepte car l'amour miséricordieux n'est jamais un acte unilatéral ! Le chrétien a reçu de Dieu mais aussi des autres hommes. Jésus lui a dit : « Vous avez reçu gratuitement, donnez gratuitement » (*Mt* 10,6).

L'Église veut aider les hommes à construire la civilisation de l'amour (note 125) et pour cela, elle doit faire comprendre que la justice seule ne suffit pas mais qu'il faut le pardon et l'amour ! Le principe : « œil pour œil, dent pour dent » (note 126) ne peut pas fonder la civilisation de l'amour.

Mais en aucun cas la vraie miséricorde ne saurait être indulgente envers le mal, le scandale !

IV. L'ÉGLISE DOIT PRIER POUR OBTENIR MISÉRICORDE AU MONDE (VIII)

L'amour de Dieu et l'amour des hommes de notre temps doivent pousser l'Église à « crier » vers Dieu car

plus la conscience humaine, succombant à la sécularisation, oublie la miséricorde, plus l'Église a le droit et le devoir de faire appel au Dieu de la miséricorde avec de grands cris !

Gravons dans nos cœurs ces paroles suppliantes de notre Saint Père :

Comme les prophètes, faisons appel à l'aspect maternel de cet amour qui, comme une mère, suit chacune des brebis perdues ; et cela même s'il y avait des millions d'égarés, même si dans le monde l'iniquité prévalait sur l'honnêteté, même si l'humanité contemporaine méritait pour ses péchés un nouveau « déluge », comme le mérita jadis la génération de Noé ! Ayons recours à l'amour paternel que le Christ nous a révélé par sa mission messianique, et qui a atteint son sommet dans sa croix, sa mort et sa résurrection ! Ayons recours à Dieu par le Christ, nous souvenant des paroles du *Magnificat* de Marie, proclamant la miséricorde « de génération en génération » ! Implorons la miséricorde divine pour la génération contemporaine ! Que l'Église, qui cherche à l'exemple de Marie à être en Dieu la mère des hommes, exprime en cette prière sa sollicitude maternelle, et aussi son amour confiant, dont naît la plus ardente nécessité de la prière !¹

Dans l'Exhortation apostolique *Réconciliation et Pénitence* du 2-12-1984, Jean-Paul II a repris des thèmes de sa deuxième encyclique. Il a souligné dans le chapitre II que, si l'Amour de Dieu est plus grand que le péché, il est nécessaire de se reconnaître pécheur pour être réconcilié par notre Dieu Amour et Miséricorde. Jean-Paul II a rappelé la doctrine de l'Église : le péché est désobéissance à Dieu et division entre frères. Le péché mortel détruit la charité alors que le péché véniel ne tue pas la vie surnaturelle. L'homme du XX^e siècle avait perdu le sens du péché, disait Jean-Paul II, parce qu'il avait perdu le sens de Dieu. Il avait essayé d'analyser les raisons de ce drame : matérialismes, idéologies diverses..., mais aussi graves confusions théologiques et morales. Certains ne voient plus le péché ni la peine méritée par le péché !

¹ JEAN-PAUL II, *Dives in Misericordia*, VIII, 15.

Mais il serait néfaste de parler du mystère d'iniquité (9), disait Jean-Paul II, sans parler du mystère de piété (1 *Tm* 3,15-16). L'Église porterait alors à l'absurde, au non-sens, à la victoire du mal ! Par la Rédemption, le Christ est vainqueur. Mais l'homme doit correspondre à ce mystère de piété en l'acceptant et en vivant selon l'Évangile. Ainsi, c'est en se reconnaissant pécheur que l'homme peut être réconcilié et proclamer que le Seigneur est riche en miséricorde. Son Amour est plus grand que le péché.

CONCLUSION

Nous sommes habitués, aujourd'hui, à entendre le mot « miséricorde ». Mais ce mot n'était pas du tout à la mode dans les années 1980. Nous pouvons le constater dans les traductions liturgiques des psaumes où ce mot « miséricorde » n'est presque jamais utilisé ! Merci à Jean-Paul II d'avoir redonné toute sa place à ce mystère central : Dieu le Père, riche en Miséricorde.

Il l'a fait au début de son Pontificat, en allant sans peur à contre-courant, lui qui avait été le postulateur de la cause de Sœur Faustine, l'apôtre de la divine Miséricorde. L'encyclique *Dives in Misericordia* est nourrie de la spiritualité de sœur Faustine, que Jean-Paul II a canonisée en l'an 2000. En l'année 1980, cependant, Jean-Paul II a dû user de beaucoup de prudence. Il n'a jamais cité Sœur Faustine dont la cause était bloquée. Mais Jean-Paul II était persévérant. Peu à peu, il a réussi à débloquent sa cause et le premier Pape polonais de l'histoire a instauré la Fête de la divine Miséricorde le dimanche octave de Pâques. Au cours du Grand Jubilé de l'an 2000, il a consacré le 3^e millénaire à la divine Miséricorde. Oui, merci à ce Grand Pape d'avoir rappelé au monde que Dieu le Père est riche en miséricorde. Qui a révélé ce mystère ? Jésus, Son Fils, qui a révélé le vrai visage de Dieu !

L'HOMME RACHETÉ, SANCTIFIÉ PAR L'ESPRIT-SAINT « SEIGNEUR QUI DONNE LA VIE »

Frère Ignace Domini

INTRODUCTION : UNE MÉDITATION QUI VIENT DU CŒUR

L'Esprit-Saint est, au sein de la Sainte Trinité, « la personne-amour, la personne-don » (n°10). Il est « celui qui donne la vie, celui par qui Dieu [...] se communique aux hommes » (n°1). Il est « la lumière des cœurs », qui « manifeste le péché dans la conscience de l'homme et en même temps l'oriente vers le bien » (n°42), le Salut, la sainteté. Il vient « affermir l'homme intérieur » (n°58), lui permettant de « se trouver dans le don désintéressé de lui-même. » (n°59)

Voilà résumée en quelques mots la très belle méditation que nous livre saint Jean-Paul II dans son encyclique sur le Saint-Esprit, *Dominum et vivificantem*, publiée en la solennité de Pentecôte le 18 mai 1986, qui se trouvait être aussi le jour de son 66^e anniversaire.

Une méditation qui vient du plus profond de son cœur de pasteur soucieux du Salut des âmes. Le Salut des âmes me semble être le but profond de l'encyclique : éclairer les âmes sur le rôle déterminant du Saint-Esprit dans la réalisation de leur Salut. Jean-Paul II, poursuivant son travail d'interprétation authentique du Concile Vatican II, partage avec ses lecteurs, à qui il s'adresse de façon très paternelle, le fruit de sa relation de longue date avec l'hôte divin de son âme, Celui qui, depuis le jour de notre baptême, demeure au plus intime de notre cœur.

Après un bref tour d'horizon du riche enseignement que nous livre l'encyclique, je vous proposerai trois images qui me semblent bien l'illustrer.

I. TROIS CONVICTIONS

De *Dominum et vivificantem*, je vous invite à retenir trois convictions, auxquelles Jean-Paul II consacre chacune des trois parties de son texte.

A. Première conviction : l'Esprit-Saint est une personne

La conviction qui ressort de la première partie de l'encyclique est que le Saint-Esprit est une personne. Il est « l'Esprit du Père et du Fils donné à l'Église » (titre de la 1^{ère} partie).

Cette conviction, Jean-Paul II ne nous la partage pas sous la forme de savantes réflexions théologiques. Pour connaître l'Esprit-Saint, il nous conduit à la source : Jésus. C'est Jésus qui nous parle le mieux de l'Esprit-Saint, notamment dans le discours après la Cène (*Jn 13-17*) que saint Jean a eu la grâce de retenir et l'inspiration d'écrire.

L'Esprit-Saint enseigne, rappelle, témoigne, éclaire, suscite la Foi, guide l'esprit de l'homme, prolonge l'œuvre du Christ, autant d'actions éminemment personnelles. Il possède des noms propres : Esprit de Vérité, Paraclet. Les apôtres sont invités par Jésus à collaborer avec Lui.

En nous dévoilant les liens qui unissent dans la réciprocité le Père, le Fils et l'Esprit-Saint, Jésus nous conduit à connaître que, dans sa vie intime, Dieu est amour. Dans l'Esprit Saint, la vie intime de Dieu-Amour se fait totalement don. L'Esprit Saint est *l'expression personnelle* d'un tel don de soi. Il est Personne-Amour. Il est Personne-Don. Il est le don que Dieu fait de lui-même pour notre salut, don initial dans la création, don renouvelé dans la rédemption, don confié à Marie et à l'Église pour notre sanctification.

Cependant, à partir de la chute originelle, le péché n'a cessé de s'opposer à la présence de l'Esprit de Dieu dans la création et, surtout, de « s'opposer au don que Dieu fait de lui-même à l'homme pour son salut. » (n°13)

B. Deuxième conviction : l'Esprit-Saint manifeste le péché

Alors Jean-Paul II énonce l'idée centrale de son texte qui s'appuie sur le verset difficile du chapitre 16 de l'Évangile selon saint Jean où Jésus nous présente l'Esprit-Saint comme celui qui « établira la culpabilité du monde

en fait de péché, en fait de justice et en fait de jugement ». Avec insistance et un sens aigu de sa responsabilité devant Dieu, Jean-Paul II, à la suite de Jésus, présente la mission de l'Esprit-Saint de mettre en lumière le péché du monde : éclairer l'homme sur son péché, non en vue de le condamner, mais en vue de le sauver de « la damnation » (n°28), en vue de lui communiquer la grâce de la conversion.

Cette mission s'appuie sur la valeur rédemptrice du sacrifice du Christ. L'Esprit-Saint montre la Croix qui d'une part révèle l'horreur et la profondeur du péché et d'autre part en constitue le remède assuré. La mission de l'Esprit-Saint est tout ensemble : 1. de mettre en lumière le péché, 2. de manifester la rémission des péchés dans le sang de Jésus, et 3. de susciter la conversion du cœur. Il éclaire la conscience, Il purifie la conscience, Il vivifie et fortifie la conscience. Ainsi, dans cette manifestation du péché, nous découvrons un double don, nous dit Jean-Paul II : le don de la vérité de la conscience et le don de la certitude de la rédemption. L'Esprit de vérité et le Paraclet. (n°31)

Et cependant, ce don est offert à une liberté capable de le refuser. C'est tout le drame du dangereux péché contre l'Esprit-Saint que Jean-Paul II prend le temps d'expliquer avec grande clarté à la fin de sa 2^e partie (nn. 46-48). Un tel endurcissement du cœur ferme à l'Esprit-Saint l'accès à la conscience, qui peut en arriver à ne plus distinguer clairement le bien du mal, à perdre le sens du péché, c'est-à-dire le sens de l'offense commise contre Dieu.

Pour sortir de cet « amour de soi jusqu'au mépris de Dieu » et suivre la route de l'« amour de Dieu jusqu'au mépris de soi » le Paraclet se présente à nous comme le soutien indispensable dans le combat spirituel.

C. Troisième conviction : l'Esprit-Saint donne à l'homme de se trouver dans le don désintéressé de lui-même

Dans la 3^e partie de son encyclique, Jean-Paul II nous engage à aller vers l'Esprit-Saint qui donne la vie. Car une fois la lumière faite sur nos péchés, une fois le salut accueilli dans la joie d'un cœur renouvelé, le don de la conversion réclame un engagement persévérant de l'homme sur la route du bien qu'il ne saurait accomplir sans le soutien de la grâce. Pas d'angélisme naïf chez saint Jean-Paul II, mais un réalisme franc habité par

une ferme Espérance nourrie de l'enseignement de saint Paul aux Romains et aux Galates.

Hélas, l'Esprit-Saint rencontre dans le cœur de l'homme résistance et opposition. La chair, en ses désirs, s'oppose à l'esprit et l'esprit à la chair. Un combat se déroule dans l'homme entre, d'un côté, l'ouverture à l'action de l'Esprit Saint, et, de l'autre, la résistance et l'opposition à son égard, à son don salvifique. « Qui sera victorieux ? » interroge Jean-Paul II. Et il répond : « Celui qui aura su accueillir le Don. »

Jean-Paul II prend encore le temps ici de préciser que cette lutte trouve également une dimension extérieure, dans le *matérialisme*, cette idéologie athée qui exclut radicalement la présence et l'action de Dieu dans le monde et par-dessus tout dans l'homme (n°56). Il en résulte un effrayant « tableau de mort » que notre époque est en train de composer.

Dans cette lutte, par l'Eucharistie (n°62), l'Esprit Saint vient affermir l'« homme intérieur » (n°58). Grâce à la relation d'intimité avec Dieu, l'homme se comprend lui-même d'une façon nouvelle. Par le don de la grâce efficace qui vient de l'Esprit, l'homme entre dans « une vie nouvelle », il est introduit dans la réalité surnaturelle de la vie divine elle-même et il devient un temple vivant de Dieu. Sous l'influence de l'Esprit-Saint, il mûrit, devient plus fort et toujours plus, selon les termes du Concile Vatican II, « se trouve pleinement à travers le don désintéressé de lui-même ». L'image, la ressemblance de Dieu qu'est l'homme depuis le commencement, est ainsi pleinement réalisée.

II. TROIS IMAGES

Mais cette méditation ne doit pas en rester au stade de l'étude intellectuelle. Jean-Paul II nous invite à en vivre, à aller vers l'Esprit qui donne la vie, à ouvrir notre cœur au don qu'est l'Esprit-Saint, à Le rejoindre dans le sanctuaire de notre conscience par la prière, qui est « la manière la plus simple et la plus commune dont l'Esprit Saint, le souffle de la vie divine, s'exprime et entre dans l'expérience » (n°65).

Pour cela, et afin de vous aider à bien assimiler l'essentiel de ce que Jean-Paul II a voulu nous dire, permettez-moi de terminer en évoquant trois images tirées de la Parole de Dieu.

A. Première image : recevez l'Esprit-Saint (Jn 20,19-23)

La première scène que je vous invite à considérer est celle de Jésus ressuscité apparaissant à ses apôtres le soir de Pâques (n°24). Il leur montre ses mains et son côté. Il souffle sur eux et il leur dit : « Recevez l'Esprit Saint. À qui vous remettrez ses péchés, ils seront remis. »

Jésus, au prix de son sacrifice offert sur la Croix pour la Rédemption du monde, obtient de son Père le don de l'Esprit-Saint et nous le communique. De même qu'au commencement, Dieu avait mis en l'homme son souffle de vie, lui faisant dès l'origine le don de la conscience, Jésus inaugure la création nouvelle en soufflant sur ses apôtres. Le Fils de Dieu, rempli de puissance, réalise la promesse de son Père : « Je vous donnerai un cœur nouveau, je mettrai en vous un esprit nouveau... mon esprit. »

Et cet Esprit, les apôtres le reçoivent afin de remettre les péchés. Jésus inaugure ici le temps de l'Église. En confiant à ses apôtres le pouvoir de remettre les péchés, il confie à l'Église les sacrements du Salut. C'est dans et par l'Église désormais que l'Esprit-Saint agit pour, comme l'explique saint Pierre dans sa prédication du jour de Pentecôte, mettre en lumière le péché, annoncer le Salut par la rémission des péchés, engager toute âme rachetée qui s'ouvre à la grâce sur le chemin de la conversion, enseigner aux hommes à se trouver dans le don désintéressé d'eux-mêmes, dans la vérité et dans l'amour.

B. Deuxième image : la conversion de saint Paul (Ac 9,1-19)

La deuxième image est la conversion de saint Paul. Méditons sur la façon dont s'est déroulé cet épisode clef de la vie de l'Apôtre. Saul, s'appuyant sur ses bonnes œuvres, sûr de son jugement personnel, plein de lui-même et blessé par l'orgueil, pensait être saint. Et voilà que sur le chemin de Damas, à travers l'expérience mystique de la rencontre avec Jésus ressuscité, l'Esprit-Saint se manifeste à Lui comme une lumière venant du Ciel qui l'enveloppe de sa clarté, qui manifeste à sa conscience l'étendue de son péché. Il se découvre comme recouvert d'une épaisse couche de poussière qui le rend aveugle.

Comment réagit Saul ? Il ouvre son cœur à l'Esprit-Saint, il accueille la lumière de la vérité dans sa conscience, il retrouve la vue, puis par le baptême il est lavé de ses péchés dans le Sang de Jésus et rempli d'Esprit-

Saint. Il retrouve des forces et va se trouver dans le don désintéressé de lui-même, se donnant totalement à l'œuvre à laquelle le Seigneur le destine, allant jusqu'à souffrir pour le nom de Jésus. Quelle conversion extraordinaire peut opérer l'Esprit-Saint dans un cœur qui s'ouvre à la grâce !

C. Troisième image : Marie au pied de la Croix (*Jn 19,25-35*)

Enfin, la troisième image qui nous aide à percevoir, dans la prière méditative, l'enseignement de Jean-Paul II, est la présence de la Vierge Marie, debout, au pied de la Croix.

Jésus offre à son Père le sacrifice de sa vie pour obtenir de Lui le don de l'Esprit-Saint. Le soldat ouvre le Cœur de l'Homme-Dieu et il en jaillit du sang et de l'eau, signe éloquent du don de l'Esprit qui purifie (l'eau) et qui donne la vie (le sang). La source de l'Esprit-Saint, c'est le Cœur de Jésus ouvert sur la Croix. Or, au pied de la Croix se tenait sa Mère, la Vierge Marie, figure de l'Église, dont le Cœur Immaculé, tel un calice, recueille le flux de vie à sa source. Marie a été comparée à l'aqueduc qui achemine la grâce de sa source vers nos cœurs. Il me semble possible de la comparer encore à un réservoir, qui nous seulement achemine la grâce, mais en est rempli, comblé, et la laisse déborder du trop-plein de son Cœur Immaculé comblé de grâce. Dans l'auto-communication de Lui-même, Dieu veut passer par Marie, Notre-Dame de toute grâce, comme nous la vénérons ici à Sens.

CONCLUSION : **ABBA, PÈRE !**

Devant la Croix ou en présence du Seigneur réellement présent dans le Saint Sacrement, sachons persévérer dans la prière avec Marie, et recevoir de notre Mère les lumières de l'Esprit de Vérité et la force de l'Esprit-Paraclet qui donne la Vie, qui est le Don qui vient au secours de notre faiblesse et qui nous permet de nous écrier, libres, « *Abba, Père !* ».

L'homme en quête de la Splendeur de la Vérité

L'HOMME PEUT ENTRER EN COMMUNION AVEC DIEU PAR SA RAISON ET PAR LA FOI

Frère Benoît DOMINI

« La foi et la raison sont comme les deux ailes qui permettent à l'esprit humain de s'élever vers la contemplation de la vérité. » C'est par cette belle image que s'ouvre la treizième encyclique de Jean-Paul II, *Foi et raison*, promulguée le 14 septembre 1998. Faisant alors écho à l'encyclique de Léon XIII *Aeternis Patris* publiée en 1879, le Pape Jean-Paul II entendait achever le second millénaire par une réflexion fondamentale sur notre rapport à la vérité. En cela, le Pape se savait répondre à la plus grande urgence de notre temps.

Il n'y a pas en effet – affirmait-il – de préparation plus urgente aujourd'hui que celle-ci : conduire les hommes à la découverte de leur capacité de connaître la vérité et de leur désir d'aller vers le sens ultime et définitif de l'existence.¹

Nous présenterons ici tout d'abord la « préhistoire » de l'encyclique *Fides et ratio* afin d'en comprendre les tenants et les aboutissants. Puis nous reviendrons ensuite sur les deux enseignements majeurs de ce texte qui, nous allons le voir, concerne les croyants et tous les hommes de bonne volonté.

I. LES RAISONS DE LA PROMULGATION DE *FIDES ET RATIO*

Disons tout d'abord quelques mots sur la « préhistoire » de l'encyclique *Fides et ratio* pour mieux en saisir les enjeux. À l'évidence, la version du texte de l'encyclique que nous connaissons aujourd'hui n'a pas été rédigée à la « va-vite » mais apparaît bien plutôt comme le fruit d'un long mûrissement. En effet, nous savons par le cardinal Cottier, qui fût longtemps théologien de la maison pontificale, que « [l]a première version [de *Fides*

¹ JEAN-PAUL II, *Fides et ratio*, 102. Toutes les fois que nous citons ce document, nous indiquerons simplement *FR* suivi du numéro du paragraphe.

et *ratio*] avait été rédigée en 1986, de la main même du pape² », soit douze ans avant la promulgation de l'encyclique. Autant dire l'intérêt que Jean-Paul II a accordé à ce projet, et le soin tout particulier qu'il mit à le réaliser.

D'ailleurs, un rapide survol des déclarations du Pape avant septembre 1998 nous révèle que *Fides et ratio* a été comme préparé par plusieurs allocutions. Jean-Paul II y déplorait alors un grave danger menaçant la dignité de l'homme et la survie de la civilisation, danger affectant les pays de l'Est comme ceux de l'Ouest. Cette menace, affirmait alors Jean-Paul II, consiste dans la perte du sens de la vérité et, plus fondamentalement encore, dans l'oubli des capacités métaphysiques de l'esprit humain³. Expliquons ce point fondamental.

Jean-Paul II déplorait une mutilation de la raison humaine, celle-ci ayant été limitée depuis l'époque moderne à la considération de la seule matérialité des choses, et se déclarant peu à peu incapable de porter un jugement objectif et certain sur un au-delà des réalités tangibles. Ainsi le Pape regrettait-il que les progrès extraordinaires réalisés dans le domaine de la science se fussent progressivement accompagnés d'une perte du sens des valeurs fondamentales, du sens de la vie humaine et, en définitive, du sens de Dieu. Pour le dire en un mot, la science a pris le pas sur la sagesse, au point de considérer les grandes questions de l'existence – qui suis-je ? Que puis-je espérer ? Dieu existe-t-il ? – comme sans réponses possibles, voire même comme sans aucune pertinence⁴. Le rationalisme des Lumières, en éloignant l'homme du Dieu chrétien, a cantonné la raison au domaine du quantifiable et du mesurable et, finalement, l'a conduite au relativisme pour qui toute vérité est incertaine et provisoire.

² G. COTTIER, cité dans P. FAVRE, *Georges Cottier, Itinéraire d'un croyant*, CLD éditions, pp.145-146.

³ Par exemple, dans son *Message aux jeunes de France* de 1980, Jean-Paul II enjoignait de « Sauvegarde[r] à tout prix [...] le domaine sacré de l'esprit ! » Car, expliquait-il, « L'esprit est la donnée originale qui distingue fondamentalement l'homme du monde animal ». Car les sociétés développées « tout en se flattant de leur formidable expansion industrielle, accentuent en même temps la dégradation, la décomposition de l'homme. » Et le Pape de noter alors que « les mass-médias [...] ne sont pas sans provoquer non plus un martèlement et même l'envoûtement des intelligences et des imaginations qui nuisent à la santé de l'esprit, du jugement et du cœur, [et qui] déforment chez l'homme la capacité de discerner ce qui est sain de ce qui est malsain. »

⁴ Jean-Paul II résumera la situation dans *Fides et ratio* (81) : « Plus d'un se demande si cela a encore un sens de s'interroger sur le sens ».

Douloureux et sans concession, un tel constat fut repris par Jean-Paul II dans de multiples allocutions, notamment à l'adresse du monde de la science et de la culture. Encore et toujours, le Pape y rappelait l'urgente nécessité de dépasser la perspective limitée des sciences empiriques afin de s'ouvrir à la réalité dans toutes ses dimensions, et donc également dans ses dimensions spirituelles et surnaturelles. Bien évidemment, Jean-Paul II ne remettait pas en cause la valeur des sciences modernes. Cependant, il n'hésitait pas à rappeler leur incapacité foncière à nous dévoiler pleinement la nature de l'homme et sa destinée ultime. Pour le dire simplement, le domaine du rationnel dépasse de loin les dimensions visibles et tangibles des choses qui nous entourent. Il s'étend également au domaine de l'esprit, de l'âme et de Dieu. En somme, à rebours de l'idée communément admise selon laquelle la foi viendrait étouffer la raison, Jean-Paul II, au nom même de sa foi dans le Verbe incarné, rappelait à la raison sa capacité de s'accomplir dans la découverte d'une vérité certaine et définitive, jusqu'à Dieu lui-même. Dans un monde devenu nihiliste et relativiste et dans lequel on doutait du pouvoir de la raison, la voix du Pape s'élevait pour défendre la noblesse de l'esprit humain, ouvert sur la vérité et, ultimement, ouvert sur Dieu lui-même.

Notons ici que, pour Jean-Paul II, ce combat pour la raison et pour la vérité n'avait rien d'un exercice académique, mais revêtait un caractère dramatique dont il ne faisait pas mystère. Le Pape savait en effet par expérience personnelle ce que le nihilisme pouvait avoir de désastreux. Étudiant, prêtre puis évêque, il avait dû lutter contre le nazisme et le communisme, soit deux idéologies pour lesquelles toute recherche d'une vérité transcendante doit être bannie. D'où l'énergie de Jean-Paul II, une fois devenu Pape, à promouvoir l'avènement d'un humanisme authentique fondé sur la recherche sincère et libre de la vérité, recherche – affirmait-il – sans laquelle toute culture devient tôt ou tard une culture de mort⁵. Jean-Paul II avait en effet la conviction que si l'homme d'aujourd'hui ne renoue

⁵ JEAN-PAUL II, *Centesimus annus*, n°24 : « Au centre de toute culture se trouve l'attitude que l'homme prend devant le mystère le plus grand, le mystère de Dieu. Au fond, les cultures des diverses nations sont autant de manières d'aborder la question du sens de l'existence personnelle : quand on élimine cette question, la culture et la vie morale des nations se désagrègent. » *Idem*, n°46 : « la liberté n'est pleinement mise en valeur que par l'accueil de la vérité : en un monde sans vérité, la liberté perd sa consistance et l'homme est soumis à la violence des passions et à des conditionnements apparents ou occultes. »

pas avec la recherche sincère de la vérité, il reproduirait tôt ou tard les horreurs des grands totalitarismes du XX^e siècle, si cela n'était pas déjà le cas...⁶

Ces points que nous venons rapidement d'évoquer nous révèlent ainsi les enjeux éminemment pastoraux de l'encyclique *Fides et ratio*, en dépit du caractère assez abstrait de son thème. En fait, *Fides et ratio* peut à juste titre être considéré avec *Veritatis Splendor* comme l'une des encycliques les plus fondamentales du pontificat de Jean-Paul II en ce sens qu'elle concerne l'un des principaux fondements de toute vie humaine et de toute culture authentique : la vérité, laquelle se dévoile à nous par la raison et par la foi.

Avec ses 108 numéros répartis en sept chapitres, l'encyclique *Fides et ratio* est un texte assez dense dont le contenu, pour être assimilé, appelle plusieurs lectures. Il nous est donc impossible de résumer un texte aussi fascinant en l'espace de quelques minutes. À défaut, on rappellera ici ses deux principaux enseignements. Le premier regarde plus directement les philosophes, encore que, nous allons le voir, il ne soit pas sans nous concerner également de près. Le second message est adressé aux évêques et aux théologiens et, à travers eux, à tous les fidèles.

II. LA FOI EST L'AVOCAT CONVAINCU ET CONVAINCANT DE LA RAISON

Le premier grand message de *Fides et ratio* est un encouragement adressé aux philosophes et, à travers eux, à tous les hommes de bonne volonté. Car, selon Jean-Paul II, sommeille en chacun de nous un philosophe qui s'ignore. Selon ses mots, « l'homme est naturellement philosophe » (*FR* 64). Expliquons-nous. *Fides et ratio* rappelle qu'il « est une propriété innée de la raison que de s'interroger sur le pourquoi des choses » (*FR* 3). Tout un chacun s'est un jour posé ces questions : « Qui suis-je ? D'où est-ce que je viens et où vais-je ? Pourquoi la présence du mal ? Qu'y aura-t-il après cette vie ? » (*FR* 1). À la vérité,

[p]ersonne ne peut échapper à ces questions, ni le philosophe ni l'homme ordinaire. [...] [L]'homme cherche un absolu qui soit capable de donner réponse

⁶ JEAN-PAUL II, *Evangelium vitae*, n°19 : « la liberté se renie elle-même, elle se détruit et se prépare à l'élimination de l'autre quand elle ne reconnaît plus et ne respecte plus son lien constitutif avec la vérité. »

et sens à toute sa recherche : quelque chose d'ultime, qui se place comme fondement de toute chose. En d'autres termes, il cherche une explication définitive, une valeur suprême, au-delà de laquelle il n'y a pas, et il ne peut y avoir, de questions ou de renvois ultérieurs.⁷

Or, note Jean-Paul II,

les philosophes ont cherché à découvrir et à exprimer une vérité de cet ordre, en donnant naissance à un système ou à une école de pensée. Toutefois, au-delà des systèmes philosophiques, il y a d'autres expressions dans lesquelles l'homme cherche à donner forme à sa propre "philosophie" : il s'agit de convictions ou d'expériences personnelles, de traditions familiales et culturelles ou d'itinéraires existentiels dans lesquels on s'appuie sur l'autorité d'un maître. En chacune de ces manifestations, ce qui demeure toujours vif est le désir de rejoindre la certitude de la vérité et de sa valeur absolue.⁸

Autrement dit, chacun de nous possède une vision du monde et de l'homme, laquelle – même si elle n'est pas consciemment réfléchie – détermine ses choix de vie. Tout homme est donc philosophe, qu'il le veuille ou non.

Par conséquent, ce qu'on appelle « philosophie » n'est rien d'autre que la prise au sérieux de ces questions universelles et la formalisation « scientifique » des grandes réponses qui leur ont été apportées au cours des âges. La philosophie trouve ainsi son fondement dans la conviction que les grandes questions que soulève l'existence humaine peuvent faire l'objet d'un « savoir systématique » mené par une « pensée rigoureuse », laquelle peut donner le jour à des énoncés unis entre eux par une « cohérence logique » et « organique » (FR 4). Bref, l'existence même de la philosophie nous rappelle que les questions dites « existentielles » sont capables de trouver une réponse universelle et objective⁹. Aussi Jean-Paul II n'hésite-t-il pas à affirmer que la philosophie est « l'une des tâches les plus nobles de l'humanité » (FR 3), en ce qu'elle est un « moyen de connaître des vérités fondamentales concernant l'existence de l'homme » (FR 5).

Certes, du fait de la différence des tempéraments et des nécessités de la vie, tout le monde n'est pas appelé à faire de la philosophie son métier.

⁷ FR 27.

⁸ *Ibid.*

⁹ Ces questions ne doivent donc pas être opposées à celles qui font l'objet des différentes sciences expérimentales.

Il reste cependant que toute personne est appelée à chercher la vérité, quelles que soient ses capacités et sa situation personnelles. Jean-Paul II affirme en ce sens qu'on peut « définir l'homme comme celui qui cherche la vérité. » (FR 28). La mission des philosophes au sein de la société devrait donc consister à rappeler à tous cette dimension fondamentale de l'existence humaine. Pour le dire autrement, le philosophe devrait être celui qui nous rappelle l'existence d'une vérité qui nous transcende et nous unit¹⁰.

Malheureusement, cette tâche dévolue à la philosophie a peu à peu été abandonnée par les philosophes eux-mêmes¹¹. L'encyclique *Fides et ratio* rappelle à ce sujet le long processus, commencé à la fin du Moyen-âge et se poursuivant jusqu'à nos jours, dans lequel la philosophie a progressivement perdu confiance en ses capacités. En ce sens, Jean-Paul II pointe à plusieurs reprises dans *Fides et ratio* les pathologies de la philosophie contemporaine, qu'il détaille aux numéros 86 à 90 de l'encyclique. Le Pape dénonce ailleurs les

diverses formes d'agnosticisme et de relativisme qui ont conduit la recherche philosophique à s'égarer dans les sables mouvants d'un scepticisme général.¹²

Est sceptique en effet celui qui doute de pouvoir dire quelque chose d'absolument vrai. Ainsi, affirme Jean-Paul II,

on a vu apparaître chez l'homme contemporain, et pas seulement chez quelques philosophes, des attitudes de défiance assez répandues à l'égard des grandes ressources cognitives de l'être humain. Par fausse modestie, on se contente de vérités partielles et provisoires, sans plus chercher à poser des questions radicales sur le sens et sur le fondement ultime de la vie humaine,

¹⁰ Ainsi, selon les mots mêmes de Jean-Paul II, « [l]a philosophie [...] a la grande responsabilité de former la pensée et la culture par l'appel permanent à la recherche du vrai » (6).

¹¹ FR 6 : « L'exigence d'un fondement pour y édifier l'existence personnelle et sociale se fait sentir de manière pressante, surtout quand on est contraint de constater le caractère fragmentaire de propositions qui élèvent l'éphémère au rang de valeur, dans l'illusion qu'il sera possible d'atteindre le vrai sens de l'existence. Il arrive ainsi que beaucoup traînent leur vie presque jusqu'au bord de l'abîme sans savoir vers quoi ils se dirigent. *Cela dépend aussi du fait que ceux qui étaient appelés par vocation à exprimer dans des formes culturelles le fruit de leur spéculation ont parfois détourné leur regard de la vérité, préférant le succès immédiat à la peine d'une recherche patiente de ce qui mérite d'être vécu.* » (Nous soulignons)

¹² FR 5.

personnelle et sociale. En somme – dit Jean-Paul II – on a perdu l'espérance de pouvoir recevoir de la philosophie des réponses définitives à ces questions¹³

Or, il nous faut ici remarquer que cette crise de la philosophie n'est pas sans affecter la société toute entière, précipitant le règne de l'arbitraire et, fondamentalement, la perte du sens de la vérité¹⁴. La crise de la philosophie que nous connaissons est donc à la fois un effet et une cause d'une crise culturelle et d'une crise de civilisation très profondes. L'humanisme athée et nihiliste n'est finalement qu'un antihumanisme dans laquelle l'homme se mutile lui-même dans ce qui fait sa dignité.

C'est dans ce contexte que s'inscrit le cœur du premier grand enseignement de *Fides et ratio*. Jean-Paul II y affirme que la foi chrétienne dans le Verbe incarné, celui qu'on appelle en grec le *Logos* (la Raison), peut redonner à la philosophie de « retrouver vigoureusement sa vocation originelle » (*FR* 6). Ce message est comme résumé au numéro 56 de l'encycliclique :

On observe une défiance fréquente envers des assertions globales et absolues, surtout de la part de ceux qui considèrent que la vérité est le résultat du consensus et non de l'adéquation de l'intelligence à la réalité objective. Il est certes compréhensible que, dans un monde où coexistent de nombreuses spécialités, il devienne difficile de reconnaître ce sens plénier et ultime de la vie que la philosophie a traditionnellement recherché. Néanmoins, à la lumière de la foi qui reconnaît en Jésus-Christ ce sens ultime, je ne peux pas ne pas encourager les philosophes, chrétiens ou non, à avoir confiance dans les capacités de la raison humaine et à ne pas se fixer des buts trop modestes dans leur réflexion philosophique. [...] [!] faut ne pas perdre la passion pour la vérité ultime et l'ardeur pour la recherche, unies à l'audace pour découvrir de nouvelles voies. C'est la foi qui incite la raison à sortir de son isolement et à prendre volontiers des risques pour tout ce qui est beau, bon et vrai. La foi se fait ainsi l'avocat convaincu et convaincant de la raison.

¹³ *Idem*. Sur le thème de l'orgueil et de la fausse humilité de la philosophie contemporaine, voir R. BRAGUE, « Angoisse de la raison », *Communio* 25/6 (2000), pp.13-24 [pp.14-15].

¹⁴ *FR* 81 : « Une philosophie qui ne poserait pas la question du sens de l'existence courrait le grave risque de réduire la raison à des fonctions purement instrumentales, sans aucune passion authentique pour la recherche de la vérité. [...] Cette dimension sapientielle [de la philosophie] est d'autant plus indispensable aujourd'hui que l'immense accroissement du pouvoir technique de l'humanité demande une conscience vive et renouvelée des valeurs ultimes. Si ces moyens techniques ne devaient pas être ordonnés à une fin non purement utilitariste, ils pourraient vite manifester leur inhumanité et même se transformer en potentiel destructeur du genre humain. »

Nous pourrions résumer cet enseignement de Jean-Paul II en transposant la parabole du Bon Samaritain aux rapports de la foi et de la raison. Malmenée par le rationalisme, le relativisme, le nihilisme, la raison humaine gît actuellement au bord du chemin, incapable de se relever par elle-même et de poursuivre sa route¹⁵. Vient alors le secours de la foi chrétienne qui est une participation à la Sagesse même qu'est Dieu. Ainsi la philosophie, et la raison plus généralement, n'ont pas à avoir peur de la foi chrétienne. Car non seulement la foi ne supprime pas la raison, mais elle la soutient, la conforte et la stimule dans son exercice. La raison humaine a été voulue par Dieu : elle est une participation au *Logos* qu'est Dieu. La foi vient par ailleurs réaliser les aspirations la plus profonde de l'esprit humain : connaître Dieu dans son mystère. L'Histoire de l'Église vient attester cette fécondation réciproque de la foi et de la raison¹⁶.

III. RETROUVER LE COURAGE DE LA VÉRITÉ

Intéressons-nous maintenant au second grand message de *Fides et ratio* qui, nous l'avons dit en introduction, concerne plus spécifiquement ceux qui ont charge d'enseigner la foi, soit les évêques, les prêtres, les théologiens et les catéchistes. Pour le dire simplement, ce second mes-

¹⁵ Le nihilisme contemporain est évoqué à plusieurs reprises dans l'encyclique (cf. *FR* 46, 81, 90, 91). Jean-Paul II voit en lui la conséquence ultime du rationalisme : « Enfin, le nihilisme a pris corps comme une conséquence de la crise du rationalisme. Philosophie du néant, il réussit à exercer sa fascination sur nos contemporains. Ses adeptes font la théorie de la recherche comme fin en soi, sans espérance ni possibilité aucune d'atteindre la vérité. Dans l'interprétation nihiliste, l'existence n'est qu'une occasion pour éprouver des sensations et faire des expériences dans lesquelles le primat revient à l'éphémère. Le nihilisme est à l'origine de la mentalité répandue selon laquelle on ne doit plus prendre d'engagement définitif, parce tout est fugace et provisoire. » (46).

¹⁶ L'encyclique évoque à plusieurs occasions la fécondation réciproque de la foi et de la raison, notamment aux numéros 36 à 44. On notera ici la prépondérance accordée à la figure et à la pensée de saint Thomas d'Aquin, au sujet duquel Jean-Paul II déclare (78) : « A la suite de ces réflexions, on comprend facilement pourquoi le Magistère a loué maintes fois les mérites de la pensée de saint Thomas et en a fait le guide et le modèle des études théologiques. [...] [L]'exigence de la raison et la force de la foi ont trouvé la synthèse la plus haute que la pensée ait jamais réalisée, dans la réflexion de saint Thomas, par le fait qu'il a su défendre la radicale nouveauté apportée par la Révélation sans jamais rabaisser la voie propre à la raison ». Sur la présence de saint Thomas dans l'encyclique, voir S.-T. BONINO, « Saint Thomas d'Aquin dans l'encyclique *Fides et ratio* », dans *La vérité vous rendra libre*, Hommage au cardinal Georges Cottier, Paris, Parole et Silence, 2004, pp.139-148.

sage de l'encyclique a été assez critiqué quand il n'a pas été tout simplement ignoré.

Car, dans *Fides et ratio*, Jean-Paul II met en lumière le fait que la crise de la raison, qui – nous l'avons dit – affecte la pensée profane et la philosophie, a aussi atteint la théologie. Puisque foi et raison ne peuvent être séparées, les malheurs de l'une entraînent nécessairement les malheurs de l'autre. La crise de la foi que nous connaissons depuis les lendemains du Concile Vatican II trouve donc également ses racines dans une crise de la raison. Ce phénomène est très visible en théologie¹⁷.

Rappelons ici que « [l']objectif principal de la théologie consiste à présenter l'intelligence de la Révélation et le contenu de la foi. » (FR 93) Pour ce faire, le théologien recourt à la Parole de Dieu, à la Tradition et au Magistère comme à ses fondements. Or, le travail du théologien nécessite également l'aide de la philosophie.

En réalité, la théologie a toujours eu et continue à avoir besoin de l'apport philosophique. Étant une œuvre de la raison critique à la lumière de la foi, le travail théologique présuppose et exige dans toute sa recherche une raison éduquée et formée sur le plan des concepts et des argumentations. En outre, la théologie a besoin de la philosophie comme interlocutrice pour vérifier l'intelligibilité et la vérité universelle de ses assertions.¹⁸

La philosophie est ainsi – rappelle Jean-Paul II – comme la « servante de la théologie »¹⁹.

¹⁷ FR 61 : « Si, en diverses circonstances, il a été nécessaire d'intervenir sur ce thème, en réaffirmant aussi la valeur des intuitions du Docteur Angélique et en insistant sur l'assimilation de sa pensée, cela a souvent été lié au fait que les directives du Magistère n'ont pas toujours été observées avec la disponibilité souhaitée. Dans beaucoup d'écoles catholiques, au cours des années qui suivirent le Concile Vatican II, on a pu remarquer à ce sujet un certain étiolement dû à une estime moindre, non seulement de la philosophie scolastique, mais plus généralement de l'étude même de la philosophie. Avec étonnement et à regret, je dois constater qu'un certain nombre de théologiens partagent ce désintérêt pour l'étude de la philosophie. »

¹⁸ FR 77.

¹⁹ *Fides et ratio* (77) affirme à ce sujet : « C'est précisément dans le sens d'un apport indispensable et noble que la philosophie a été appelée, depuis l'ère patristique, *ancilla theologiæ*. Le titre ne fut pas appliqué pour indiquer une soumission servile ou un rôle purement fonctionnel de la philosophie par rapport à la théologie. Il fut plutôt utilisé dans le sens où Aristote parlait des sciences expérimentales qui sont les « servantes » de la « philosophie première ». L'expression, aujourd'hui difficilement utilisable eu égard aux

Or, c'est ici que la crise de la raison a atteint la théologie et, à travers elle, la foi de tous les croyants. En effet, aux lendemains du Concile, de nombreux théologiens ont voulu se passer des services de la philosophie, soi-disant au nom d'un retour à la foi authentique²⁰. Or, par cette « désaffection²¹ », ces mêmes théologiens ont adopté – souvent, sans s'en rendre compte – des idées philosophiques incompatibles avec la foi et l'ont déformé²². D'autres théologiens, voulant quant à eux inculturer la foi ou la rendre plus aisément compatible avec le monde, ont, dans la vague de l'après-concile, interprété le message de l'Évangile avec le prisme des philosophies en vogue. C'est, par exemple, le cas des théologiens de la libération qui ont interprété la foi avec la philosophie marxiste. C'est également aujourd'hui le cas des théologiens moralistes qui remettent en cause

principes d'autonomie qui viennent d'être mentionnés, a servi au cours de l'histoire à montrer la nécessité du rapport entre les deux sciences et l'impossibilité de leur séparation. »

²⁰ FR 62 : « Je désire rappeler avec force que l'étude de la philosophie revêt un caractère fondamental et qu'on ne peut l'éliminer de la structure des études théologiques et de la formation des candidats au sacerdoce. [...] À l'inverse, l'absence de cette méthodologie fut la cause de graves carences dans la formation sacerdotale comme dans la recherche théologique. Il suffit de penser, par exemple, au manque d'attention envers la réflexion et la culture modernes, qui a conduit à se fermer à toute forme de dialogue ou à l'acceptation indifférenciée de toute philosophie. » (Nous soulignons).

²¹ FR 61 : « Les raisons qui sont à l'origine de cette désaffection sont diverses. En premier lieu, il faut prendre en compte la défiance à l'égard de la raison que manifeste une grande partie de la philosophie contemporaine, abandonnant largement la recherche métaphysique sur les questions ultimes de l'homme, pour concentrer son attention sur des problèmes particuliers et régionaux, parfois même purement formels. En outre, il faut ajouter le malentendu qui est intervenu surtout par rapport aux « sciences humaines ». Le Concile Vatican II a plus d'une fois rappelé la valeur positive de la recherche scientifique en vue d'une connaissance plus profonde du mystère de l'homme. L'invitation faite aux théologiens, afin qu'ils connaissent ces sciences et, en l'occurrence, les appliquent correctement dans leurs recherches, ne doit pas, néanmoins, être interprétée comme une autorisation implicite à tenir la philosophie à l'écart ou à la remplacer dans la formation pastorale et dans la *præparatio fidei*. On ne peut oublier enfin l'intérêt retrouvé pour l'inculturation de la foi. De manière particulière, la vie des jeunes Églises a permis de découvrir non seulement des formes élaborées de pensée, mais encore l'existence d'expressions multiples de sagesse populaire. Cela constitue un réel patrimoine de cultures et de traditions. Cependant, l'étude des usages traditionnels doit aller de pair avec la recherche philosophique. Cette dernière permettra de faire ressortir les traits positifs de la sagesse populaire, créant les liens nécessaires entre eux et l'annonce de l'Évangile. »

²² FR 77 : « Si le théologien se refusait à recourir à la philosophie, il risquerait de faire de la philosophie à son insu et de se cantonner dans des structures de pensée peu appropriées à l'intelligence de la foi. »

l'existence d'une vérité morale universelle, ou encore des théologiens qui affirment que la vérité de la foi peut changer selon les âges et peut être révolutionnée selon les paradigmes. Dans ces cas, la philosophie n'est plus alors la servante de la théologie, mais elle devient sa maîtresse. Le message de la foi est alors altéré au nom de la pensée des hommes. On crée alors un nouveau Christ et une nouvelle Église. D'où l'insistance de *Fides et ratio* sur la nécessité de discerner les bonnes et les mauvaises philosophies. Ce qui peut paraître ici sans véritable importance est en fait tout à fait décisif. Jean-Paul II voyait bien en effet que la crise de la foi tient aussi au manque de discernement philosophique de la part des théologiens. Sous prétexte de s'ouvrir aux hommes de notre temps, les théologiens ne peuvent accepter les philosophies relativistes de notre époque. Bien au contraire, ils doivent avoir le courage et l'audace de rappeler aux philosophes que le relativisme est une voie sans issue, au nom de la Parole de Dieu. Sous leur impulsion, les chrétiens devraient renouer avec l'audace de croire en la vérité qui, ultimement, se réalise dans Jésus qui est la « Voie, la Vérité et la Vie ».

CONCLUSION

Le temps est maintenant venu de conclure nos réflexions. Une fois encore résonne à nos oreilles le grand appel de Jean-Paul II : « N'ayez pas peur ! » En l'occurrence, Jean-Paul II nous invite à travers *Fides et ratio* à ne pas avoir peur de croire en une vérité universelle et objective. Malheureusement, les pathologies de la raison que Jean-Paul II dénonçait en son temps sont toujours les nôtres. Sans exagérations, *Fides et ratio* est donc un texte devenu plus actuel que jamais en notre époque nihiliste et relativiste. Autant dire que nous aurions tout intérêt à revenir aux solutions que nous préconisait Jean-Paul II. L'urgence de notre temps est en effet de redécouvrir le sens de la vérité et, à travers lui, de redécouvrir le sens de Dieu. Cette conviction de St Jean-Paul II était aussi celle de Benoît XVI. En réalité, tout le pontificat de Benoît XVI s'éclaire à la lumière de *Fides et ratio* dont il a repris et développé le message. L'un et l'autre Pape étaient en effet habités par la même certitude : l'homme n'est vraiment grand que lorsqu'il recherche la vérité et, une fois qu'il l'a trouvé, lui soumet toute sa vie.

APPELÉS À VIVRE DANS LA VÉRITÉ ET L'AMOUR

Frère Clément-Marie DOMINI

INTRODUCTION, LE CONTEXTE

C'est 25 ans après 1968 que paraît l'encyclique *Veritatis Splendor – la Splendeur de la Vérité* – qui porte « sur quelques questions fondamentales de l'enseignement moral de l'Église ». La crise de 1968 a eu des répercussions graves dans l'Église elle-même.¹ Or Jean-Paul II souligne dès l'introduction de son encyclique

la discordance entre la réponse traditionnelle de l'Église et certaines positions théologiques, répandues même dans des séminaires et des facultés de théologie, sur des questions de première importance pour l'Église et pour la vie de foi des chrétiens...²

Par ce texte, le pape a voulu rappeler, « avec l'autorité du successeur de Pierre »,³ des éléments fondamentaux de la morale de l'Église qui a sa source dans l'Évangile. Il s'oppose pour ce faire à une certaine théologie morale déployée ces dernières décennies, qui nie le péché ou, pour le moins, son existence concrète – cette tendance s'est manifestée notamment dans les réactions de membres de l'Église contre l'encyclique *Humanae Vitae*, et demeure aujourd'hui encore très présente. Pour beaucoup, en effet, on ne peut jamais – ou presque – déclarer qu'un acte concret est un péché, parce que nous ne pouvons pas juger les intentions de son auteur, ou encore parce qu'il peut exister bien des circonstances atténuantes qui diminuent ou suppriment la responsabilité de l'auteur de l'acte.⁴ Ainsi, en voulant faire dépendre le péché presque exclusivement

¹ Nous renvoyons à notre forum 2018 sur le *Credo du Peuple de Dieu*, du Pape Paul VI (https://fmnd.org/media.php?id_categorie=37).

² JEAN-PAUL II, *Veritatis Splendor*, n°4.

³ *Ibid.*, n°115 ; c'est une formule forte, assez rarement utilisée, qui appuie l'importance donnée par Jean-Paul II à cet enseignement magistériel.

⁴ Le cardinal Joseph Ratzinger le remarquait : « De nos jours, la discussion morale consiste, pour une grande part, à libérer les hommes de la faute, en la faisant dépendre de conditions

de l'intention ou des circonstances, on nie l'existence même du péché dans la pratique. C'est ainsi qu'on refuse depuis longtemps de parler clairement de l'adultère comme d'un péché ou que, de plus en plus, on refuse de parler de péché pour les actes homosexuels.

Ainsi donc, le 6 août 1993, en la fête de la Transfiguration, Jean-Paul II signe l'encyclique *Veritatis Splendor*, qui débute par une admirable méditation de l'Évangile du jeune homme riche.⁵ Mis bout à bout, les titres des trois parties du texte sont significatifs : « Que dois-je faire de bon pour avoir la vie éternelle ? » (*Mt* 19,16) « Ne vous modelez pas sur le monde présent. » (*Rm* 12,2) « Pour que ne soit pas réduite à néant la Croix du Christ. » (*1 Co* 1,17)

I. LES POINTS ESSENTIELS DE L'ENCYCLIQUE

Il est difficile de synthétiser dans ce cadre la totalité du contenu de l'encyclique. Nous allons dans cette première partie reprendre quatre enseignements qui sont le cœur du texte, et dont les implications actuelles n'échapperont à personne.

A. La conscience ne décide pas du bien et du mal

La conscience est le « sanctuaire de l'homme » ; elle est un témoin de la Loi de Dieu inscrite dans le cœur de l'homme, et elle juge de la qualité morale des actes concrets en fonction de cette loi.⁶ C'est pourquoi la conscience morale n'est pas une instance normative de *décision*, mais elle pose des actes de jugement, par rapport à une loi qui la transcende.⁷ En ce sens, « la liberté de conscience n'est jamais une liberté affranchie "de" la vérité, mais elle est toujours et seulement "dans" la vérité. »⁸ Ce lien de

qui ne sont jamais réunies. Le mot caustique de Pascal nous vient à l'esprit : « *Ecce patres, qui tollunt peccata mundi !* » (« Voici les pères qui enlèvent les péchés du monde ! »). D'après ces « moralistes », il n'y a tout simplement plus aucune faute » (Joseph RATZINGER, *Appelés à la communion, comprendre l'Église aujourd'hui*, Fayard, 1993, page 131).

⁵ Jean-Paul II rappelle en commentant l'Évangile que « Jésus indique au jeune homme les commandements comme condition première et imprescriptible pour avoir la vie éternelle » (*Veritatis Splendor*, n°17).

⁶ Cf. *Catéchisme de l'Église Catholique*, nn. 1776 à 1802.

⁷ Cf. *Veritatis Splendor*, n° 32 et nn. 57 à 61.

⁸ *Ibid.*, n°64.

la conscience à la vérité n'est pas une entrave, mais elle est au contraire une condition de la liberté : « La liberté vous rendra libres » (*Jn* 8,32).

Or la conscience morale n'est pas infaillible, et peut se tromper. Ce n'est donc pas parce qu'on agit « en conscience » que l'on agit nécessairement bien.⁹ Le « discernement » ne peut donc être fait que dans le cadre de cette conception de la conscience :

On a attribué à la conscience individuelle des prérogatives d'instance suprême du jugement moral, qui détermine d'une manière catégorique et infaillible le bien et le mal. À l'affirmation du devoir de suivre sa conscience, on a indûment ajouté que le jugement moral est vrai par le fait même qu'il vient de la conscience. Mais, de cette façon, la nécessaire exigence de la vérité a disparu au profit d'un critère de sincérité, d'authenticité, d'« accord avec soi-même », au point que l'on en est arrivé à une conception radicalement subjectiviste du jugement moral.¹⁰

⁹ Dans un article dont nous recommandons vivement la lecture, Joseph Ratzinger souligne un propos entendu par lui, qui révèle cette conception subjectiviste de la conscience – et qui n'est autre que la mise en lumière, poussée logiquement à son terme, de cette conception erronée de la conscience : « Il ne faisait aucun doute que Hitler et ses complices, profondément convaincus de ce qu'ils faisaient, ne devaient absolument pas agir autrement, et que par conséquent ils avaient agi moralement d'un point de vue subjectif, malgré la monstruosité objective de leurs actes. À partir du moment où ils suivaient leur conscience – fût-elle fourvoyée –, leur action leur paraissait morale, et l'on ne pouvait pas mettre en doute leur salut éternel. Cette discussion m'a apporté la certitude absolue qu'il y avait un vice majeur dans la théorie du pouvoir justificateur de la conscience subjective – autrement dit, que la conception de la conscience qui aboutissait à de tels résultats était fautive. » Joseph RATZINGER, *Appelés à la Communion*, op. cit., pages 142-143.

¹⁰ Cf. *Veritatis Splendor*, n°32. Le même paragraphe ajoute un peu plus loin : « On a tendance à attribuer à la conscience individuelle le privilège de déterminer les critères du bien et du mal, de manière autonome, et d'agir en conséquence. Cette vision ne fait qu'un avec une éthique individualiste, pour laquelle chacun se trouve confronté à sa vérité, différente de la vérité des autres. » À titre d'exemple de cette conception erronée de la conscience, nous pouvons citer un document des évêques de Malte, de janvier 2017, intitulé : « Normes pour l'application du chapitre 8 d'*Amoris Laetitia* ». Dans ce texte, on peut lire ceci : « Une personne séparée ou divorcée qui vit une nouvelle union arrive – avec une conscience formée et éclairée, à reconnaître et à croire qu'elle est en paix avec Dieu, ne pourra être empêchée de s'approcher des sacrements de la réconciliation et de l'eucharistie (cf. *Amoris Laetitia*, notes 336 et 351). » (Ce texte a été publié dans *L'Osservatore romano* du 14 janvier 2017, page 7 : http://www.osservatoreromano.va/vaticanresources/pdf/QUO_2017_010_1401.pdf). On voit là un exemple d'une conception subjectiviste de la conscience qui décide, sans référence à une loi objective. Sinon, comment une personne en « situation d'adultère public et permanent » (*Catéchisme de l'Église Catholique*, n°2384) pourrait-elle, avec une « conscience formée et éclairée », être en paix avec Dieu ?

B. Il y a des actes qui sont toujours en eux-mêmes des péchés : les actes intrinsèquement mauvais

Jean-Paul II rappelle également – après toute la tradition morale de l'Église – que certains actes ou comportements concrets sont toujours « intrinsèquement mauvais », « irrémédiablement mauvais », et sont « par eux-mêmes des péchés ».¹¹ Il explique :

La raison atteste qu'il peut exister des objets de l'acte humain qui se présentent comme « ne pouvant être ordonnés » à Dieu, parce qu'ils sont en contradiction radicale avec le bien de la personne, créée à l'image de Dieu. Ce sont les actes qui, dans la tradition morale de l'Église, ont été appelés « intrinsèquement mauvais » (*intrinsece malum*) : ils le sont toujours et en eux-mêmes, c'est-à-dire en raison de leur objet même, indépendamment des intentions ultérieures de celui qui agit et des circonstances.¹²

Enfin, Jean-Paul II insiste sur le fait que la raison elle-même atteste cela. C'est une réalité que des auteurs antiques ont développé : Aristote par exemple, au IV^e siècle avant Jésus, avait déjà insisté sur le fait qu'il existe des actes que l'on ne peut jamais poser.¹³ Jean-Paul II évoque la nécessité de tenir ce point de morale pour la vie en société :

C'est ainsi que seule une morale qui reconnaît des normes valables toujours et pour tous, sans aucune exception, peut garantir les fondements éthiques de la convivialité, au niveau national ou international.¹⁴

¹¹ *Veritatis Splendor*, n° 81.

¹² *Ibid.*, n°80 ; le paragraphe suivant ajoute : « De ce fait, les circonstances ou les intentions ne pourront jamais transformer un acte intrinsèquement malhonnête de par son objet en un acte "subjectivement" honnête ou défendable comme choix. »

¹³ Aristote mentionne « l'adultère, le vol, l'homicide : ces affections et ces actions, et les autres de même genre, sont toutes, en effet, objets de blâme parce qu'elles sont perverses en elles-mêmes, et ce n'est pas seulement leur excès ou leur défaut que l'on condamne. Il n'est donc jamais possible de se tenir à leur sujet dans la voie droite, mais elles constituent toujours des fautes. On ne peut pas non plus, à l'égard de telles choses, dire que le bien ou le mal dépend des circonstances, du fait, par exemple, que l'adultère est commis avec la femme qu'il faut, à l'époque et de la manière qui conviennent, mais le simple fait d'en commettre un, quel qu'il soit, est une faute » (ARISTOTE, *Éthique à Nicomaque*, livre II, 7).

¹⁴ *Veritatis Splendor*, n°97. Citons l'exemple donné un jour par Joseph Ratzinger : « ... le tribunal de Nuremberg, après la guerre, a déclaré à juste titre : il y a des droits qui ne peuvent être mis en discussion par aucun gouvernement. Et même si c'était un peuple entier qui le voulait, cela resterait malgré tout une injustice. Et c'est pour cette raison qu'on a pu condamner, à juste titre, des personnes qui avaient appliqué les lois d'un État, lois qui, sur le plan formel, avaient été correctement promulguées. » Cela montre en effet qu'il existe « des valeurs intangibles » et des « droits de l'homme imprescriptibles et qui valent pour tous en

Il est donc clair pour la doctrine morale de l'Église qu'il existe des actes qui sont *toujours* objectivement des péchés graves, quelles que soient les intentions de celui qui les commet, et quelles que soient les circonstances. Il est nécessaire de redire aujourd'hui que l'adultère en fait partie.¹⁵ Et que les actes homosexuels en font partie.¹⁶

C. Il est toujours obligatoire de se conformer à la loi de Dieu ; il n'y a pas d'exception possible

On invoque aujourd'hui fréquemment le fait qu'une norme morale ou pastorale ne pourrait jamais embrasser tous les cas particuliers. On fait alors référence aux « situations particulières », qui justifient une approche différenciée et adaptée. C'est la pensée d'un théologien comme Hans Küng :

C'est ainsi que [Küng] définit la valeur inconditionnelle de la norme en ces termes : « rien d'autre qu'une adaptation aux différentes situations ».¹⁷

Ou bien on justifie ces exceptions possibles en insistant sur la « complexité » de certaines situations...¹⁸

Sur cette question, citons ce passage de l'encyclique :

Les préceptes négatifs de la loi naturelle sont universellement valables : ils obligent tous et chacun, toujours et en toute circonstance. En effet, ils interdisent une action déterminée *semper et pro semper*, sans exception, parce que le choix d'un tel comportement n'est en aucun cas compatible avec la bonté de la volonté de la personne qui agit, avec sa vocation à la vie avec Dieu et à la communion avec le prochain. Il est défendu à tous et toujours de transgresser des préceptes qui interdisent, à tous et à tout prix, d'offenser en

toutes circonstances » (Joseph RATZINGER et Paolo FLORES D'ARCAIS, *Est-ce que Dieu existe ? Dialogue sur la vérité, la foi et l'athéisme*, Manuels Payot, 2006, page 59).

¹⁵ Cf. *Catéchisme de l'Église Catholique*, nn. 1447, 1756, 1858, et particulièrement 2380 et 2384. On trouvera une liste non exhaustive mais plus complète de ces actes intrinsèquement mauvais dans *Veritatis Splendor*, n°80.

¹⁶ Cf. *ibid.*, n°2357. Cf. aussi sur ce sujet un texte important : CONGRÉGATION POUR LA DOCTRINE DE LA FOI, *Lettre aux évêques de l'Église catholique sur la pastorale à l'égard des personnes homosexuelles*, 1^{er} octobre 1986.

¹⁷ Joseph RATZINGER, *La communion de foi – tome 1 : Croire et célébrer*, Parole et silence, 2008, page 123.

¹⁸ Cf. la réponse de Jean-Paul II sur les « situations complexes » dans *Veritatis Splendor*, nn. 55 et 102.

quiconque et, avant tout, en soi-même la dignité personnelle commune à tous.¹⁹

Jean-Paul II insiste très fortement et revient à douze reprises dans l'encyclique sur le fait qu'il ne peut y avoir aux principes négatifs du décalogue « aucune exception ».²⁰

Il rappelle :

Une fois reconnue dans les faits la qualification morale d'une action interdite par une règle universelle, le seul acte moralement bon consiste à obéir à la loi morale et à éviter l'action qu'elle interdit.²¹

Enfin il souligne « le caractère inacceptable des théories éthiques, qui nient l'existence de normes morales déterminées et valables sans exception. »²²

D. Il est toujours possible de vivre les commandements ; la loi n'est pas un « idéal »

Enfin, une autre idée répandue en théologie morale aujourd'hui est que tous ne peuvent pas vivre les exigences de l'Évangile, et que celles-ci sont par conséquent un « idéal » proposé. Jean-Paul II répond très directement :

Ce serait une très grave erreur que d'en conclure que la règle enseignée par l'Église est en elle-même seulement un « idéal » qui doit ensuite être adapté, proportionné, gradué, en fonction, dit-on, des possibilités concrètes de l'homme...²³

Il demande ensuite de quel homme on parle alors : est-ce celui qui a été racheté et auquel est donné l'Esprit-Saint pour vivre en enfant de Dieu ? Il avait dit au début de l'encyclique : « La Loi nouvelle ne se contente pas de dire ce qui doit se faire, mais elle donne aussi la force de "faire la vérité". »²⁴ Et il ajoute encore :

¹⁹ *Ibid.*, n°52.

²⁰ Cf. *ibid.*, nn. 52, 56, 67, 75, 76, 82 (deux fois), 90 (deux fois), 92, 97 et 115.

²¹ *Ibid.*, n°67.

²² *Veritatis Splendor*, n°90.

²³ *Ibid.*, n°103.

²⁴ *Ibid.*, n° 24.

On peut vaincre les tentations et l'on peut éviter les péchés, parce que, avec les commandements, le Seigneur nous donne la possibilité de les observer. [...] Dans certaines situations, l'observation de la Loi de Dieu peut être difficile, très difficile, elle n'est cependant jamais impossible.²⁵

Il qualifie même d'inacceptable « l'attitude de celui qui fait de sa faiblesse le critère de la vérité sur le bien », attitude qui « corrompt la moralité de toute la société » et « finit par confondre tous les jugements de valeur. »²⁶

II. UN TEXTE CENTRAL DU PONTIFICAT

Veritatis Splendor est le fruit d'un long travail – près de six années.²⁷ Joseph Ratzinger, qui a collaboré très activement à ce document,²⁸ considère même qu'il s'agit du « texte théologiquement le plus élaboré du pontificat. »²⁹ En présentant le texte de l'encyclique le 5 octobre 1993, jour de sa parution, le cardinal Ratzinger affirmait :

Je compterais le troisième chapitre de l'encyclique parmi l'un des textes les plus significatifs du magistère de notre siècle. Le Pape indique ici que le sens

²⁵ *Ibid*, n°102. Il revient encore sur ce point au n°119 : « Parfois, dans les discussions sur les problèmes nouveaux et complexes en matière morale, il peut sembler que la morale chrétienne soit en elle-même trop difficile, trop ardue à comprendre et presque impossible à mettre en pratique. C'est faux, car, pour l'exprimer avec la simplicité du langage évangélique, elle consiste à suivre le Christ, à s'abandonner à Lui, à se laisser transformer et renouveler par sa grâce et par sa miséricorde qui nous rejoignent dans la vie de communion de son Église. » À la lumière de cet enseignement, une autre phrase du document des évêques de Malte mentionné plus haut (note 10) ne laisse pas d'interroger : « Il y a des situations complexes où le choix de vivre « en frère et sœur » est humainement impossible ou cause un plus grand dommage (cf. *Amoris Laetitia*, note 329). »

²⁶ *Veritatis Splendor*, n°104. Jean-Paul II ajoute : « Une grande vigilance est demandée à tous, afin de ne pas se laisser gagner par l'attitude pharisaïque qui prétend éliminer le sentiment de ses limites et de son péché, qui s'exprime aujourd'hui particulièrement par la tentative d'adapter la norme morale à ses capacités, à ses intérêts propres et qui va jusqu'au refus du concept même de norme » (*Ibid.*, n°105).

²⁷ Cf. JEAN-PAUL II, *Discours aux cardinaux et à la curie romaine*, 21 décembre 1993, in *La Documentation catholique*, n°2087 du 6 février 1994, page 103.

²⁸ Cf. George WEIGEL, *Jean-Paul II, témoin de l'espérance*, JC Lattès, 1999, page 834 ; cf. Patrice DE PLUNKETT, *Benoît XVI et le plan de Dieu*, Presses de la Renaissance, 2005, page 121 ; cf. encore BENOÎT XVI, *Dernières conversations*, Fayard, 2016 : « Nous avons eu [avec Jean-Paul II] des échanges particulièrement suivis lors de la préparation de l'encyclique sur la morale et le catéchisme » (page 204).

²⁹ George WEIGEL, *Benoît XVI, le choix de la vérité*, Mame – Edifa – Magnificat, 2008, page 252.

moral est au cœur de la question culturelle. En présence de graves formes d'injustice sociale et économique et de corruption politique, il répond par la nécessité d'un renouveau radical, personnel et social propre à assurer la justice, la solidarité, l'honnêteté et la transparence. Le texte montre le fondement culturel du totalitarisme qui réside dans la négation de la vérité au sens objectif du terme et indique le chemin pour son dépassement.³⁰

Jean-Paul II lui-même souligna devant la curie romaine l'importance qu'il accordait à cette encyclique, et la cohérence qu'elle formait avec son combat pour la dignité de l'homme :

Dans le passé, *il fallait dire la vérité sur l'homme* à l'Europe de l'Est, au-delà du mur de Berlin ; il est maintenant nécessaire de réaffirmer cette vérité également à l'homme qui vit à l'Ouest et qui regarde avec intérêt vers l'Est. L'homme est le même partout : il n'est pas de lieu où ne soient valables *les paroles du Christ sur la vérité*, seule capable de nous rendre libres (cf. *Jn* 8,32). Ces paroles constituent la base de la *doctrine sociale de l'Église*, comme cela ressort de *Centesimus annus* (cf. n°46), et elles sont le fondement de toute la morale humaine, si celle-ci ne veut pas se condamner elle-même à une autodestruction relativiste (cf. *Veritatis Splendor*, n°87).³¹

Jean-Paul II, dans des encycliques postérieures, reviendra à plusieurs reprises sur ces enseignements qu'il estime fondamentaux. Ainsi, *Evangelium Vitae* (1995) cite à six reprises *Veritatis Splendor*, revenant en particulier sur l'universalité et l'immutabilité des préceptes moraux négatifs et sur la conscience.³² Et au début de *Fides et Ratio* (1998), Jean-Paul II explique poursuivre la réflexion de l'encyclique *Veritatis Splendor*, qu'il cite encore à plusieurs reprises sur la question de la conscience.³³

A. Benoît XVI

Nous avons mentionné la part importante que Joseph Ratzinger a prise dans l'élaboration de cette encyclique. On peut encore souligner que le pape émérite Benoît XVI, pourtant très discret depuis 2013, a par deux fois souligné l'importance de *Veritatis Splendor* depuis sa renonciation à l'exercice du ministère pétrinien. La première fois en 2014, dans une

³⁰ Joseph RATZINGER, « Présentation de l'encyclique *Veritatis Splendor* », 5 octobre 1993, in « L'Osservatore Romano en langue française », n°2284 (12 décembre 1993), page 2.

³¹ JEAN-PAUL II, *Discours aux cardinaux et à la curie romaine*, loc. cit.

³² Cf. JEAN-PAUL II, *Evangelium Vitae*, nn. 55, 70, 75 (deux fois), 82 et 96.

³³ Cf. JEAN-PAUL II, *Fides et Ratio*, nn. 6, 25, 82 et 98.

contribution à un livre sur son prédécesseur Jean-Paul II.³⁴ Dans ces pages, le pape émérite s'arrête sur *Veritatis Splendor* plus longuement que sur tous les autres textes de Jean-Paul II, et écrit notamment :

Il a fallu de longues années pour que l'encyclique *Veritatis Splendor*, consacrée aux problèmes moraux, parvienne à maturité et aujourd'hui elle conserve toute son actualité. [...] Étudier cette encyclique et l'assimiler reste un grand et important devoir.

La seconde fois, c'était dans la fameuse lettre à Monseigneur Dario Edoardo Viganò, début 2018 ; ce dernier avait demandé à Benoît XVI de rédiger une introduction aux onze fascicules de différents auteurs présentant la théologie et la philosophie du pape François, à l'occasion du cinquième anniversaire de son élection. Mais le pape émérite a décliné cette proposition, justifiant notamment ainsi son refus :

Accessoirement, je voudrais vous faire part de ma surprise de voir également figurer parmi les auteurs le professeur Hünermann qui, au cours de mon pontificat, s'est distingué pour avoir mené des initiatives anti-papales. Il a largement participé à la publication de la « Kölner Erklärung » qui, en ce qui concerne l'encyclique *Veritatis Splendor*, a attaqué l'autorité magistérielle du pape de manière virulente, particulièrement sur des questions de théologie morale.³⁵

B. Un appel aux évêques

Jean-Paul II s'adresse aux évêques en leur rappelant leur devoir de transmettre fidèlement cet enseignement moral,

et de prendre les mesures qui conviennent pour que les fidèles soient préservés de toute doctrine ou de toute théorie qui lui sont contraires.³⁶

En particulier, il leur redit leur responsabilité vis-à-vis des institutions catholiques, et leur rappelle aussi

leur devoir, en communion avec le Saint-Siège, de reconnaître ou de retirer, dans des cas de graves incohérences, le qualificatif de "catholique" aux écoles,

³⁴ Włodzimierz REDZIOCH (dir.), *Accanto a Giovanni Paolo II. Gli amici e i collaboratori raccontano*, avec une contribution exclusive du pape émérite Benoît XVI, Edizioni Ares, Milan, 2014, 236 pages.

³⁵ <https://fr.zenit.org/articles/editions-du-vatican-un-theologien-allemand-provoque-letonnement-de-benoit-xvi/>

³⁶ *Veritatis Splendor*, n°116 ; Jean-Paul II reprend cet appel dans *Evangelium Vitae*, n°82.

aux universités, aux cliniques ou aux services médico-sociaux qui se réclament de l'Église.³⁷

CONCLUSION : ENJEUX ACTUELS

Cette encyclique a été assez mal reçue, en particulier dans les milieux universitaires catholiques, où elle fut perçue comme une limite à la liberté de recherche des théologiens moralistes.³⁸

C'est un fait, nous l'aurons compris, les enjeux actuels de cette encyclique sont considérables. Nous avons évoqué au passage la question de l'adultère, mais aussi celle de l'homosexualité, qui chacune pour sa part, et sur des plans différents, sont particulièrement actuelles, et pour lesquelles *Veritatis Splendor* apporte aujourd'hui encore des réponses nettes et sans équivoque.

Pour conclure, nous voulons souligner un autre enjeu, dont la gravité secoue terriblement l'Église actuellement : la pédophilie. C'est Benoît XVI qui a souligné le lien entre le refus de la morale rappelée par l'encyclique, et la crise effroyable de la pédophilie. Il l'a fait dans son discours à la curie romaine, en 2010 :

Nous sommes conscients de la gravité particulière de ce péché commis par des prêtres et de notre responsabilité correspondante. Mais nous ne pouvons pas taire non plus le contexte de notre temps dans lequel il est donné de voir ces événements. [...] Dans les années soixante-dix, la pédophilie fut théorisée comme une chose complètement conforme à l'homme et aussi à l'enfant. Cependant, cela faisait partie d'une perversion de fond du concept d'*ethos*. On affirmait – jusque dans le cadre de la théologie catholique – que n'existerait ni le mal en soi, ni le bien en soi. Existerait seulement un « mieux que » et un « pire que ». Rien ne serait en soi-même bien ou mal. Tout dépendrait des circonstances et de la fin entendue. Selon les buts et les circonstances, tout pourrait être bien ou aussi mal. La morale est substituée par un calcul des conséquences et avec cela cesse d'exister. Les effets de ces théories sont

³⁷ *Veritatis Splendor*, n°116.

³⁸ Ainsi par exemple, Christian Duquoc, dominicain ayant longtemps enseigné à la faculté de théologie à Lyon, souligne que cette encyclique « a été reçue assez froidement par les théologiens catholiques. » (Il en fait partie...) Et il ajoute : « [De nombreux théologiens catholiques] ont senti dans cette volonté de contrôle un effort de l'autorité pour faire taire les dissentiments en morale, et assurer par la police ce qui ne l'était pas par la conviction. » (Christian DUQUOC, « L'encyclique *Veritatis Splendor*, présentation critique », dans la *Revue de théologie et de philosophie*, volume 126, n° 4 (1994), pages 325-326)

aujourd'hui évidents. Contre elles, le Pape Jean-Paul II, dans son encyclique *Veritatis Splendor* de 1993, a indiqué avec une force prophétique, dans la grande tradition rationnelle de l'*ethos* chrétien, les bases essentielles et permanentes de l'agir moral. Ce texte doit aujourd'hui être mis de nouveau au centre comme parcours dans la formation de la conscience.³⁹

Autrement dit, si l'encyclique *Veritatis Splendor* avait été reçue, enseignée et mise en pratique dans l'Église, nous ne connaîtrions pas les scandales qui affectent l'Église aujourd'hui – en tout cas pas avec cette ampleur.

A. La vérité, par amour

Par cette encyclique, Jean-Paul II a voulu, en revenant à l'Évangile, conjurer « la crise la plus dangereuse qui puisse affecter l'homme : la confusion du bien et du mal. »⁴⁰ L'hebdomadaire « Le Nouvel Observateur » reconnaissait quelques jours après la publication de l'encyclique :

Après avoir porté les coups les plus terribles au totalitarisme communiste, Jean-Paul II est devenu le seul adversaire sérieux de l'esprit capitalo-individualiste de notre temps.⁴¹

Concluons en soulignant que c'est l'amour pour l'homme – amour dans la vérité – qui est encore la cause de ces rappels de Jean-Paul II. C'est ce qu'il a tenu à dire au terme de son encyclique (n°120) :

[La Vierge Marie] est du côté de la vérité et partage le fardeau de l'Église dans son rappel des exigences morales à tous et en tout temps. [...] Elle n'accepte pas que l'homme pécheur soit trompé par quiconque prétendrait l'aimer en justifiant son péché, car elle sait qu'ainsi le sacrifice du Christ, son Fils, serait rendu inutile. Aucun acquittement, fût-il prononcé par des doctrines philosophiques ou théologiques complaisantes, ne peut rendre l'homme véritablement heureux : seules la Croix et la gloire du Christ ressuscité peuvent pacifier sa conscience et sauver sa vie.

³⁹ Benoît XVI, *Discours à la curie romaine*, 20 décembre 2010.

⁴⁰ *Veritatis Splendor*, n°93.

⁴¹ In « Le Nouvel Observateur », 21 octobre 1993.

**Aimer l'Église avec l'aide de la Vierge
Marie, Mère de l'Église**

L'ÉGLISE VIT DE L'EUCHARISTIE, TOUS SES MEMBRES SONT APPELÉS À LA SAINTETÉ

Sœur Gaëtane DOMINI

« Église de Dieu que dis-tu de toi-même ? Quelle est ta profession de foi sur ton être et sur ta mission ? »¹ Aux dires de Mgr Philips, c'est la question qui a prélué à la rédaction de la Constitution *Lumen gentium* lors du Concile Vatican II, constitution portant sur le mystère de l'Église.

Or, nous l'avons dit, tout le pontificat de Jean-Paul II a voulu être une *mise en application de ce concile* :

Je suis profondément convaincu – disait-il – que Vatican II a doté l'Église de notre époque du langage authentique de l'Esprit-Saint, qu'il faut suivre en l'incarnant dans la vie tant communautaire qu'individuelle, selon la vocation de chacun et le « degré du don » qu'il a reçu.²

Dans cette 3^e partie de notre forum, nous voulons nous concentrer davantage sur *le mystère et la mission de l'Église* dans le monde, tels que Jean-Paul II les a révélés au cours de son pontificat. Nous allons commenter d'abord son encyclique *Ecclesia de Eucharistia*, écrite en 2003 pour les 25 ans de son pontificat, et nous compléterons avec ses appels répétés à la « sainteté pour tous », conséquence logique de notre appartenance à l'Église !

I. *ECCLESIA DE EUCHARISTIA* : L'ÉGLISE VIT DE L'EUCHARISTIE

Dans cette encyclique – *Ecclesia de Eucharistia* – Jean-Paul II veut souligner combien *l'Eucharistie est au cœur du mystère de l'Église*. Il montre en effet que

¹ Gérard PHILIPS, *L'Église et son mystère au II^e Concile du Vatican*, Desclée, 1967, p.15.

² André FROSSARD, *N'ayez pas peur ; dialogue avec Jean-Paul II*, Robert Laffont, 1982, p.35.

son fondement et sa source [de l'Église], c'est tout le Triduum pascal³, mais celui-ci est comme contenu, anticipé et « concentré » pour toujours dans le don de l'Eucharistie.⁴

L'Eucharistie n'est pas « un don » parmi d'autres, mais *LE don du Christ par excellence* « car il est le don de lui-même, de sa personne dans sa sainte humanité, et de son œuvre de salut. »⁵. On comprend dès lors que l'Eucharistie soit « *source et sommet* de toute la vie chrétienne. »⁶

Par l'Eucharistie, Jésus accomplit sa *promesse d'être* « avec [n]ous tous les jours jusqu'à la fin du monde » (cf. *Mt 28,20*), et ce avec une intensité unique ! Par la *transsubstantiation*, ce n'est plus du pain, ce n'est plus du vin, c'est *Jésus Lui-même* qui est présent sur nos autels⁷ !

Et l'Eucharistie ne peut être dissociée du *mystère de la Croix*, de la Passion dont elle “re-présente” – c'est-à-dire dont elle rend présent – *le sacrifice de manière sacramentelle* :

Ce sacrifice est tellement décisif pour le salut du genre humain – dit Jean-Paul II – que Jésus-Christ ne l'a accompli et n'est retourné vers le Père qu'après nous avoir laissé le moyen d'y participer comme si nous y avions été présents. Tout fidèle peut ainsi y prendre part et en goûter les fruits d'une manière inépuisable.

Et plus loin il ajoute :

³ On sait que l'Église « naît » du sacrifice de Jésus sur la Croix : cf. *Catéchisme de l'Église Catholique* n°766 : « l'Église est née principalement du don total du Christ pour notre salut, anticipé dans l'institution de l'Eucharistie et réalisé sur la Croix. “Le commencement et la croissance de l'Église sont signifiés par le sang et l'eau sortant du côté ouvert de Jésus crucifié” (LG 3). “Car c'est du côté du Christ endormi sur la Croix qu'est né l'admirable sacrement de l'Église toute entière” (SC 5). De même qu'Eve a été formée du côté d'Adam endormi, ainsi l'Église est née du cœur transpercé du Christ mort sur la Croix (cf. Saint Ambroise, *Luc. 2,85-89* : PL 15, 1583-1586). »

⁴ JEAN-PAUL II, Lettre encyclique *Ecclesia de Eucharistia*, 2003, n°5.

⁵ Jean-Paul II, *ibid.*, n°11.

⁶ CONCILE VATICAN II, *Lumen gentium*, constitution dogmatique sur l'Église, 1964, n°11 et *Catéchisme de l'Église Catholique*, nn. 1324-1327. C'est nous qui soulignons.

⁷ Cf. P. Bernard DOMINI, « Paul VI rappelle le mystère de la transsubstantiation et du Saint Sacrifice sacramentel » in FAMILLE MISSIONNAIRE DE NOTRE-DAME, *Les enjeux du Credo du Peuple de Dieu*, actes du forum, 17-18 février 2018 (https://fmnd.org/media.php?id_media=570).

Mystère immense, Mystère de miséricorde. *Qu'est-ce que Jésus pouvait faire de plus pour nous ?* Dans l'Eucharistie, il nous montre vraiment un amour qui va « jusqu'au bout » (cf. *Jn* 13,1), un amour qui ne connaît pas de mesure.⁸

Toutes les fois – dit la constitution *Lumen gentium* – que le sacrifice de la croix par lequel le Christ notre pâque a été immolé (1 Co 5,7) se célèbre sur l'autel, l'œuvre de notre Rédemption s'opère. En même temps, par le sacrement du pain eucharistique, est représentée et réalisée l'unité des fidèles qui, dans le Christ, forment un seul corps (cf. 1 Co 10,17).⁹

Et cette unité des fidèles formant un seul Corps dans le Christ, c'est précisément l'Église.

L'Église, dit le Concile Vatican II est « en quelque sorte le *sacrement*, c'est-à-dire à la fois le signe et le moyen de *l'union intime avec Dieu et de l'unité de tout le genre humain*.¹⁰»

Jean-Paul II a souvent rappelé que l'ecclésiologie du Concile Vatican II était *l'ecclésiologie de communion* : l'Église doit être, à l'image de la Sainte Trinité, communion hiérarchique de Personnes *pour permettre la communion intime des hommes avec Dieu et l'unité du genre humain*.¹¹

L'Eucharistie, nous dit Jean-Paul II,

⁸ JEAN-PAUL II, *Ecclesia de Eucharistia*, n°11. C'est nous qui soulignons.

⁹ CONCILE VATICAN II, *Lumen gentium*, n°3.

¹⁰ *Ibid.*, n°1. C'est nous qui soulignons.

¹¹ Cf. P. Bernard DOMINI, « Consigne spirituelle du mois de novembre 2018 » (http://fmnd.org/Docs/CS/CS_2018_11.pdf): « Saint Jean écrivait, dans sa première lettre : "Ce que nous avons vu et entendu, nous vous l'annonçons, afin que vous aussi soyez en communion avec nous. Quant à notre communion, elle est avec le Père et avec son Fils Jésus-Christ" (1 *Jn* 1,3). L'affirmation de *Lumen Gentium* et la conviction de Saint Jean font découvrir les raisons pour lesquelles Dieu a fondé l'Église : pour permettre la *communion intime des hommes avec Dieu et l'unité du genre humain*. Le 27 juin 2003, Jean-Paul II disait à des prêtres : "*Le mystère de la Communion trinitaire est le modèle de référence le plus élevé de la communion ecclésiale*. C'est ce que j'ai voulu répéter dans la Lettre apostolique *Novo millennio ineunte*, en rappelant que "le grand défi qui se présente à nous dans le millénaire qui commence" est précisément celui-ci : "faire de l'Église la maison et l'école de la communion". Cela comporte en premier lieu, de "*promouvoir une spiritualité de la communion*", qui devienne comme un "principe éducatif partout où sont formés l'homme et le chrétien." On devient expert de "*spiritualité de la communion*" avant tout grâce à une conversion radicale au Christ, une ouverture docile à l'action de l'Esprit Saint, et un accueil sincère de ses frères... mais il faut *cultiver une communion intime avec le Seigneur*. Aujourd'hui, comme par le passé, les saints sont les évangélistes les plus efficaces, et tous les baptisés sont appelés à tendre vers ce haut degré de la vie chrétienne. »

étend aux hommes d'aujourd'hui *la réconciliation* obtenue une fois pour toutes par le Christ pour l'humanité de tous les temps.¹²

Elle permet ainsi l'union des hommes à Dieu, rompue par le péché originel.

Par le baptême, nous avons déjà été incorporés au Christ mais la participation à l'Eucharistie renforce et renouvelle cette union :

Pour le Christ et son disciple, *demeurer l'un dans l'autre se réalise de manière sublime dans la communion eucharistique* : « Demeurez en moi, [dit Jésus] comme moi en vous » (Jn 15,4).¹³

Et cette efficacité unificatrice de l'Eucharistie s'étend également à *l'union des hommes entre eux*. Saint Paul nous l'explique dans sa lettre aux Corinthiens :

Le pain que nous rompons, n'est-il pas communion au corps du Christ ? Puisqu'il y a un seul pain, la multitude que nous sommes est un seul corps, car nous avons tous part à un seul pain.¹⁴

D'où la formule bien connue : « L'Église fait l'Eucharistie, et l'Eucharistie fait l'Église. »¹⁵

Jean-Paul II tient à souligner cependant que cette unité de l'Église par la communion est *bien supérieure à toute expérience de convivialité humaine* ! Car c'est l'action conjointe et inséparable du Fils et de l'Esprit-Saint qui est agissante dans l'Eucharistie.¹⁶

¹² JEAN-PAUL II, *Ecclesia de Eucharistia*, n°12. Et « le Sacrifice eucharistique tend en soi à notre union intime, à nous fidèles, avec le Christ à travers la communion » cf. *ibid.*, n°16.

¹³ *Ibid.*, n°22. C'est nous qui soulignons.

¹⁴ 1 Co 10,16- 17.

¹⁵ Au III^e siècle, alors que l'Église est en butte à l'hostilité impériale, 50 chrétiens sont arrêtés à la sortie d'une célébration eucharistique à Abilène, près de Carthage. Ils sont mis à la question et parmi eux, le lecteur, Emeritus, sommé de renier l'eucharistie répond à son juge : « Renier l'eucharistie c'est renier le Christ et ne sais-tu pas que *des chrétiens ne peuvent pas vivre sans messe* ? » Dans les mêmes circonstances, le questeur Félix répond : « *Comme si un chrétien pouvait vivre sans messe* » et encore « *ne sais-tu pas Satan que les chrétiens font la messe et que la messe fait les chrétiens, et que l'un ne peut exister sans les autres* ? » Là est donc l'origine de la formule, très ancienne et vénérable puisque sortie de la bouche d'un martyr avant qu'il ne donne sa vie pour l'eucharistie.

¹⁶ Ainsi, « aux germes de désagrégation entre les hommes, qui, à l'expérience quotidienne, apparaissent tellement enracinés dans l'humanité à cause du péché, s'oppose la force génératrice d'unité du corps du Christ. » JEAN-PAUL II, *Ecclesia de Eucharistia*, n°24.

Le lien entre l'Église et l'Eucharistie est tel qu'on peut appliquer à l'Eucharistie les adjectifs attribués à l'Église par le Credo de Nicée-Constantinople : l'Eucharistie est ainsi *UNE* (« un seul pain, un seul Corps » vient de nous dire St Paul), *SAINTE* (on l'appelle le Saint-Sacrement), *CATHOLIQUE* (comme mémorial du sacrifice versé *pour la multitude*) et *APOSTOLIQUE*. Et Jean-Paul II s'attarde tout particulièrement sur ce dernier adjectif pour montrer combien le mystère eucharistique est fondé sur les Apôtres à qui il a été confié, en lien avec le sacerdoce.

En effet, lorsque Jésus institue l'Eucharistie, Il la confie aux Apôtres pour qu'ils la transmettent jusqu'à nous à travers *la succession apostolique*, c'est-à-dire la succession ininterrompue des ordinations épiscopales valides remontant jusqu'aux origines. Et les évêques, qui possèdent la plénitude du sacrement de l'Ordre, *peuvent à leur tour ordonner des prêtres qui célébreront le Sacrifice Eucharistique en la Personne du Christ* (« *In Persona Christi* »), l'offrant à Dieu au nom de tout le Peuple¹⁷. Jean-Paul II précise que l'action « *In Persona Christi* » du prêtre est bien supérieure à une action « au nom du Christ » ou même « à la place du Christ » : il s'agit d'une

identification spécifique, sacramentelle, au « grand prêtre de l'Alliance éternelle » qui est l'auteur et le sujet principal de son propre sacrifice, dans lequel il ne peut vraiment être remplacé par personne.¹⁸

D'où le fait qu'il revienne au prêtre seul de prononcer la prière eucharistique par exemple ! L'Eucharistie célébrée par le prêtre est un *don qui dépasse radicalement le pouvoir de l'assemblée* et qui nécessite le ministère des prêtres, dans l'économie du Salut voulue par le Christ. « Si l'Eucharistie est le centre et le sommet de la vie de l'Église, elle l'est pareillement du ministère sacerdotal. » *C'est pourquoi, Jean-Paul II insiste pour redire que l'Eucharistie*

¹⁷ Cf. CONCILE VATICAN II, *Lumen gentium*, n°10.

¹⁸ JEAN-PAUL II, *Ecclesia de Eucharistia*, n°29. L'absence de prêtre dans une communauté paroissiale est une situation douloureuse et anormale car l'unité de la communauté, son identité s'expriment et se consolident à travers la célébration du Sacrifice eucharistique. En attendant d'avoir un prêtre, Jean-Paul II invite les communautés à entretenir leur « faim eucharistique » qui conduit à ne laisser passer aucune occasion d'avoir la célébration de la messe (quand bien même les laïcs ont mis tout leur cœur à préparer une ADAP...) ! Cf. *ibid.*, nn. 32-33.

*est la raison d'être principale et centrale du sacrement du sacerdoce, qui est né effectivement au moment de l'institution de l'Eucharistie et avec elle.*¹⁹

Concernant le lien entre Eucharistie et communion ecclésiale, Jean-Paul II rappelle que *la communion eucharistique présuppose la communion avec l'Église*. Cela veut dire qu'un fidèle ne peut aller communier que s'il vit dans les liens :

– de la *communio invisible* : c'est l'union à Dieu et entre nous dans la vie de la grâce et la pratique des vertus et de la loi morale ;

– et de la *communio visible* qui suppose la pleine communion dans la doctrine des Apôtres = le credo, les sacrements et la hiérarchie de l'Église.²⁰

C'est ainsi que, dans *le dialogue œcuménique*, si « le désir de parvenir à l'unité nous incite à tourner nos regards vers l'Eucharistie, qui est le Sacrement par excellence de l'unité du peuple de Dieu », *il ne peut y avoir de concélébration avec les chrétiens des autres confessions, concélébration qui exige d'abord la pleine communion*²¹: tant que l'intégrité des liens de communion n'est pas rétablie,

une telle concélébration – dit Jean-Paul II – ne saurait être un moyen valable et pourrait même constituer *un obstacle pour parvenir à la pleine communion*, minimisant la valeur de la distance qui nous sépare du but et introduisant ou avalisant des ambiguïtés sur telle ou telle vérité de foi. Le chemin vers la pleine unité ne peut se faire que dans la vérité.²²

Enfin, Jean-Paul II rappelle certaines *normes relatives à la dignité de la célébration eucharistique* qui doit conserver à la fois *simplicité et gravité*, à l'image du récit de l'Institution de l'Eucharistie dans les Évangiles.

¹⁹ *Ibid.*, n°31. C'est nous qui soulignons.

²⁰ « Le rapport étroit qui existe entre les éléments invisibles et les éléments visibles de la communion ecclésiale est constitutif de l'Église comme Sacrement du salut » précise la CONGRÉGATION POUR LA DOCTRINE DE LA FOI in Lettre aux Évêques de l'Église catholique sur certains aspects de l'Église comprise comme communion : *Communio notio*, 28 mai 1992, in *Documentation Catholique*, n°89 (1992), p.730.

²¹ Une récente interview du cardinal Müller (3 février 2019) dans « La Nuova Bussola Quotidiana » va dans le même sens : cf. <http://www.lanuovabq.it/it/mueller-i-veri-nemici-del-papa-sono-i-cortigiani>. [Traduction : Benoît-Et-moi : <http://benoit-et-moi.fr/2019/actualite/formidable-interview-du-cardinal-mueller.html>.]

²² JEAN-PAUL II, *Ecclesia de Eucharistia*, n°44. C'est nous qui soulignons.

– *Simplicité* pour ne pas appauvrir le mystère par des expériences inappropriées :

Si la logique du « banquet » suscite un esprit de famille, – fait remarquer Jean-Paul II – l'Église n'a jamais cédé à la *tentation de banaliser cette « familiarité »* avec son Époux en oubliant qu'il est aussi son Seigneur et que le « banquet » demeure pour toujours un banquet sacrificiel, marqué par le sang versé sur le Golgotha. Le Banquet eucharistique est vraiment un banquet « sacré », dans lequel la simplicité des signes cache la profondeur insondable de la sainteté de Dieu.²³

– *Gravité et majesté* pour exprimer notre adoration face au Saint-Sacrement :

Comme la femme de l'onction à Béthanie, – continue Jean-Paul II – l'Église *n'a pas craint de « gaspiller »*, plaçant le meilleur de ses ressources pour exprimer son admiration et son adoration face au don incommensurable de l'Eucharistie.²⁴

Et on le voit dans le gigantesque patrimoine artistique suscité par la célébration de l'Eucharistie, tant dans l'architecture que dans la musique, la peinture ou la confection des objets sacrés !

Comme trésor de l'Église, la célébration eucharistique est encadrée par des *normes liturgiques précises* pour lesquelles Jean-Paul II a demandé que soit rédigé un document spécifique. Il s'agit de l'Instruction *Redemptionis Sacramentum*²⁵, publiée en 2004.

Dans la conclusion de cette encyclique, Jean-Paul II invite les fils de l'Église à reprendre *le programme tracé pour le nouveau millénaire* :

il ne s'agit pas d'inventer un "nouveau programme". *Le programme existe déjà : c'est celui de toujours, tiré de l'Évangile et de la Tradition vivante.* Il est centré, en dernière analyse, sur le Christ lui-même, qu'il faut connaître, aimer, imiter, pour vivre en lui la vie trinitaire et pour transformer avec lui l'histoire jusqu'à son achèvement dans la Jérusalem céleste.²⁶

²³ *Ibid.*, n°48. C'est nous qui soulignons.

²⁴ *Ibid.* C'est nous qui soulignons.

²⁵ CONGRÉGATION POUR LE CULTE DIVIN ET LA DISCIPLINE DES SACREMENTS (en collaboration avec la Congrégation pour la Doctrine de la Foi), Instruction *Redemptionis Sacramentum* sur certaines choses à observer et à éviter concernant la très sainte Eucharistie, 23 avril 2004.

²⁶ JEAN-PAUL II, Lettre apostolique *Novo Millennio ineunte*, 2001, n°29. C'est nous qui soulignons.

En bref, c'est *le programme de la sainteté*, à laquelle tout chrétien est appelé. Et là encore, l'Eucharistie est au centre :

Tout engagement vers la sainteté, toute action visant à l'accomplissement de la mission de l'Église, toute mise en œuvre de plans pastoraux, doit *puiser dans le mystère eucharistique la force nécessaire et s'orienter vers lui comme vers le sommet.*²⁷

C'est donc sans quitter le mystère de l'Église, vivant de l'Eucharistie, que nous réécoutons à présent les nombreux appels de Jean-Paul II à la sainteté qui en découlent !

II. L'APPEL UNIVERSEL À LA SAINTÉTÉ, ÉCHO DU GRAND APPEL DU CONCILE

Comme il l'exprimait de manière forte dans son encyclique *Redemptoris Missio* en 1990,

Ceux qui font partie de l'Église catholique doivent se considérer comme privilégiés et, de ce fait, *d'autant plus engagés à donner un témoignage de foi et de vie chrétienne qui soit un service à l'égard de leurs frères et une réponse due à Dieu*, se souvenant que la grandeur de leur condition doit être rapportée non à leurs mérites, mais à une grâce spéciale du Christ ; s'ils n'y correspondent pas par la pensée, la parole et l'action, ce n'est pas le salut qu'elle leur vaudra, mais un plus sévère jugement.²⁸

Nous voilà avertis : comme catholiques, nous avons à donner un témoignage authentique de vie chrétienne, c'est-à-dire *le témoignage d'une vie toute tendue vers la sainteté*.

Comme l'a rappelé le Concile Vatican II :

Maître divin et modèle de toute perfection, le Seigneur Jésus a prêché à *tous et chacun de ses disciples, quelle que soit leur condition, cette sainteté de vie* dont il est à la fois l'initiateur et le consommateur : « Vous donc, soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait » (*Mt 5, 48*). [...] Il est donc bien évident pour tous que l'appel à la plénitude de la vie chrétienne et à la perfection de la charité s'adresse à *tous ceux qui croient au Christ, quel que soit leur état ou leur forme de vie.*²⁹

²⁷ JEAN-PAUL II, *Ecclesia de Eucharistia*, n°60. C'est nous qui soulignons.

²⁸ JEAN-PAUL II, Lettre encyclique *Redemptoris missio*, 1990, n°11. C'est nous qui soulignons.

²⁹ CONCILE VATICAN II, *Lumen gentium*, n°40. C'est nous qui soulignons.

La sainteté n'est donc pas une option pour un chrétien : elle est un *devoir* ! Nous sommes tous appelés à la sainteté, quel que soit notre état de vie : prêtres, laïcs ou consacrés.

Ce n'est qu'ainsi que nous pourrons être *les témoins de Jésus et les vrais fils de son Église qui est sainte*³⁰. Jean-Paul II disait :

la sainteté s'est plus que jamais révélée comme la dimension qui exprime le mieux le mystère de l'Église. Message éloquent qui n'a pas besoin de paroles, elle représente d'une manière vivante le visage du Christ.³¹

Et s'adressant aux jeunes à Lyon en 1986, il rappelait encore :

Les saints sont les témoins visibles de la sainteté mystérieuse de l'Église. Ils sont demeurés les plus humains des hommes, mais la lumière du Christ a pénétré toute leur humanité. [...] *Ils sauvent l'Église de la médiocrité, ils la réforment du dedans, je dirais par contagion, et ils l'entraînent vers ce qu'elle doit être.* [...] Chers amis, par les saints, Dieu vous fait signe. Vous êtes tous appelés, vous aussi, à la sainteté !³²

Au début du troisième millénaire, il insistait encore :

Conscients de l'engagement qui découle de leur Baptême, les jeunes croyants ne se résignent pas à des divertissements insipides, à des modes passagères et à des projets réducteurs ; au contraire, *ils cultivent des désirs élevés pour le Seigneur et s'efforcent d'éviter la médiocrité et le conformisme, malheureusement très répandus dans la société actuelle.* Chers jeunes, vous comprenez bien que *l'on n'est « le sel de la terre » et « la lumière du monde » que si l'on tend à la sainteté.*³³

Est-ce *au-dessus de nos forces* ? Jean-Paul II répondait avec conviction :

³⁰ C'est aussi la position du cardinal Ratzinger : cf. George WEIGEL, *Jean-Paul II, témoin de l'espérance*, Jean-Claude Lattès, 1999, pp.307-308 : « La question cruciale touchant l'accomplissement effectif du Concile et de la place de l'Église dans le monde, estimait Ratzinger, ne tenait pas à une redéfinition des administrations ecclésiastiques locales, nationales ou internationales. *La "question cruciale" était de savoir "s'il existait des saints... prêts à faire quelque chose de nouveau et de vivant"*. À moins que son dialogue avec la modernité ne fût l'expression d'un appel universel à la sainteté, l'Église ne pouvait que refléter le *Zeitgeist*, l'esprit du temps – qui en l'occurrence, dans la crise destructrice traversée par l'humanisme – ne justifiait guère de s'en faire l'émule » (C'est nous qui soulignons).

³¹ JEAN-PAUL II, *Novo millennio ineunte*, 6 janvier 2001, n°7. C'est nous qui soulignons.

³² JEAN-PAUL II, *Discours aux jeunes à Lyon*, 5 octobre 1986. C'est nous qui soulignons.

³³ JEAN-PAUL II, « Angélus » du 19 août 2001, Castel Gandolfo. C'est nous qui soulignons.

La sainteté n'est pas une sorte de parcours ascétique extraordinaire, praticable uniquement par certains "génies", mais, comme je l'ai rappelé dans la lettre apostolique *Novo millennio ineunte*, le « haut degré » de la vie chrétienne ordinaire (cf. n°31). *La sainteté signifie accomplir quelque chose de beau chaque jour pour Dieu, mais également reconnaître ce que Lui a fait et continue d'accomplir en nous et pour nous.* Très chers jeunes, soyez saints, car le manque de sainteté est ce qui rend le monde triste !³⁴

Ou pour le dire avec Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, la sainteté, c'est *faire les choses ordinaires de façon extraordinaire*, en les faisant avec beaucoup d'amour. En ce sens, Jean-Paul II disait encore :

Aujourd'hui, le Christ pose la même question à chacun de vous : m'aimes-tu ? Il ne vous demande pas de savoir parler à la foule, de savoir diriger une organisation, de savoir administrer un patrimoine. *Il vous demande de l'aimer.* Tout le reste viendra naturellement. En effet, placer ses pas sur ceux de Jésus ne se traduit pas immédiatement en choses à faire ou à dire, mais avant tout dans le fait d'aimer, de demeurer avec lui, de l'accueillir totalement dans sa vie.³⁵

Pour nous montrer l'importance et la diversité de la sainteté dans l'Église et nous proposer des modèles à imiter, Jean-Paul II, en 27 ans de pontificat, *a béatifié 1 338 bienheureux et canonisé 482 saints !*

Tout à l'heure, pendant la messe, nous réentendrons Jésus proclamer *les béatitudes*. Nous le savons, elles sont comme le code de sainteté du chrétien. Et elles nous montrent combien *la sainteté conduit à la vraie joie*. Voici pour terminer un discours de Jean-Paul II sur les béatitudes :

La parole clé de l'enseignement de Jésus est une annonce de joie : « Heureux... » *L'homme est fait pour le bonheur. [...] La joie véritable est une conquête, qui ne s'obtient pas sans une lutte longue et difficile.* Le Christ possède le secret de la victoire. [...] *Les huit Béatitudes sont les panneaux signalétiques qui indiquent la direction à suivre.* C'est un chemin qui monte, mais Jésus l'a parcouru le premier. Et il est prêt à le parcourir de nouveau avec vous. Il déclara un jour : « Celui qui me suit ne marchera pas dans les ténèbres » (Jn 8,12). Et dans une autre circonstance il ajouta : « Je vous ai dit cela pour que ma joie soit en vous, et que vous soyez comblés de joie » (Jn 15,11). C'est en marchant avec le Christ que l'on peut conquérir la joie, la vraie joie ! C'est précisément pour cette raison qu'il vous lance aujourd'hui encore un appel à la joie : « Heureux... » !³⁶

³⁴ JEAN-PAUL II, *Discours aux jeunes participants à la II^e rencontre internationale « Jeunes vers Assise »*, Castel Gandolfo, 18 août 2001. C'est nous qui soulignons.

³⁵ JEAN-PAUL II, *Messe pour les jeunes du VII^e Forum International*, 17 août 2000. C'est nous qui soulignons.

L'ÉGLISE DOIT RETROUVER SON UNITÉ DANS LA VÉRITÉ ET L'AMOUR

Sœur Ursule DOMINI

L'unité des chrétiens est voulue par le Christ comme en témoignage la prière sacerdotale de Jésus à son Père après la Cène :

Je n'intercède pas uniquement pour eux qui sont présents mais aussi pour tous ceux qui, par eux, seront conduits à croire en moi, afin que tous soient un. Père, comme tu es en moi et moi en toi, qu'ils soient un en nous également pour que le monde croie que tu m'as envoyé. La gloire que tu m'as donnée, je la leur donne, pour qu'ils soient un comme nous sommes un, moi en eux et toi en moi, afin qu'ils soient parfaits dans l'unité et que le monde croie que c'est toi qui m'envoies, que tu les as aimés comme tu m'as aimé¹.

Cette prière de Jésus, si aimée de notre Père Fondateur qu'il en a fait sa devise sacerdotale (*Ut sint unum*), nous fait comprendre l'importance de l'unité des chrétiens : elle doit être le signe de l'unité de Dieu Trinité et de la Vérité qu'il nous a révélée. Saint Paul l'a bien exprimé dans l'épître aux Éphésiens². En effet, comment être crédible dans l'annonce de l'Évangile comme unique Vérité, si nous ne sommes pas d'accord entre nous ? La division des chrétiens est donc un contre-témoignage à la Vérité de l'Évangile puisque ses disciples ne sont pas d'accord entre eux³; les non-chré-

³⁶ JEAN-PAUL II, discours aux jeunes lors de l'ouverture des JMJ de Toronto, 25 juillet 2002. C'est nous qui soulignons.

¹ Jn 17,20-23. Et aussi : « Après avoir ainsi parlé, Jésus leva les yeux au ciel et dit : "Père, l'heure est venue ; glorifie ton Fils pour qu'il te glorifie et que, par le pouvoir qu'il a reçu de toi sur toute chair, il accorde la Vie à tous ceux que tu lui donnes. Or, la Vie, c'est te connaître, toi le seul véritable Dieu, et moi, le Christ que tu envoies" » (Jn 17,1-3).

² « Ayez à cœur de garder l'unité dans l'Esprit par le lien de la paix. Comme votre vocation vous a tous appelés à une seule espérance, de même il n'y a qu'un seul Corps et un seul Esprit. Il n'y a qu'un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême, un seul Dieu et Père de tous, qui règne au-dessus de tous, par tous et en tous » (Ep 4,3-6).

³ « Comment serait-il possible de rester divisés, si, par le Baptême, nous avons été « plongés » dans la mort du Seigneur, c'est-à-dire dans l'acte même par lequel Dieu, en son Fils, a détruit les barrières de la division ? La « division contredit ouvertement la volonté du

tiens auraient raison de nous dire de nous mettre d'accord entre nous avant de venir leur annoncer la vérité de l'Évangile. Alors, puisque Jésus a fondé une seule et unique Église, comment se fait-il que les chrétiens soient divisés ?

Pour répondre à cette question, Jean-Paul II renvoyait aux péchés des chrétiens dont la division est « le fruit amer »⁴. Si le premier millénaire a été celui de l'Église unie, le deuxième millénaire a connu de profondes divisions entre chrétiens aussi bien d'Orient que d'Occident, compte tenu des évolutions politiques et culturelles. Par la suite, ces divisions se sont radicalisées par des interprétations divergentes de l'unique message du Christ.

Après tant de divisions, que les uns et les autres considéraient comme légitimes au nom de la vérité de l'Évangile, les chrétiens ont fini par prendre conscience du scandale et de l'obstacle à l'évangélisation qu'elles constituent⁵. Cette prise de conscience s'est faite d'abord chez les chrétiens non catholiques. Pourquoi ? On pourrait sans doute trouver de multiples raisons mais nous en soulignerons seulement deux. D'une part, ce sont sans doute les nombreuses divisions entre non-catholiques eux-mêmes qui leur ont permis de prendre davantage conscience de la nécessité de s'unir pour avoir un témoignage missionnaire plus crédible. D'autre part, si l'Église catholique est restée longtemps réticente au mouvement œcuménique c'est qu'elle y voyait un danger de relativisme doctrinal, notamment par rapport au ministère du pape, considéré comme étant la pierre angulaire de l'unité véritable de l'Église. De fait, les catholiques considéraient que l'unité ne pouvait se faire que par le retour des chrétiens séparés à l'unité avec le pape qu'ils avaient perdue au cours de l'histoire.

Christ, et est un sujet de scandale pour le monde et une source de préjudices pour la très sainte cause de la prédication de l'Évangile à toute créature », in JEAN-PAUL II, Lettre encyclique *Ut unum sint*, 25 mai 1995, n°6.

⁴ JEAN-PAUL II, *Entrez dans l'espérance*, Plon-Mame, 1994.

⁵ « Presque tous [les chrétiens] cependant aspirent, même si c'est de façon diverse, à une Église de Dieu une et visible qui soit vraiment universelle et envoyée au monde entier, pour que celui-ci se convertisse à l'Évangile et qu'il soit ainsi sauvé pour la gloire de Dieu », JEAN-PAUL II, *Ut unum sint*, n°7.

Le Concile Vatican II a donné un élan nouveau à l'œcuménisme⁶. Dans son décret sur l'œcuménisme, *Unitatis redintegratio*, largement cité par Jean-Paul II dans son encyclique *Ut unum sint*, il a redonné les orientations et les principes d'un véritable œcuménisme.

I. L'UNITÉ DANS LA CONCEPTION DU CONCILE VATICAN II

Il est important de rappeler que Jésus n'a fondé qu'une seule Église, Une, Sainte, Catholique et Apostolique. Cette Église est l'Église universelle.

Cette Église est organisée hiérarchiquement : Pierre le Rocher en est la Tête, en tant que successeur de Pierre, et il est aussi membre du Collège des évêques qui succèdent aux douze Apôtres. La communion hiérarchique est un élément nécessaire à l'appartenance plénière à l'Église universelle⁷. L'Église, en effet, n'est pas seulement spirituelle. Elle est divine dans son Mystère (Peuple de Dieu, Corps du Christ, Temple du Saint-Esprit), mais elle est aussi humaine (hiérarchie, fidèles, consacrés). Les apôtres ont fondé les Églises particulières. Pour le cardinal Joseph Ratzinger, l'Église universelle préexiste chronologiquement et ontologiquement aux Églises particulières. L'Église universelle n'est donc pas la fédération des Églises particulières ou la somme des Églises particulières, mais elle est l'Église fondée par Jésus qui, à son tour, par les apôtres, a fondé les Églises particulières à la tête desquelles se trouve toujours un évêque, qui jouit de la succession apostolique.

Nous sommes là devant l'un des mystères ecclésiologiques les plus difficiles après le Concile Vatican II. Le théologien le plus sûr et le plus précis a été Joseph Ratzinger. L'Église universelle et les Églises particulières ne doivent pas se concevoir comme des concurrentes, mais en chaque Église particulière, c'est l'Église universelle, Une, Sainte, Catholique et Apostolique de Jésus, qui vit et agit. Chaque Église particulière devrait être en communion avec l'Église particulière de Rome dont l'évêque est le successeur de Pierre. Le fondement de l'Église particulière est l'évêque diocésain

⁶ « Au Concile Vatican II, l'Église catholique s'est engagée de manière irréversible à prendre la voie de la recherche œcuménique, se mettant ainsi à l'écoute de l'Esprit du Seigneur qui apprend à lire attentivement les « signes des temps ». JEAN-PAUL II, *Ut unum sint*, n°3.

⁷ « Cette unité donnée par l'Esprit Saint ne consiste pas seulement dans le rassemblement de personnes qui s'ajoutent l'une à l'autre. C'est une unité constituée par les liens de la profession de foi, des sacrements et de la communion hiérarchique. ». *Ibid.*, n°9.

qui est en communion hiérarchique avec le Pape. Le jour de son ordination, l'évêque reçoit deux pouvoirs : le pouvoir sacramentel, par le troisième degré du sacrement de l'ordre, l'épiscopat, et le pouvoir de juridiction, par la communion hiérarchique avec le Pape.

Jusqu'à l'an 1000, la communion n'avait pas été blessée par un schisme. L'unité était une réalité malgré des scandales et les péchés publics qu'il ne faut pas sous-estimer. Le grand schisme d'Orient (1054) a été la première grande blessure contre l'unité, qui n'est pas encore cicatrisée. Ce schisme est grave parce que des Églises particulières avec des évêques, vrais successeurs des apôtres, se sont trouvées en dehors de la communion avec Rome ! La crise de la Réforme (1517, dont nous avons parlé au Forum voilà deux ans) a été une nouvelle et grave blessure. Des régions entières d'Allemagne et d'Europe du Nord sont passées au protestantisme. Les Églises particulières d'Angleterre se sont également coupées de Rome !

Avant le Concile Vatican II, plusieurs catholiques – pour ne pas dire le très grand nombre – comprenaient mal l'adage des Pères : « Hors de l'Église point de salut ». Ils identifiaient l'Église universelle à l'Église catholique et romaine et donc ceux qui n'étaient pas membres de notre Église étaient hors de l'Église. Pouvait-on dire que les orthodoxes et les protestants ne faisaient pas partie de l'Église de Jésus ? Le mouvement œcuménique qui a précédé le Concile Vatican II a permis de nuancer cette assertion en s'appuyant sur l'ecclésiologie de communion.

Nuancer ne signifie cependant pas relativiser ! Il est dit au numéro 4 du décret sur l'œcuménisme :

Les divisions entre chrétiens empêchent l'Église de réaliser la plénitude de catholicité qui lui est propre en ceux de ses fils qui, certes, lui appartiennent par le baptême, mais se trouvent séparés de sa pleine communion. Bien plus, pour l'Église elle-même, il devient plus difficile d'exprimer sous tous ses aspects la plénitude de la catholicité dans la réalité même de la vie.⁸

Il est parlé également dans ce même décret de plénitude des moyens de salut⁹ dont les éléments essentiels sont : les douze articles du Credo,

⁸ CONCILE VATICAN II, Décret sur l'œcuménisme *Unitatis redintegratio*, 21 novembre 1964, n°4.

⁹ « Les éléments de sanctification et de vérité présents dans les autres Communautés chrétiennes, à des degrés différents dans les unes et les autres, constituent la base objective

les sept sacrements, les dix commandements, le Notre-Père, la communion hiérarchique. Seule l'Église catholique, en qui subsiste l'Église universelle, possède cette plénitude de moyens. Cette question du « *subsistit in* »¹⁰ est difficile, nous ne reprendrons qu'un extrait du numéro 8 de la Constitution Dogmatique *Lumen gentium*, qui nous dit que « subsister » signifie la perpétuelle continuité historique et la permanence de tous les éléments institués par le Christ dans l'Église catholique, dans laquelle on trouve concrètement l'Église du Christ sur cette terre.

Pour en revenir à notre propos, s'il existe une pleine communion, il existe aussi une communion imparfaite¹¹. Cette vision ouvre la voie à un

de la communion qui existe, même imparfaitement, entre elles et l'Église catholique. Dans la mesure où ces éléments se trouvent dans les autres Communautés chrétiennes, il y a une présence active de l'unique Église du Christ en elles. C'est pourquoi le Concile Vatican II parle d'une communion réelle, même si elle est imparfaite. La constitution *Lumen gentium* souligne que l'Église catholique "se sait unie pour plusieurs raisons" avec ces Communautés, par une certaine et réelle union, dans l'Esprit Saint. » *Ibid.*, n°11.

¹⁰ « Seconde question. Comment doit être comprise l'affirmation selon laquelle l'Église du Christ subsiste dans l'Église Catholique ? Réponse. Le Christ "a établi sur la terre" une Église unique et l'institua comme "assemblée visible et communauté spirituelle" : depuis son origine, elle n'a cessé d'exister au cours de l'histoire et toujours elle existera, et c'est en elle seule que demeurent à jamais tous les éléments institués par le Christ lui-même. "C'est là l'unique Église du Christ, que nous confessons dans le symbole une, sainte, catholique et apostolique [...]. Cette Église, constituée et organisée en ce monde comme une société, subsiste dans l'Église catholique gouvernée par le successeur de Pierre et les évêques en communion avec lui." Dans le numéro 8 de la Constitution Dogmatique *Lumen gentium*, 'subsister' signifie la perpétuelle continuité historique et la permanence de tous les éléments institués par le Christ dans l'Église catholique, dans laquelle on trouve concrètement l'Église du Christ sur cette terre. Selon la doctrine catholique, s'il est correct d'affirmer que l'Église du Christ est présente et agissante dans les Églises et les Communautés ecclésiales qui ne sont pas encore en pleine communion avec l'Église catholique, grâce aux éléments de sanctification et de vérité qu'on y trouve, le verbe 'subsister' ne peut être exclusivement attribué qu'à la seule Église catholique, étant donné qu'il se réfère à la note d'unité professée dans les symboles de la foi ('Je crois en l'Église, une') ; et cette Église une 'subsiste' dans l'Église catholique. » CONGRÉGATION POUR LA DOCTRINE DE LA FOI, *Réponses à des questions concernant certains aspects de la Doctrine de l'Église*, 2007. Voir aussi le *Commentaire*, http://www.vatican.va/roman_curia/congregations/cfaith/documents/rc_con_cfaith_doc_20070629_commento-responsa_fr.html.

¹¹ « Nos frères séparés, soit eux-mêmes individuellement, soit leurs communautés ou leurs Églises, ne jouissent pas de cette unité que Jésus-Christ a voulu dispenser à tous ceux qu'il a régénérés et vivifiés pour former un seul Corps en vue d'une vie nouvelle, et qui est attestée par l'Écriture Sainte et la vénérable Tradition de l'Église. C'est, en effet, par la seule Église catholique du Christ, laquelle est le « moyen général de salut », que peut s'obtenir toute la

nouvel œcuménisme : avant de voir ce qui nous divise, regardons ce qui nous unit ! Par le baptême, c'est un fait, nous devenons membres du Corps mystique du Christ. Celui qui reçoit le baptême dans une Église orthodoxe ou une Église protestante reçoit un baptême valide. Il est chrétien, du Christ, il est donc notre frère et il n'est pas responsable de la division entre les Églises particulières, mais il n'est pas en pleine communion avec l'Église catholique. Nous devons comprendre la difficulté de nos frères séparés. Pensons à Oscar Cullmann, théologien luthérien, observateur au Concile Vatican II, grand ami de Paul VI, admirateur de Jean-Paul II, qui n'a pas compris le ministère du Pape, et pourtant il aimait Jésus, il aimait l'Église catholique, il aimait le Pape et était très droit : mystère ! Ceci peut nous aider à comprendre que si nous étions nés dans un contexte orthodoxe, nous serions comme eux et aurions bien du mal à accepter que le Pape ait la prétention de vouloir nous gouverner, alors qu'il n'est que l'évêque de Rome et le Patriarche de l'Occident ! L'unité ne pourra se faire que dans la charité et la vérité.

Le pape Jean-Paul II a vraiment compris l'œcuménisme selon l'esprit du Concile et il en a vécu. Nous pouvons admirer avec quelle charité, quelle humilité, quel respect il est allé à la rencontre de tous nos frères séparés (et pas seulement eux, mais aussi les hommes des autres religions), et cependant il est resté fidèle et ferme dans la foi reçue du Christ, en respectant la hiérarchie des vérités.

II. LE RÔLE ESSENTIEL ET INCONTOURNABLE DE L'ÉVÊQUE DE ROME

Jean-Paul II, le 25 mai 1995, a donné l'importante encyclique *Ut Unum sint* sur l'engagement œcuménique. Il n'a pas caché la vérité :

Parmi toutes les Églises et Communautés ecclésiales, l'Église catholique a conscience d'avoir conservé le ministère du successeur de l'Apôtre Pierre, l'Évêque de Rome, que Dieu a institué comme « le principe et le fondement

plénitude des moyens de salut. Car c'est au seul collège apostolique, présidé par Pierre, que furent confiées, selon notre foi, toutes les richesses de la Nouvelle Alliance, afin de constituer sur terre un seul Corps du Christ auquel il faut que soient pleinement incorporés tous ceux qui, d'une certaine façon, appartiennent déjà au Peuple de Dieu. Durant son pèlerinage terrestre, ce peuple, bien qu'il demeure en ses membres exposé au péché, continue sa croissance dans le Christ, doucement guidé par Dieu selon ses mystérieux desseins, jusqu'à ce que, dans la Jérusalem céleste, il atteigne joyeux la totale plénitude de la gloire éternelle. » CONCILE VATICAN II, *Unitatis redintegratio*, n°3.

permanents et visibles de l'unité et que l'Esprit assiste afin que tous les autres bénéficient de ce bien essentiel. Suivant la belle expression du Pape Grégoire le Grand, mon ministère est celui de *servus servorum Dei*. Cette définition est la meilleure protection contre le risque de séparer l'autorité (et en particulier la primauté) du ministère, ce qui serait en contradiction avec le sens de l'autorité selon l'Évangile : « Je suis au milieu de vous comme celui qui sert » (Lc 22, 27), dit notre Seigneur Jésus-Christ, Chef de l'Église. D'autre part, comme j'ai eu l'occasion de le déclarer lors de l'importante rencontre au « Conseil œcuménique des Églises » à Genève, le 12 juin 1984, la conviction qu'a l'Église catholique d'avoir conservé, fidèle à la tradition apostolique et à la foi des Pères, le signe visible et le garant de l'unité dans le ministère de l'Évêque de Rome, représente une difficulté pour la plupart des autres chrétiens, dont la mémoire est marquée par certains souvenirs douloureux. Pour ce dont nous sommes responsables, je demande pardon, comme l'a fait mon prédécesseur Paul VI.¹²

Il poursuit :

Ce qui concerne l'unité de toutes les Communautés chrétiennes entre évidemment dans le cadre des charges qui relèvent de la primauté. Il sait bien, en tant qu'Évêque de Rome, et il l'a réaffirmé dans la présente encyclique, que le désir ardent du Christ est la communion pleine et visible de toutes les Communautés, dans lesquelles habite son Esprit en vertu de la fidélité de Dieu. Je suis convaincu d'avoir à cet égard une responsabilité particulière, surtout lorsque je vois l'aspiration œcuménique de la majeure partie des Communautés chrétiennes et que j'écoute la requête qui m'est adressée de trouver une forme d'exercice de la primauté ouverte à une situation nouvelle, mais sans renoncement aucun à l'essentiel de sa mission. Pendant un millénaire, les chrétiens « étaient unis par la communion fraternelle dans la foi et la vie sacramentelle, le Siègne romain intervenant d'un commun accord, si des différends au sujet de la foi ou de la discipline s'élevaient entre elles ». La primauté s'exerçait ainsi pour l'unité. En m'adressant au Patriarche œcuménique, Sa Sainteté Dimitrios Ier, j'étais conscient, comme je l'ai dit, que « pour des raisons très diverses, et contre la volonté des uns et des autres, ce qui devait être un service a pu se manifester sous un éclairage assez différent. Mais, c'est par désir d'obéir vraiment à la volonté du Christ que je me reconnais appelé, comme Évêque de Rome, à exercer ce ministère. Je prie l'Esprit Saint de nous donner sa lumière et d'éclairer tous les pasteurs et théologiens de nos Églises, afin que nous puissions chercher, évidemment ensemble, les formes

¹² *Ibid.*, n°88.

dans lesquelles ce ministère pourra réaliser un service d'amour reconnu par les uns et par les autres¹³.

Il continue :

L'Église catholique, dans sa praxis comme dans ses textes officiels, soutient que la communion des Églises particulières avec l'Église de Rome, et de leurs Évêques avec l'Évêque de Rome, est une condition essentielle – selon le dessein de Dieu – de la communion pleine et visible. Il faut en effet que la pleine communion, dont l'Eucharistie est la manifestation sacramentelle suprême, s'exprime visiblement dans un ministère où tous les évêques se reconnaissent unis dans le Christ et où tous les fidèles trouvent la confirmation de leur foi. La première partie des Actes des Apôtres présente Pierre comme celui qui parle au nom du groupe apostolique et qui sert l'unité de la communauté – tout en respectant l'autorité de Jacques, chef de l'Église de Jérusalem. Ce rôle de Pierre demeure nécessaire dans l'Église, afin que, sous un seul Chef qui est le Christ Jésus, elle soit visiblement dans le monde la communion de tous ses disciples.¹⁴

III. LES AUTRES FONDAMENTAUX POUR ARRIVER À CETTE UNITÉ

L'unique Église fondée par Jésus-Christ subsiste, comme nous l'avons dit plus haut, dans l'Église catholique gouvernée par le successeur de Pierre et par les évêques en communion avec lui. Jean-Paul II élargit cet horizon :

En dehors des limites de la communauté catholique, il n'y pas un vide ecclésial. De nombreux éléments de grande valeur (*eximia*) qui, dans l'Église catholique, s'intègrent dans la plénitude des moyens de salut et des dons de grâce qui font l'Église, se trouvent aussi dans les autres Communautés chrétiennes. »¹⁵

Il poursuit :

Ces Églises et ces Communautés séparées elles-mêmes, même si nous croyons qu'elles souffrent de déficiences, ne sont nullement dépourvues de signification et de valeur dans le mystère du salut. En effet, l'Esprit du Christ ne refuse pas de se servir d'elles comme de moyens de salut, dont la vertu dérive de la plénitude même de grâce et de vérité qui a été confiée à l'Église catholique.¹⁶

¹³ JEAN-PAUL II, *Ut unum sint*, n°95.

¹⁴ *Ibid.*, n°97.

¹⁵ *Ibid.*, n°13.

¹⁶ *Ibid.*, n°10.

Jean-Paul II avait parlé dans cette encyclique du concept d'Églises sœurs¹⁷, concept utilisé jusque-là pour les autres Églises mais pas pour l'Église catholique romaine. Le cardinal Joseph Ratzinger a dû préciser avec autorité dans quel sens il fallait comprendre ce concept.¹⁸ L'Église universelle n'a pas d'Église sœur. Les Églises particulières sont entre elles des sœurs. Ainsi l'Église particulière de Rome, dont notre Pape François est l'évêque, est l'Église sœur de Moscou, de Constantinople, etc. mais l'Église Une, Sainte, Catholique et Apostolique qui subsiste dans l'Église catholique n'a pas d'Église sœur ! Il est donc bien évident que la division est un scandale. Toutes les Églises particulières devraient être en communion avec l'Église de Rome pour n'être que la seule Église universelle de Jésus dans la plénitude de ses moyens de salut et de catholicité !

L'unité ne peut se faire que par la pleine incorporation de tous les fidèles dans l'Église dont Pierre est la Tête. Tous les chrétiens sont donc appelés à accueillir les vérités catholiques. Mais unité ne veut pas dire uniformité. Les Églises gréco-catholiques, ou certaines Églises orientales possèdent le rite, la culture et la spiritualité orthodoxes tout en étant unies au siège de Pierre et en partageant toutes les vérités de foi catholiques. Il faut tenir compte de la hiérarchie des vérités.¹⁹ Certaines vérités sont plus importantes et plus prioritaires que d'autres en vue de l'unité. Il est important dans ce contexte d'aider nos frères à franchir des étapes et de laisser le temps nécessaire de mûrissement.

Le Concile a beaucoup insisté sur la nécessité du dialogue. Comment pourrions-nous travailler à l'unité s'il n'y a pas cette volonté commune de s'écouter et de dialoguer ? Dans son encyclique, Jean-Paul II écrivait :

Il faut passer d'une position d'antagonisme et de conflit à une position où l'un et l'autre se reconnaissent mutuellement comme des partenaires. Quand

¹⁷ *Ibid.*, nn. 56 et 60.

¹⁸ CONGRÉGATION POUR LA DOCTRINE DE LA FOI, *Note sur l'expression « Églises sœurs »*, 30 juin 2000, http://www.vatican.va/roman_curia/congregations/cfaith/documents/rc_con_cfaith_doc_20000630_chiese-sorelle_fr.html

¹⁹ « Les liens mutuels et la cohérence des dogmes peuvent être trouvés dans l'ensemble de la Révélation du mystère du Christ (cf. Cc. Vatican I : DS 3016 : "*nexus mysteriorum*"; LG 25). Il faut, en effet, se rappeler que "la diversité de leurs rapports avec les fondements de la foi chrétienne marque un ordre ou une 'hiérarchie' des vérités de la doctrine catholique" (UR 11) » *Catéchisme de l'Église catholique*, n°90.

on commence à dialoguer, chacune des parties doit présupposer une volonté de réconciliation chez son interlocuteur, une volonté d'unité dans la vérité.²⁰

Grâce à ce dialogue, bien des préjugés sont tombés aujourd'hui, et bien des points de divergence, qui résidaient, souvent, dans une expression de foi mal comprise, ont disparu. Jean-Paul II fait remarquer que le dialogue doit commencer par la conversion du cœur, personnelle et communautaire.²¹

Le Concile insiste aussi beaucoup sur la prière. Jean-Paul II y est revenu plusieurs fois dans son encyclique. La prière doit être l'âme de l'œcuménisme. C'est l'Esprit Saint qui fera le don de l'unité, car c'est lui qui peut transformer l'intérieur des cœurs et des esprits. La prière est essentielle. Chaque année, la semaine de prière pour l'unité des chrétiens doit nous stimuler à nouveau.

Le Concile a demandé de se méfier d'un faux irénisme.²² Le faux irénisme est un état d'esprit qui, pour faire la communion à tout prix, veut ignorer tout ce qui nous divise, et fonder l'unité sur le plus petit dénominateur commun.²³ Le Saint Père le dit bien :

²⁰ JEAN-PAUL II, *Ut unum sint*, n°29.

²¹ « Chacun doit donc se convertir plus radicalement à l'Évangile et, sans jamais perdre de vue le dessein de Dieu, il doit changer son regard. Par l'œcuménisme, la contemplation des « merveilles de Dieu » (*mirabilia Dei*) s'est portée sur des champs nouveaux, où Dieu Trinité suscite l'action de grâce : la perception que l'Esprit agit dans les autres Communautés chrétiennes, la découverte d'exemples de sainteté, l'expérience des richesses illimitées de la communion des saints, la mise en relation avec des aspects insoupçonnés de l'engagement chrétien. Corrélativement, la nécessité de la pénitence a été aussi plus largement ressentie : on prend conscience de certaines exclusions qui blessent la charité fraternelle, de certains refus de pardonner, d'un certain orgueil, de l'enfermement dans la condamnation des « autres » de manière non évangélique, d'un mépris qui découle de présomptions malsaines. Toute la vie des chrétiens est ainsi marquée par la préoccupation œcuménique et ils sont appelés à se laisser comme former par elle », *ibid.*, n°15.

²² « La méthode et la manière d'exprimer la foi catholique ne doivent nullement faire obstacle au dialogue avec les frères. Il faut absolument exposer clairement la doctrine intégrale. Rien n'est plus étranger à l'œcuménisme que ce faux irénisme qui altère la pureté de la doctrine catholique et obscurcit son sens authentique et assuré. En même temps, il faut expliquer la foi catholique de façon plus profonde et plus juste, utilisant une manière de parler et un langage qui soient facilement accessibles même aux frères séparés », CONCILE VATICAN II, *Unitatis redintegratio*, n°11.

²³ « Un « être ensemble » qui trahirait la vérité s'opposerait donc à la nature de Dieu, qui offre la communion avec lui, et à l'exigence de la vérité, qui habite en profondeur tout cœur

L'unité voulue par Dieu ne peut se réaliser que dans l'adhésion commune à la totalité du contenu révélé de la foi. En matière de foi, le compromis est en contradiction avec Dieu qui est Vérité. Dans le Corps du Christ, lui qui est « le Chemin, la Vérité et la Vie » (Jn 14,6), qui pourrait considérer comme légitime une réconciliation obtenue au prix de la vérité ?²⁴

Les problèmes que l'on ne veut pas voir et que l'on veut considérer comme peu importants par rapport à l'unité, et qui ne sont donc pas résolus aujourd'hui, resurgiront plus tard et provoqueront de nouvelles divisions. Répétons-le : il ne peut y avoir d'unité que dans la vérité. Ce point est très important, surtout en nos temps actuels : c'est l'unité dans la foi²⁵ qui fait l'unité en profondeur et qui est seule possible. Nous ne pouvons pas être unis si nous ne croyons pas la même chose de l'Évangile.

Ce bref rappel de la situation nous aide à mieux comprendre l'œuvre œcuménique immense qui doit être réalisée pour retrouver l'unité de l'Église du Christ. Nous ne pouvons que souhaiter que nous ayons soif de l'unité des chrétiens ! Ne soyons cependant pas auto-référents, n'ayons pas la prétention d'avoir réponse à tout, mais soyons conscients que nos frères d'autres confessions peuvent nous apporter quelque chose, pensons à la fidélité à la lecture de la parole de Dieu chez les protestants ou le sens de l'adoration des orthodoxes. Pour obtenir des grâces d'unité, mettons en application ce que notre Père fondateur, le Père Lucien-Marie Dorne, n'a cessé de nous répéter : « Exprimez-vous et soyez détachés ; enrichissez-vous des idées des autres ».

N'oublions pas pour autant que l'unité sera l'œuvre du Saint Esprit, car même si les hommes doivent faire tout leur possible, c'est une tâche qui dépasse les forces humaines. La réconciliation ne peut être que l'œuvre de Dieu.

humain », JEAN-PAUL II, *Ut unum sint*, n°18.

²⁴ *Ibid.*

²⁵ « Il ne s'agit pas de modifier le dépôt de la foi, de changer la signification des dogmes, d'éliminer des paroles essentielles, d'adapter la vérité aux goûts d'une époque ou d'abolir certains articles du Credo sous le faux prétexte qu'ils ne sont plus compris aujourd'hui. L'unité voulue par Dieu ne peut se réaliser que dans l'adhésion commune à la totalité du contenu révélé de la foi. En matière de foi, le compromis est en contradiction avec Dieu qui est Vérité », *ibid.*

Concluons par la prière pour l'unité des chrétiens composée par l'abbé Paul Couturier (1881-1953), qui avait pris de cette intention urgente très à cœur :

Seigneur Jésus, qui à la veille de mourir pour nous, as prié pour que tous tes disciples soient parfaitement un, comme toi en ton Père, et ton Père en toi, fais-nous ressentir douloureusement l'infidélité de notre désunion. Donne-nous la loyauté de rejeter ce qui se cache en nous d'indifférence, de méfiance, et même d'hostilité mutuelle. Accorde-nous de nous rencontrer tous en toi, afin que, de nos âmes et de nos lèvres, monte incessamment ta prière pour l'unité des chrétiens, telle que tu la veux, par les moyens que tu veux. En toi, qui es la charité parfaite, fais-nous trouver la voie qui conduit à l'unité, dans l'obéissance à ton amour et à ta vérité.

LE MYSTÈRE DE LA VIERGE MARIE INTRINSÈQUEMENT LIÉ AU MYSTÈRE DE JÉSUS ET DE L'ÉGLISE

Père Bernard DOMINI

Par l'encyclique *Redemptoris Mater* du 25 mars 1987, Jean-Paul II, au début de l'année mariale, a voulu faire découvrir et redécouvrir aux hommes de notre temps *la présence de la Vierge Marie dans l'Église en marche*. L'humanité avançait vers l'an 2000, disait-il, Marie marchait avec elle !

Cette encyclique était dans le prolongement du chapitre VIII de la Constitution dogmatique *Lumen Gentium* de Vatican II. Les évêques de ce Concile étaient divisés sur la nature du texte sur la « Mère de Dieu ». Certains voulaient un texte à part, consacré uniquement à la Vierge Marie. D'autres préféraient un texte intégré dans *Lumen Gentium*. Cette dernière solution a prévalu. Des mariologues ont pu être déçus, mais ils ont compris peu à peu que l'Esprit-Saint avait guidé les évènements : en intégrant la mariologie dans le chapitre VIII de *Lumen Gentium*, l'Église ne rabaissait pas la dévotion mariale mais la confirmait. Elle n'est pas une dévotion sentimentale, mais elle fait partie du mystère de l'Église et du mystère du Christ. Voilà ce que le Pape Jean-Paul II a fait comprendre dans son encyclique sur la Mère du Rédempteur.

I. MARIE DANS LE MYSTÈRE DU CHRIST ET DE L'ÉGLISE

Elle est présente dans le mystère du Christ, disait Jean-Paul II, par une prédestination tout à fait particulière : élue de toute éternité pour être la Mère du Fils de Dieu. Elle est la femme annoncée après le péché originel, prophétisée par Isaïe (7,14). Elle a été dotée de dons uniques et l'ange Gabriel peut lui dire : « Salut pleine de Grâce ! » Elle est l'immaculée conception, non marquée par les blessures du péché originel !

Marie est aussi présente dans le mystère du Christ par sa Foi personnelle et son oui. C'est par ce oui au jour de l'annonciation qu'elle est entrée effecti-

vement dans le mystère du Christ en devenant sa mère. Sainte Élisabeth, inspirée de l'Esprit-Saint, lui dit : « Bienheureuse celle qui a cru ! »

Cette Foi, Marie en a vécu toute sa vie. Au pied de la croix, sa Foi a été héroïque : celui dont le règne devait être éternel, mourait. C'était le plus cruel démenti aux paroles de l'archange Gabriel. La Vierge Marie n'a pas douté ! Jean-Paul II a dit que jamais personne n'atteindra son degré d'héroïcité ! Par son « oui » héroïque au calvaire, elle a coopéré activement à l'œuvre rédemptrice accomplie par son Fils et est devenue la nouvelle Eve.

Jean-Paul II n'a pas utilisé le terme « corédemption » mais a rapporté fidèlement la doctrine de Vatican II sur la coopération à la rédemption. Citons la conclusion de la première partie de l'encyclique :

Il y a, dans l'économie de la grâce, réalisée sous l'action de l'Esprit Saint, une correspondance unique entre le moment de l'Incarnation du Verbe et celui de la naissance de l'Église. La personne qui fait l'unité entre ces deux moments est Marie : Marie à Nazareth et Marie au Cénacle de Jérusalem. Dans les deux cas, sa présence discrète, mais essentielle, montre la voie de la « naissance par l'Esprit ». *Ainsi celle qui est présente dans le mystère du Christ comme Mère est rendue présente – par la volonté du Fils et par l'Esprit Saint – dans le mystère de l'Église.* Et dans l'Église encore, elle continue à être une présence maternelle, comme le montrent les paroles prononcées sur la Croix : « Femme, voici ton fils » ; « Voici ta mère ». ¹

Ces dernières paroles de Jean-Paul II révèlent que la mariologie n'a pas été rabaissée en étant intégrée dans le chapitre VIII de *Lumen Gentium*. Le Magistère l'a reconnue comme étant un Traité théologique dont aucun baptisé ne peut faire l'impasse : la Vierge Marie est unie à jamais au Mystère du Christ et au Mystère de l'Église. Elle est pour toujours la Mère de Dieu et notre Mère. Sa participation au mystère de l'Église est une mission maternelle = l'enfantement des nouveaux enfants de l'Église par l'union à la Croix de Jésus. Sa mission maternelle précède la mission apostolique des apôtres.

II. LA MÈRE DE DIEU AU CENTRE DE L'ÉGLISE EN MARCHÉ

En cette deuxième partie, Jean-Paul II, citant le Concile, dit que, par son intercession répétée auprès de Dieu, *la Mère de Dieu continue à nous obte-*

¹ JEAN-PAUL II, lettre encyclique *Redemptoris Mater*, n°24. C'est nous qui soulignons.

nir les dons pour notre salut éternel. Elle coopère à la mission de l'Église pour la naissance et l'éducation de nouveaux enfants de Dieu (24). Jean-Paul II cite Fatima, Lourdes, Czestochowa, Notre-Dame de Guadeloupe. Ces sanctuaires (28) témoignent que les fidèles en tout temps et en tout lieu se sont tournés vers leur Mère. On pourrait parler, écrivait-il, d'une véritable géographie de la foi et de la piété mariale qui comprend tous ces lieux de pèlerinage du Peuple de Dieu à la recherche d'une rencontre avec la Mère de Dieu pour trouver, dans le rayonnement de la présence maternelle de « celle qui a cru », l'affermissement de sa propre foi.

A. La marche de l'Église et l'unité de tous les chrétiens

À partir du numéro 29, Jean-Paul II a montré que la dévotion mariale ne nuit pas à l'œcuménisme. Au numéro 31, il a donné ce témoignage important :

Je voudrais souligner à quel point l'Église catholique, l'Église orthodoxe et les antiques Églises orientales se sentent profondément unies dans l'amour et dans la louange de la *Théotokos* = Mère de Dieu. Non seulement « les dogmes fondamentaux de la foi chrétienne sur la Trinité, le Verbe de Dieu qui a pris chair de la Vierge Marie, ont été définis dans les Conciles œcuméniques tenus en Orient », mais encore, dans leur culte liturgique « les Orientaux célèbrent en des hymnes magnifiques Marie toujours Vierge... et Très Sainte Mère de Dieu ». Aux moments difficiles de leur existence chrétienne tourmentée, « nos frères chrétiens se sont réfugiés sous sa protection », conscients d'avoir en elle un puissant secours.

B. L'Église et sa mission auprès des pauvres

Au numéro 37, Jean-Paul II écrivait :

En puisant dans le cœur de Marie, dans la profondeur de sa foi exprimée par les paroles du Magnificat, l'Église prend toujours mieux conscience de ceci : on ne peut séparer la vérité sur Dieu qui sauve, sur Dieu qui est source de tout don, de la manifestation de son amour préférentiel pour les pauvres et les humbles, amour qui, chanté dans le Magnificat, se trouve ensuite exprimé dans les paroles et les actions de Jésus.

III. LA MÉDIATION MATERNELLE DE LA VIERGE-MARIE

A. Marie, servante du Seigneur

À partir du numéro 40, Jean-Paul II a expliqué comment il fallait comprendre le mystère de la médiation de la Vierge Marie :

La maternité de Marie demeure sans cesse dans l'Église comme médiation d'intercession, et l'Église exprime sa foi en cette vérité en invoquant Marie « sous les titres d'Avocate, d'Auxiliatrice, de Secourable, de Médiatrice ». Par sa médiation subordonnée à celle du Rédempteur, Marie contribue d'une manière spéciale à l'union de l'Église en pèlerinage sur la terre avec la réalité eschatologique et céleste de la communion des saints, puisqu'elle a déjà été « élevée au ciel » [...] Dans le mystère de l'Assomption s'exprime la foi de l'Église, selon laquelle Marie est « unie par un lien étroit et indissoluble » au Christ, car si, en tant que mère et vierge, elle lui était unie de façon singulière lors de sa première venue, par sa continuelle coopération avec lui elle le sera aussi dans l'attente de la seconde venue. [...] Ainsi, dans son assomption au ciel, Marie est comme enveloppée dans toute la réalité de la communion des saints, et son union même à son Fils dans la gloire est toute tendue vers la plénitude définitive du Royaume, lorsque « Dieu sera tout en tous ».²

B. Marie dans la vie du baptisé

Jean-Paul II dont la devise témoigne de sa consécration à la Vierge Marie selon la spiritualité de Saint Louis-Marie Grignon de Montfort (*Totus tuus*) ne pouvait pas ne pas terminer son encyclique par « la dimension mariale de la vie d'un disciple du Christ »³, qui

s'exprime précisément, d'une manière spéciale, par cette offrande filiale à la Mère de Dieu, qui a commencé par le testament du Rédempteur sur le Golgotha. En se livrant filialement à Marie, le chrétien, comme l'Apôtre Jean, « reçoit parmi ses biens personnels » la Mère du Christ et l'introduit dans tout l'espace de sa vie intérieure, c'est-à-dire dans son « moi » humain et chrétien : « Il l'accueille chez lui ». Il cherche ainsi à entrer dans le rayonnement de l'« amour maternel » avec lequel la Mère du Rédempteur « prend soin des frères de son Fils », « à la naissance et à l'éducation desquels elle apporte sa coopération »... Non seulement ce rapport filial, cet abandon de soi d'un fils à sa mère trouve son commencement dans le Christ, mais *on peut dire qu'en définitive il est orienté vers lui*. On peut dire que Marie redit continuellement à tous les hommes ce qu'elle disait à Cana de Galilée : « Tout ce qu'il vous dira,

² *Ibid.*, nn. 40-41.

³ *Ibid.*, n°45.

faites-le » [...] Pour tout chrétien, pour tout homme, Marie est celle qui, la première, « a cru », et c'est précisément avec cette foi d'épouse et de mère qu'elle veut agir sur tous ceux qui se confient à elle comme des fils. Et l'on sait que plus ces fils persévèrent dans cette attitude et y progressent, plus aussi Marie les rapproche de « l'insondable richesse du Christ » (*Ep* 3,8). Et pareillement, ils reconnaissent toujours mieux la dignité de l'homme dans toute sa plénitude et le sens ultime de sa vocation, car le « Christ [...] manifeste pleinement l'homme à lui-même ».

Cette dimension mariale de la vie chrétienne prend un accent particulier en ce qui concerne *la femme et la condition féminine*. En effet, la féminité se trouve particulièrement liée à la Mère du Rédempteur. Je veux seulement souligner ici que la figure de Marie de Nazareth projette une lumière sur la femme en tant que telle du fait même que Dieu, dans l'événement sublime de l'Incarnation de son Fils, s'en est remis au service, libre et actif, d'une femme. On peut donc affirmer qu'en se tournant vers Marie, la femme trouve en elle le secret qui lui permet de vivre dignement sa féminité et de réaliser sa véritable promotion. A la lumière de Marie, l'Église découvre sur le visage de la femme les reflets d'une beauté qui est comme le miroir des sentiments les plus élevés dont le cœur humain soit capable : la plénitude du don de soi suscité par l'amour ; la force qui sait résister aux plus grandes souffrances ; la fidélité sans limite et l'activité inlassable ; la capacité d'harmoniser l'intuition pénétrante avec la parole de soutien et d'encouragement. Pendant le Concile, *Paul VI proclama solennellement que Marie est Mère de l'Église*, « c'est-à-dire Mère de tout le peuple de Dieu, aussi bien des fidèles que des Pasteurs ». Plus tard, en 1968, dans la Profession de foi connue sous le nom de « *Credo* du peuple de Dieu », il reprit cette affirmation avec plus de force encore : « Nous croyons que la très sainte Mère de Dieu, nouvelle Eve, Mère de l'Église, continue au ciel son rôle maternel à l'égard des membres du Christ, en coopérant à la naissance et au développement de la vie divine dans les âmes des rachetés ».⁴

La conclusion de Jean-Paul II est *plus que jamais d'actualité* :

L'humanité a fait des découvertes admirables et a atteint des résultats prodigieux dans le domaine de la science et de la technique, elle a accompli de grandes œuvres sur la voie du progrès et de la civilisation, et l'on dirait même que, ces derniers temps, elle a réussi à accélérer le cours de l'histoire ; mais le revirement fondamental, le revirement que l'on peut qualifier d'« originel », accompagne toujours la marche de l'homme et, à travers toutes les vicissitudes historiques, il accompagne tous et chacun des hommes. *C'est le retournement entre la « chute » et le « relèvement », entre la mort et la vie. C'est aussi un défi*

⁴ *Ibid.*, nn. 45-47.

*incessant pour les consciences humaines, un défi pour toute la conscience historique de l'homme : le défi qui consiste à marcher sans « tomber », sur les routes toujours anciennes et toujours nouvelles, et à « se relever » si l'on est tombé. Arrivant bientôt, avec toute l'humanité, aux confins des deux millénaires, l'Église, pour sa part, avec l'ensemble de la communauté des croyants et en union avec tous les hommes de bonne volonté, accueille le grand défi contenu dans ces paroles de l'antienne mariale sur le « peuple qui tombe et qui cherche à se relever », et elle se tourne à la fois vers le Rédempteur et vers sa Mère en disant : « Viens au secours ». Elle voit en effet – et cette prière en témoigne – la bienheureuse Mère de Dieu dans le mystère salvifique du Christ et dans son propre mystère ; elle la voit profondément enracinée dans l'histoire de l'humanité, dans la vocation éternelle de l'homme, selon le dessein que Dieu, dans sa Providence, a fixé pour lui de toute éternité ; elle la voit apportant sa présence et son assistance maternelles dans les problèmes multiples et complexes qui accompagnent aujourd'hui la vie des personnes, des familles et des nations ; elle la voit secourant le peuple chrétien dans la lutte incessante entre le bien et le mal, afin qu'il « ne tombe pas » ou, s'il est tombé, qu'il « se relève ».*⁵

CONCLUSION

N'ayons pas peur de faire connaître cette encyclique mariale de Jean-Paul II, qui mérite d'être davantage approfondie. Elle permet en effet de mieux comprendre que la dévotion mariale du Concile Vatican II n'est pas du domaine dévotionnel optionnel, mais fait partie du domaine de la Foi de l'Église. La Vierge Marie, de par le dessein de Dieu est liée pour toujours au mystère du Christ et de l'Église.

Je n'ai pas commenté l'un des derniers textes de Jean-Paul II sur le rosaire, *Rosarium virginis Mariae*, du 16 octobre 2002 :

Le Rosaire de la Vierge Marie, qui s'est développé progressivement au cours du deuxième millénaire sous l'inspiration de l'Esprit de Dieu, est une prière aimée de nombreux saints et encouragée par le Magistère. Dans sa simplicité et dans sa profondeur, il reste, même dans le troisième millénaire commençant, une prière d'une grande signification, destinée à porter des fruits de sainteté. Elle se situe bien dans la ligne spirituelle d'un christianisme qui, après deux mille ans, n'a rien perdu de la fraîcheur des origines et qui se sent poussé par l'Esprit de Dieu à « avancer au large » (*Duc in altum !*) pour redire, et même pour « crier » au monde, que le Christ est Seigneur et Sauveur, qu'il est « le chemin, la vérité et la vie » (*Jn 14,6*), qu'il est « la fin de l'histoire humaine, le

⁵ *Ibid.*, n°52.

point vers lequel convergent les désirs de l'histoire et de la civilisation ». En effet, tout en ayant une caractéristique mariale, le Rosaire est une prière dont le centre est christologique. Dans la sobriété de ses éléments, il concentre en lui la profondeur de tout le message évangélique, dont il est presque un résumé. En lui résonne à nouveau la prière de Marie, son Magnificat permanent pour l'œuvre de l'Incarnation rédemptrice qui a commencé dans son sein virginal. Avec lui, le peuple chrétien se met à l'école de Marie, pour se laisser introduire dans la contemplation de la beauté du visage du Christ et dans l'expérience de la profondeur de son amour. Par le Rosaire, le croyant puise d'abondantes grâces, les recevant presque des mains mêmes de la Mère du Rédempteur.⁶

Si le Rosaire a été la prière préférée du Pape Jean-Paul II, c'est parce qu'il est centré sur le Christ. Avec la Vierge Marie, Mère de l'Église, nous méditons les mystères du Christ et elle nous aide à les vivre en Église !

⁶ JEAN-PAUL II, *Rosarium Virginis Mariae*, n°1.

**Défendre et servir la famille, la vie, le
travailleur et les Nations**

JEAN-PAUL II ET LA DOCTRINE SOCIALE DE L'ÉGLISE

Frère Clément-Marie DOMINI

INTRODUCTION

Fin 1940, à Cracovie, un jeune homme de 20 ans travaille comme ouvrier dans une usine chimique. Il y passera quatre années, d'abord dans la carrière pour extraire des pierres à chaux destinées à la production de soude de l'usine, puis dans l'usine elle-même.¹ Cette expérience, sous le régime nazi, puis sa vie sous le régime communiste, ont sensibilisé profondément Karol Wojtyła à la question sociale, comme cela apparaîtra lors de son pontificat.²

Jean-Paul II écrira trois encycliques sociales. Dans la première, *Laborem exercens*, en 1981, il aborde le thème de l'homme au travail, clef de la question sociale et dimension incontournable de l'homme sur la terre. En 1987 paraît *Sollicitudo rei socialis* qui, vingt ans après l'encyclique de Paul VI sur le développement (*Populorum progressio*), prolonge l'appel à un développement intégral. Enfin, la troisième encyclique sociale, *Centesimus annus*, est donnée trois ans et demi plus tard, en 1991, pour le centenaire de la première encyclique sociale donnée par Léon XIII en 1891, dans le

¹ Cf. George WEIGEL, *Jean-Paul II, témoin de l'espérance*, JC Lattès, 1999, pages 77 et suivantes. C'est d'ailleurs dans ce cadre qu'il découvre et approfondit le *Traité de la vraie dévotion* de saint Louis-Marie Grignon de Montfort, en 1940 : « Je me rappelle l'avoir porté longtemps sur moi, même à l'usine de soude, si bien que sa belle couverture était tâchée de chaux » (André FROSSARD, *N'ayez pas peur ; dialogue avec Jean-Paul II*, Robert Laffont, 1982, page 184).

² Jean-Paul II évoquera cette expérience à plusieurs reprises. Par exemple : « Au cours de ma vie, j'ai eu la chance, cette grâce de Dieu, de pouvoir découvrir ces vérités fondamentales sur le travail humain grâce à mon expérience personnelle de travail manuel. [...] De cette expérience de quelques années j'ai retiré la conviction et la certitude que dans le travail s'exprime l'homme comme un sujet capable d'aimer, orienté vers les valeurs humaines fondamentales, prêt à la solidarité avec tout homme... Dans mon expérience de vie, j'ai appris ce qu'est un travailleur, et je porte cela dans mon cœur » (JEAN-PAUL II, *Homélie de la Messe pour les travailleurs*, Paris, 31 mai 1980)

contexte de la révolution industrielle, *Rerum novarum*. Jean-Paul II interprète à la lumière de la foi les « choses nouvelles » d'aujourd'hui en proposant des solutions inspirées de l'Évangile.

Dans une première partie, nous allons montrer brièvement comment Jean-Paul II conçoit dans ces textes la doctrine sociale de l'Église ; puis nous évoquerons quelques thèmes marquants ou transversaux de son magistère social.

I. LA DOCTRINE SOCIALE DE L'ÉGLISE

Il ne s'agit pas ici de faire ici une présentation organique de la doctrine sociale, mais seulement de mentionner quelques développements spécifiques apportés par Jean-Paul II à ce thème.³

Jean-Paul II qualifie la doctrine sociale de « corps de doctrine actualisé qui s'articule au fur et à mesure que l'Église interprète les événements dans leur déroulement au cours de l'histoire, à la lumière de l'ensemble de la Parole révélée par le Christ Jésus, et avec l'assistance de l'Esprit-Saint. »⁴

Concrètement, « l'Église n'a pas de modèle à proposer »⁵ car ceux-ci doivent être conçus dans les situations auxquelles on a à faire face. Mais elle présente

comme orientation intellectuelle sa doctrine sociale qui reconnaît le rôle positif du marché et de l'entreprise, mais qui souligne en même temps la nécessité de leur orientation vers le bien commun.⁶

Même si cette doctrine n'est pas constituée à l'avance, mais se développe au fur et à mesure que les circonstances l'exigent, elle suit une trame, qui est

³ Pour une présentation très succincte de ce qu'est la doctrine sociale, cf. *Catéchisme de l'Église Catholique*, nn. 2419-2425. Pour une présentation plus approfondie : cf. CONSEIL PONTIFICAL « JUSTICE ET PAIX », *Compendium de la doctrine sociale*, Libreria Editrice Vaticana, 2005, 530 pages

⁴ JEAN-PAUL II, *Sollicitudo rei socialis*, n°1 ; on parle aussi d'« enseignement social » ou de « magistère social » de l'Église (cf. JEAN-PAUL II, *Centesimus annus*, n°2).

⁵ JEAN-PAUL II, *Centesimus annus*, n°43.

⁶ *Ibid.*

la juste conception de la personne humaine, de sa valeur unique, dans la mesure où l'homme est sur la terre la seule créature que Dieu ait voulue pour elle-même.⁷

L'Église ne propose pas de système ni de programme politique ou économique et ne manifeste pour les uns ou les autres aucune préférence, pourvu que la dignité de l'homme soit respectée et promue. Cependant l'Église est « experte en humanité »⁸ et a donc une parole importante sur ces questions qui sont avant tout morales.

A. Du domaine de la théologie morale

C'est précisément un apport important de Jean-Paul II que d'avoir clairement situé la doctrine sociale de l'Église dans une perspective théologique. En effet, depuis Léon XIII, les papes avaient justifié leur intervention dans le domaine social sur le plan du droit naturel, mieux connu par la Révélation. Mais Jean-Paul II, sans récuser la référence au droit naturel qu'il intègre, va ancrer plus directement son magistère social dans la Révélation, en laquelle il voit la source de la doctrine sociale ; elle est pour lui une formulation des résultats d'une réflexion sur l'homme dans la société et le contexte international à la lumière de la foi.⁹ Le pape note que cette forte accentuation théologique n'est pas contradictoire avec un authentique humanisme, au contraire, puisque c'est de la Révélation divine que l'Église reçoit le sens de l'homme, ainsi que le disait Paul VI : « Pour connaître l'homme, l'homme vrai, l'homme intégral, il faut connaître Dieu. »¹⁰ Ainsi affirme-t-il que

l'anthropologie chrétienne est donc en réalité un chapitre de la théologie et, pour la même raison, la doctrine sociale, en s'occupant de l'homme [...], appartient au domaine de la théologie, et spécialement de la théologie morale.

⁷ *Ibid.*, n°11.

⁸ PAUL VI, *Populorum progressio*, n°13.

⁹ Jean-Paul II écrit en effet : « Son but principal est d'interpréter ces réalités en examinant leur conformité ou leurs divergences avec les orientations de l'enseignement de l'Évangile sur l'homme et sur sa vocation à la fois terrestre et transcendante. Elle a donc pour but d'orienter le comportement chrétien. C'est pourquoi elle n'entre pas dans le domaine de l'idéologie mais dans celui de la théologie, et particulièrement de la théologie morale » (*Sollicitudo rei socialis*, n°41 ; cf. aussi *Centesimus annus*, n°43).

¹⁰ PAUL VI, *Discours de conclusion du concile Vatican II*, 7 décembre 1965.

La dimension théologique apparaît donc nécessaire tant pour interpréter que pour résoudre les problèmes actuels de la convivialité humaine.¹¹

Ces trois encycliques sociales ont donc une forte connotation théologique, et puisent abondamment dans la Sainte Écriture. Dans *Centesimus annus*, Jean-Paul II ne craint pas d'affirmer que « de la conception chrétienne de la personne résulte nécessairement une vision juste de la société. »¹² C'est pourquoi il estime que la doctrine sociale de l'Église fait partie de la mission d'évangélisation de l'Église et compte même pour la nouvelle évangélisation comme « un élément essentiel ». ¹³

II. L'HOMME EST LE CENTRE DE LA QUESTION SOCIALE

Pour Jean-Paul II, l'homme doit être mis au centre de la question sociale, comme il est au cœur de l'enseignement social de l'Église, puisque son principe de base est sa sollicitude pour l'homme.¹⁴ Nous allons évoquer quelques thèmes du magistère social de Jean-Paul II.

A. L'homme au travail ; sa dignité de personne et ses droits

Jean-Paul II est très sensible au thème du travail. Sa première encyclique, sur l'homme au travail, est, de ses trois encycliques sociales, sa préférée.¹⁵ C'est aussi un texte très personnel, « dans la mesure où Jean-

¹¹ JEAN-PAUL II, *Centesimus annus*, n°55 ; Benoît XVI poursuivra cette réflexion d'une manière approfondie et très pertinente dans son encyclique sociale *Caritas in veritate* : « Nous ne serons capables de produire une réflexion nouvelle et de déployer de nouvelles énergies au service d'un véritable humanisme intégral que si nous nous reconnaissons, en tant que personnes et en tant que communautés, appelés à faire partie de la famille de Dieu en tant que fils. La plus grande force qui soit au service du développement, c'est donc un humanisme chrétien, qui ravive la charité et se laisse guider par la vérité, en accueillant l'une et l'autre comme des dons permanents de Dieu. L'ouverture à Dieu entraîne l'ouverture aux frères et à une vie comprise comme une mission solidaire et joyeuse. Inversement, la fermeture idéologique à l'égard de Dieu et l'athéisme de l'indifférence, qui oublient le Créateur et risquent d'oublier aussi les valeurs humaines, se présentent aujourd'hui parmi les plus grands obstacles au développement. *L'humanisme qui exclut Dieu est un humanisme inhumain* » (n°78).

¹² *Ibid.*, n°13.

¹³ *Ibid.*, n°9 ; cf. aussi *Sollicitudo rei socialis*, n°41 et *Centesimus annus*, n°54.

¹⁴ Cf. JEAN-PAUL II, *Centesimus annus*, n°53.

¹⁵ Cf. George WEIGEL, *op. cit.*, page 750.

Paul II apporte sa propre expérience ouvrière dans l'analyse de la signification morale du travail humain. »¹⁶

L'homme est le sujet et l'auteur du travail ; il doit être considéré comme le but, et non uniquement comme le moyen, du processus économique. Ainsi est mis en relief « le primat de l'homme dans le processus de production, le primat de l'homme par rapport aux choses ». ¹⁷ Par son travail, comme par ses actes, l'homme agit sur le monde extérieur en le transformant, répondant ainsi à l'ordre du Créateur, et collaborant avec lui à la création. Mais ce n'est pas tout : par son travail, l'homme se réalise lui-même. ¹⁸ Voilà pourquoi le travail est aussi pour l'homme un « devoir », une « obligation morale » pour lui-même, mais aussi envers sa famille, sa patrie et la société tout entière. ¹⁹

Une question étroitement liée au travail est celle de la juste rémunération. Pour Jean-Paul II, une juste rémunération de l'adulte chargé de famille est celle qui sera suffisante pour toute la famille. Ceci peut passer soit par le « salaire familial », c'est-à-dire suffisant pour les besoins de la famille sans que l'épouse soit obligée de prendre un travail rémunéré hors de son foyer, soit par d'autres mesures comme les allocations familiales ou les allocations de la mère au foyer, qui doivent correspondre réellement au nombre de personnes à charge. Qu'une mère de famille soit contrainte à prendre un emploi rétribué hors de chez elle n'est pas juste du point de vue de la société et de la famille. Ce sera donc « l'hon-

¹⁶ *Ibid.*, page 518 ; voici un extrait d'homélie où Jean-Paul II souligne cette expérience : « Le christianisme et l'Église n'ont pas peur du monde du travail. Ils n'ont pas peur du système fondé sur le travail. Le Pape n'a pas peur des travailleurs. Ils lui ont toujours été particulièrement proches. Il est sorti du milieu d'eux. Il est sorti des carrières de pierre de Zakrzówek, des fournaies Solvay à Borek Falecki, puis de Nowa Huta. C'est à travers ces divers milieux, à travers ses propres expériences de travail que le Pape – j'ose le dire – a appris de nouveau l'Évangile. Il s'est rendu compte et il s'est convaincu que la problématique contemporaine du travail humain est profondément gravée dans l'Évangile. Tout comme il est impossible de la résoudre à fond sans l'Évangile » (JEAN-PAUL II, *Homélie de la Messe au sanctuaire de la Sainte Croix*, Pologne, 9 juin 1979).

¹⁷ JEAN-PAUL II, *Laborem exercens*, n°12.

¹⁸ Cette insistance est aussi une conséquence de la philosophie personnaliste de Karol Wojtyła. Cf. son étude : Karol WOJTYŁA, *Personne et acte*, Paris, Éditions du Centurion, 1983, 339 pages.

¹⁹ Cf. JEAN-PAUL II, *Laborem exercens*, n°16.

neur de la société d'assurer à la mère [...] la possibilité d'élever ses enfants et de se consacrer à leur éducation. »²⁰

Jean-Paul II évoque aussi le rôle important des syndicats « que l'Église approuve et défend ». ²¹ Ceux-ci sont un élément indispensable de la vie sociale, mais ne doivent pas être seulement le reflet d'une structure de classe de la société. Ils ont pour rôle la « lutte pour la justice sociale » et non une « lutte contre les autres », car la caractéristique du travail est avant tout d'unir les hommes par la solidarité. Les requêtes sociales ne peuvent donc pas se transformer en une sorte d'égoïsme de groupe ou de classe. Mais par l'action des syndicats, le travailleur peut « avoir » plus, mais aussi et surtout « être » davantage. ²²

B. Capitalisme et socialisme

Depuis *Rerum novarum*, le problème du travail s'est posé en fonction d'un grand conflit entre « monde du capital » et « monde du travail ». Pour Jean-Paul II, il y a entre capital et travail une complémentarité, ²³ qui n'exclut pas un principe toujours enseigné par l'Église : celui de la priorité du travail par rapport au capital. En effet, dans le processus de production, le travail est toujours une cause efficiente première, tandis que le capital, entendu comme ensemble des moyens de production, demeure seulement un instrument. ²⁴

Ce conflit entre capital et travail a trouvé son expression dans le

conflit idéologique entre le libéralisme, entendu comme idéologie du capitalisme, et le marxisme, entendu comme idéologie du socialisme et du communisme. ²⁵

Ces deux idéologies ont été condamnées à plusieurs reprises dans la tradition sociale. À son tour, Jean-Paul II énonce « l'attitude critique » de l'Église vis-à-vis de ces deux conceptions, qui se rejoignent en réduisant l'homme à la sphère économique. ²⁶

²⁰ *Ibid.*, n°19.

²¹ JEAN-PAUL II, *Centesimus annus*, n°7.

²² JEAN-PAUL II, *Laborem exercens*, n°20.

²³ Cf. *ibid.*, n°13 et *Centesimus annus*, n°32.

²⁴ Cf. JEAN-PAUL II, *Laborem exercens*, n°12.

²⁵ *Id.*, n°11.

²⁶ Cf. JEAN-PAUL II, *Centesimus annus*, n°19 ; cf. aussi *Sollicitudo rei socialis*, n°21.

Jean-Paul II, à la suite de Léon XIII, critique en effet sévèrement le socialisme, dont l'erreur fondamentale est de caractère anthropologique, réduisant l'individu à un simple élément de l'organisme social, et faussant la conception de personne, conséquence de l'athéisme et du mépris de la personne humaine et qui trouve son expression dans la lutte des classes.²⁷

Le capitalisme, entendu comme un système où « la liberté dans le domaine économique n'est pas encadrée par un contexte juridique ferme » a conduit à la société de consommation et à l'erreur du matérialisme, prônant le primat et la supériorité de ce qui est matériel.²⁸ En réduisant l'homme à ses besoins matériels, il l'a détourné de sa fin qu'est Dieu, étouffant ses aspirations profondes et entraînant ainsi nombre d'atteintes à la dignité de la personne humaine.

Cependant, si l'on comprend le capitalisme comme « système économique qui reconnaît le rôle fondamental et positif de l'entreprise, du marché, de la propriété privée... »,²⁹ il est possible de le proposer comme modèle. En effet, les mécanismes du marché présentent des avantages solides. C'est pourquoi, sur le plan matériel,

il semble que, à l'intérieur de chaque pays comme dans les rapports internationaux, le marché libre soit l'instrument le plus approprié pour répartir les ressources et répondre efficacement aux besoins.³⁰

En fait, « Jean-Paul II estime que les énergies suscitées par le marché devraient être tempérées et canalisées par la loi et la culture morale. »³¹

Enfin, l'État a aussi un rôle économique important en soutenant les entreprises, en assurant la liberté, la propriété, la stabilité de la monnaie,

²⁷ Cette erreur consiste aussi « en une conception de la liberté humaine qui la soustrait à l'obéissance à la vérité [...]. Le sens de la liberté se trouve alors dans un amour de soi qui va jusqu'au mépris de Dieu et du prochain... » (JEAN-PAUL II, *Centesimus annus*, n°17).

²⁸ Cf. JEAN-PAUL II, *Centesimus annus*, n°42 et *Laborem exercens*, n°13.

²⁹ JEAN-PAUL II, *Centesimus annus*, n°42.

³⁰ *Ibid.*, n°34. Dans le même sens, l'Église reconnaît le rôle pertinent du profit comme indicateur du bon fonctionnement de l'entreprise, mais « il faut ajouter la prise en compte des facteurs humains et moraux qui, à long terme, sont au moins aussi essentiels pour la vie de l'entreprise, et même pour son efficacité économique » (*Centesimus annus*, n°35).

³¹ Georges WEIGEL, *op. cit.*, page 747.

l'efficacité des services publics, ainsi que la sécurité.³² Dans son action, il doit être guidé par les principes de solidarité, en veillant au respect des droits et de la dignité de chaque homme, et de subsidiarité, en n'étendant pas à l'excès le cadre de son action. Tout en promouvant les droits humains, il doit éviter de devenir « l'État de l'assistance ».

C. La question sociale prend les dimensions du monde

Au début de *Sollicitudo rei socialis*, Jean-Paul II constate que la question sociale a acquis une dimension mondiale. Il consacre un long chapitre de son encyclique à un « panorama du monde contemporain »³³ dans sa dimension internationale. Il y déplore « une conception trop étroite, à savoir surtout économique, du développement. »³⁴ La conséquence est l'élargissement du fossé entre le Nord et le Sud, comme à l'intérieur des sociétés elles-mêmes. Jean-Paul II note que, depuis vingt ans, « la situation s'est considérablement aggravée. »³⁵

C'est le concept même de développement qui est à revoir, lequel ne doit pas se limiter aux critères économiques, mais possède un caractère moral et passe par le respect de la dignité de chaque homme. Ainsi, le développement ne soit pas être compris de manière exclusivement économique, mais dans un sens intégralement humain, et donc aussi spirituel.³⁶ De plus, pour que ce développement soit authentique, il faut que tous les pays du monde y participent.³⁷

Sur le plan interne, le respect des droits de l'homme passe par le droit à la vie, le droit des familles, la justice dans les rapports de travail, la liberté religieuse... Sur le plan international, il passe par le respect de l'identité de chaque peuple en alliant solidarité et liberté. Le vrai développement

³² Cf. JEAN-PAUL II, *Centesimus annus*, n°48 ; Jean-Paul II ici souligne que le défaut de sécurité est l'un des principaux obstacles au développement et au bon ordre économiques, avec la corruption.

³³ Cf. JEAN-PAUL II, *Sollicitudo rei socialis*, nn. 11 à 26.

³⁴ *Ibid.*, n°15.

³⁵ *Ibid.*, n°16. Jean-Paul II souligne cependant quelques aspects positifs, parmi lesquels la prise en compte croissante de la nécessaire préoccupation des droits de l'homme et du fait que les hommes sont liés par un destin commun qui rend nécessaire la solidarité (cf. *ibid.*, n°26).

³⁶ JEAN-PAUL II, *Centesimus annus*, n°29.

³⁷ Cf. JEAN-PAUL II, *Sollicitudo rei socialis*, n°17.

doit donc être fondé sur l'amour de Dieu et du prochain qui rendra possible la civilisation de l'amour.³⁸

CONCLUSION

On pourrait résumer tout ce que Jean-Paul II a dit dans son magistère social par ce titre qu'il a donné à la sixième partie de *Centesimus annus* : « L'homme est la route de l'Église ». Mais quand il parle de l'homme, c'est toujours en pensant à sa dimension transcendante : créé par Dieu à son image et à sa ressemblance, il est destiné à vivre éternellement en Dieu. C'est de ce point de vue que Jean-Paul II considère que les systèmes capitaliste et marxiste se rejoignent, car l'homme est aliéné quand on nie sa dimension transcendante.³⁹ Ainsi l'erreur fondamentale de ces systèmes repose sur une conception erronée de la nature de la personne humaine, fruit de l'athéisme qui prive l'homme de sa vraie grandeur, et de son besoin de salut.⁴⁰ Ainsi, pour défendre vraiment l'homme, la doctrine sociale *doit* se référer à Dieu :

Les sciences humaines et la philosophie aident à bien saisir que *l'homme est situé au centre de la société* [...]. Mais seule la foi lui révèle pleinement sa véritable identité, et elle est précisément le point de départ de la doctrine sociale de l'Église qui, en s'appuyant sur tout ce que lui apportent les sciences et la philosophie, se propose d'assister l'homme sur le chemin du salut.⁴¹

Achevons par cet appel de Jean-Paul II, à la fin de sa dernière encyclique sociale :

Pour l'Église, le message social de l'Évangile ne doit pas être considéré comme une théorie, mais avant tout comme un fondement et une motivation de l'action. [...] Plus que jamais, l'Église sait que son message social sera rendu crédible par le témoignage des œuvres, plus encore que par sa cohérence et sa logique internes.⁴²

³⁸ Cf. *ibid.*, n°33.

³⁹ Cf. JEAN-PAUL II, *Centesimus annus*, n°19.

⁴⁰ Cf. *ibid.*, n°13. Ainsi, pour Jean-Paul II, la cause véritable de la chute du communisme en 1989 est « le vide spirituel provoqué par l'athéisme... » (*ibid.*, n°24).

⁴¹ *Ibid.*, n°54.

⁴² *Ibid.*, n°57.

Conclusion du forum

LE SECRET DE JEAN-PAUL II : *TOTUS TUUS*

Père Bernard DOMINI

Notre Forum a été très riche. Il sera complété, dans quelques mois, par la Session qui aura lieu en ce Foyer de Sens du 12 au 14 juillet : « Jean-Paul II, un Pape qui a changé le cours de l'histoire ». Quel a été le secret de ce Saint Pape ? Sa consécration au Cœur Immaculé de Marie selon la spiritualité de St Louis-Marie Grignon de Montfort et dont témoigne sa devise : « *Totus tuus* ».

À ceux qui se sont consacrés comme esclaves d'amour à la Sainte Vierge, Saint Louis-Marie promet une aide tout à fait particulière de leur tendre Mère :

Voici présentement les devoirs charitables que la Sainte Vierge, comme la meilleure de toutes les mères, rend à ces fidèles serviteurs, qui se sont donnés à elle de la manière que j'ai dit :

- elle les aime tendrement et plus tendrement que toutes les mères ensemble ;

- elle les entretient de tout pour le corps et pour l'âme, en leur donnant à manger le pain de vie qu'elle a formé : Jésus ;

- elle les conduit et dirige selon la Volonté de son Fils, en leur faisant éviter les pas dangereux et en les relevant quand ils sont tombés ;

- elle les défend et protège, mieux que Rebecca qui a pourtant délivré Jacob de la mort que voulait lui donner son frère Esaü, en dépêchant, si c'est nécessaire, des bataillons de millions d'anges pour secourir un de ses serviteurs ;

- elle intercède pour eux auprès de Jésus, en L'apaisant par ses prières, en les unissant à Lui d'un lien très intime, et en les y conservant. Saint Louis-Marie s'écriait alors enthousiaste : « Oh ! qu'un enfant parfumé de la bonne odeur de Marie est bienvenu auprès de Jésus !¹

¹ SAINT LOUIS-MARIE GRIGNON DE MONFORT, *Traité de la vraie dévotion à Marie*, Médiaspaul, 1987, pp.208-220.

Tout ce que Saint Louis-Marie avait annoncé s'est vraiment réalisé en Karol Wojtyła, devenu, le 16 octobre 1978, Jean-Paul II !

La Sainte Vierge l'a assurément aimé d'un amour de prédilection. La Sainte Vierge l'a d'abord conduit, à travers bien des difficultés, bien des dangers, au sacerdoce, le 1^{er} novembre 1946. Cette ordination ne se fit pas dans le bruit, mais dans une atmosphère de silence et de recueillement qui semble nous rappeler Nazareth, comme en témoigne son ami, le Père Malinski :

Il fut ordonné seul, dans la chapelle du prince archevêque de Cracovie. C'était une journée grise, triste, chose tout à fait normale pour un jour de Toussaint en Pologne. Le lendemain, le jour des morts, il célébra ses trois premières messes, que je servis moi-même, au Wawel (cathédrale de Cracovie). Une dans la chapelle de Saint Léonard, et deux dans celle de Saint Stanislas. Quelques personnes seulement y assistèrent.²

La solitude de ce nouveau prêtre, pour son Ordination, nous touche. Le Père Malinski ne pouvait pas, cependant, mesurer l'invisible : le « *Totus tuus* » renouvelé du nouveau prêtre à sa Mère tant aimée !

Tout de suite après son ordination sacerdotale, le Père Karol Wojtyła a été envoyé à Rome pour préparer une thèse sur saint Jean de la Croix. Il profita de ce séjour à Rome pour prendre, pendant ses vacances, un premier contact avec la France et faire plusieurs pèlerinages en notre pays. De retour en Pologne, 2 années plus tard, il exerça un temps d'apostolat en bénéficiant des conseils éclairés de prêtres très zélés.

On lui demanda ensuite de continuer sa formation intellectuelle en Pologne, par un travail scientifique important, une thèse d'État en philosophie : *Étude sur la possibilité de fonder une morale catholique sur la base du système de Max Scheler*. Le Père Karol Wojtyła aurait aimé continuer son apostolat auprès des jeunes, mais l'archevêque lui dit :

Je ne donne pas mon accord pour une solution de demi-mesure, c'est l'un ou l'autre ! Vous pourrez entreprendre un travail pastoral seulement avec mon autorisation personnelle, accordée chaque fois d'ailleurs !

Il se soumit humblement et termina sa thèse en 1953. Ce travail scientifique l'obligea à étudier l'allemand qu'il ne connaissait pas, car il devait

² MALINSKI, *Mon ami Karol Wojtyła*, p.83.

lire l'œuvre de Max Scheler en allemand. Nous sommes convaincus que la Sainte Vierge l'a conduit dans ses réflexions philosophiques, morales et spirituelles, qui lui ont permis de mieux comprendre l'homme de l'intérieur ! Il enseigna ensuite la morale à l'université de Lublin et, le 4 juillet 1956, il a été nommé évêque auxiliaire de Cracovie, alors qu'il n'avait que 36 ans ! Cette mission ne l'empêchait pas de continuer son enseignement à Lublin.³

Le 18 janvier 1964, il est nommé archevêque de Cracovie, le siège prestigieux de Pologne. Il a été particulièrement remarqué au Concile Vatican II pour son énergique intervention au sujet de l'élaboration du texte conciliaire sur l'Église dans le monde de ce temps qui sera appelé *Gaudium et Spes*. Sa contribution pour l'élaboration de cette Constitution pastorale a été déterminante. En mai 1967, il est nommé Cardinal, il n'a que 47 ans.

La Sainte Vierge avait conduit peu à peu l'un de ses fils de prédilection là où Jésus le voulait : sur le siège de Pierre à Rome ! Pour les Polonais, son élection n'a pas été une surprise, mais pour l'Occident, elle en fut une très grande ! Pour la première fois dans l'histoire de l'Église nous avons un Pape polonais. Monseigneur Karol Wojtyła était pratiquement inconnu du grand nombre des catholiques d'Occident. Ce Pape étonnait par la devise qu'aucun Pape encore n'avait prise : « *Totus Tuus* ». Sa devise témoignait qu'il était bien le Pape de la Vierge Marie, élu pendant le mois du Rosaire, élu un 16 octobre ! Le premier message de Jean-Paul II aux Romains et au monde montrait bien sa totale confiance en celle qui le guidait depuis son enfance :

J'ai eu peur d'accepter cette nomination, mais je l'ai fait en esprit d'obéissance à Jésus-Christ et de confiance absolue envers sa Mère, la très sainte Madone.⁴

Karol, esclave d'amour de la Sainte Vierge, depuis ses 20 ans, l'un des plus brillants intellectuels de la Pologne de son temps, et peut-être de tous les temps, n'a jamais perdu son esprit d'enfance. Il n'a jamais cessé de répéter à la Sainte Vierge, en tant que séminariste, prêtre, évêque, Cardinal et, maintenant, Pape son « *Totus Tuus* ». Le Père Malinski donne un magnifique témoignage sur la vie intérieure du Cardinal, au cours d'une

³ *Ibid.*, pp.102-103.

⁴ *Ibid.*, p.8.

visite pastorale officielle au Canada en 1969 : « Le soir, il s'isolait ; jamais il n'a accepté de réunion mondaine »⁵. Les évêques français qui ont accompagné Jean-Paul II dans ses deux derniers voyages en France ont donné le même témoignage : en dehors des rencontres ou des cérémonies, le Pape priait avec son chapelet et, le vendredi, il faisait son chemin de Croix.

La Sainte Vierge a voulu manifester à notre siècle, par un grand miracle, que la vie de Jean-Paul II était dans ses mains ! Le 13 mai 1981, il aurait dû mourir sans une intervention tout à fait particulière de Notre-Dame. Ce 13 mai 1981, jour anniversaire de la première apparition de Notre-Dame à Fatima, a probablement été un tournant dans le Pontificat du Pape. Jean-Paul II lui-même a dit que cette protection miraculeuse avait été un appel, voire un rappel à se tourner vers le message de Fatima : lui, le premier Pape consacré à la Sainte Vierge selon la méthode de Saint Louis-Marie, était appelé, d'une manière pressante, par la Sainte Vierge elle-même, à faire la consécration de la Russie au Cœur Immaculé de Marie, comme cela avait été demandé par le Ciel à Fatima. Le 13 mai 1982, il se rendit à Fatima pour remercier la Sainte Vierge de sa protection, et faire une consécration du monde au Cœur Immaculé de Marie, en spécifiant bien qu'il avait l'intention de renouveler les deux consécrations faites par le Pape Pie XII : celle du monde et celle des populations de Russie. Voici l'émouvant témoignage donné par Jean-Paul II sur ces événements alors qu'il se trouvait une nouvelle fois dans ce sanctuaire tant aimé de Czestochowa, le 19 juin 1983 :

Ô Mère, je suis venu ici pour te dire encore une fois « *Totus tuus* ». Je suis, ô Mère, tout à toi, et tout ce qui est à moi est à toi ! Ô Mère ! J'ai été appelé à servir l'Église universelle sur le siège romain de Saint Pierre. En pensant à ce service universel, je répète constamment : « *Totus tuus* ». Je veux être le serviteur de tous ! Une chose est sûre. Le 13 mai dernier, deux ans s'étaient écoulés depuis l'après-midi où tu m'as sauvé la vie. Cela est arrivé sur la place Saint-Pierre. Là, pendant l'audience générale, on a tiré sur moi un coup qui devait m'ôter la vie. L'année dernière, le 13 mai, je me suis rendu à Fatima, pour une action de grâce et une consécration. Aujourd'hui, je voudrais laisser ici, à Jasna Gora, comme un ex-voto, un signe visible de cet événement, la ceinture de ma soutane trouée par la balle. *Totus tuus*. Et je n'ajoute rien d'autre ».

⁵ *Ibid.*, p.261.

La consécration du 13 mai 1982, cependant, n'était pas suffisante, il fallait que tous les évêques du monde fassent, avec lui, cette même consécration. Jean-Paul II a alors demandé à tous les évêques du monde de refaire, en union avec lui, dans leur cathédrale ou dans une église de leur choix, la consécration du 13 mai 1982, dans l'esprit de Pie XII, le 24 ou 25 mars 1984, en l'Année Sainte extraordinaire de la Rédemption. La Russie n'était pas nommée explicitement, mais implicitement. Sœur Lucie, l'unique voyante survivante de Fatima, considéra que, par cet acte collégial du Pape et des évêques du monde entier, la consécration avait été faite.

Les fruits de cette consécration : le marxisme a été vaincu en Russie sans aucun bain de sang. Comment ne pas évoquer aussi les signes merveilleux que furent les JMJ de Czestochowa, Paris et Rome et autres JMJ avec plus d'un million de jeunes ? A Czestochowa, Jean-Paul II a remercié profondément la Sainte Vierge, sa joie transparaisait, et il disait qu'en ce jour merveilleux, se réalisait *comme une nouvelle Pentecôte*. Pour les JMJ de Paris, des journalistes ont parlé de « révolution de l'amour ». Qui est responsable de cette nouvelle Pentecôte, de *cette révolution de l'Amour* ? Dieu Miséricordieux et la Vierge Marie, mais aussi, dans une certaine mesure, son instrument, son fils de prédilection, qui avait offert sa vie pour l'Église dans la voiture le conduisant à l'hôpital Gemelli alors qu'il était en train de perdre 2 litres et demi de sang ! Jean-Paul II devenait un Pape martyr, la Vierge Marie prenait davantage encore possession de sa vie et lui faisait vivre, en sa chair et en son esprit, ce qu'il appellera, quelques mois plus tard, *l'Évangile supérieur de la souffrance*. La souffrance aimante offerte du Pape a porté beaucoup de fruits. Cette souffrance s'est ajoutée à celle des grands offrants du vingtième siècle : Padre Pio, Sainte Faustine, Marthe Robin, Mère Térésa et d'autres que les membres de l'Église découvriront avec émerveillement un jour dont Mère Marie-Augusta et notre Père Fondateur. Ne peuvent-ils pas être appelés, sans exagération, ces Apôtres des derniers temps dont a parlé Saint Louis-Marie ? Il semble que nous pourrions appliquer à Jean-Paul II ce passage du Traité :

Oh ! que ma peine serait bien employée si ce petit écrit, tombant entre les mains d'une âme bien née, née de Dieu et de Marie, et non du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, lui découvrait et inspirait, par la grâce du Saint-Esprit, l'excellence et le prix de la vraie et solide dévotion à la

Très Sainte Vierge... Comme l'essentiel de cette dévotion consiste dans l'intérieur qu'elle doit former, elle ne sera pas également comprise de tout le monde :

- Quelques-uns s'arrêteront à ce qu'elle a d'extérieur, et ne passeront pas outre, et ce sera le plus grand nombre ;

- Quelques-uns, en petit nombre, entreront dans son intérieur, mais ils n'y monteront qu'un degré.

- Qui est-ce qui montera au second ? Qui parviendra jusqu'au troisième ?

- Enfin, qui est celui qui y sera par état ? Celui-là seul, à qui l'Esprit de Jésus-Christ révélera ce secret, et y conduira lui-même l'âme bien fidèle pour avancer de vertus en vertus, de grâce en grâce, et de lumières en lumières pour arriver jusqu'à la transformation de soi-même en Jésus-Christ, et à la plénitude de son âge sur la terre et de sa gloire dans le ciel.⁶

Merci, Ô douce Vierge Marie, notre Mère, de nous avoir donné un tel Pape !

⁶ Saint Louis-Marie GRIGNON DE MONFORT, *op. cit.*, pp.120, 128.

Famille Missionnaire de Notre-Dame
07450 Saint Pierre de Colombier
France
<https://fmnd.org>